Labyrinthe[s
#1

[Laurence Biava]•[Julien Thèves]•[Catherine Lang]
[Éric Pessan]•[Rebecca Wengrow]•[Didier Betmalle]
[Olivier Steiner]•[Bouffanges]•[Aloysius Chabossot]
[Tropmann]•[Marie-Hélène Moreau]•[Benoît Toccacieli]
[Pierre Ruestch]•[Pascal Béné]•[Marie J. Berchoud]
[Tristan Seneca]•[Laurent Guillo]•[Patrice Salsa]

[François Salvaing / Éric Dussert]

Intervention
Jordane Saget

Labyrinthe[s
#1



LABYRINTHES

Labyrinthe[s #1
ISBN : 978-2-492895-01-2
Maquette & mise en page : **Labyrinthe[s**
Relecture et correction : Marie-Claude Schoendorff - Van Gyver
Dépôt légal : octobre 2021
Copyright 2021 © Tous droits réservés

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation, reproduction, diffusion intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs ou leurs ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[Sommaire]

Marie-Hélène Moreau
Débordement — 5

Julien Thèves
On ne sait pas ce qu'on fuit — 11

Catherine Lang
Cher ami — 15

Bouffanges
Tectonique du désir — 23

Aloysius Chabossot
De l'impossibilité d'écrire une nouvelle érotique — 27

Tropmann
La femme dans la loge et la femme dans la vitrine — 31

Pierre Ruetsch
Chaconne — 39

Pascal Béné
La barbarie de l'oiseau — 45

Marie J. Berchoud
Géo Je T'aime, et autres leçons clandestines — 49

Éric Pessan
Out of the Blue, une ronde — 57

Rebecca Wengrow
Sonnez la charge ! — 63

Didier Betmalle
Le principe de soustraction — 67

Olivier Steiner
Une fleur à Versailles — 81

Laurent Guillo
Mille cinq cents signes Récit en désordre — 87

Patrice Salsa
El Burlador — 93

Benoît Toccacieli
Mémoires d'un enfant sauvage — 103

Laurence Biava
Les Désagrégés (Les Exclus) — 107

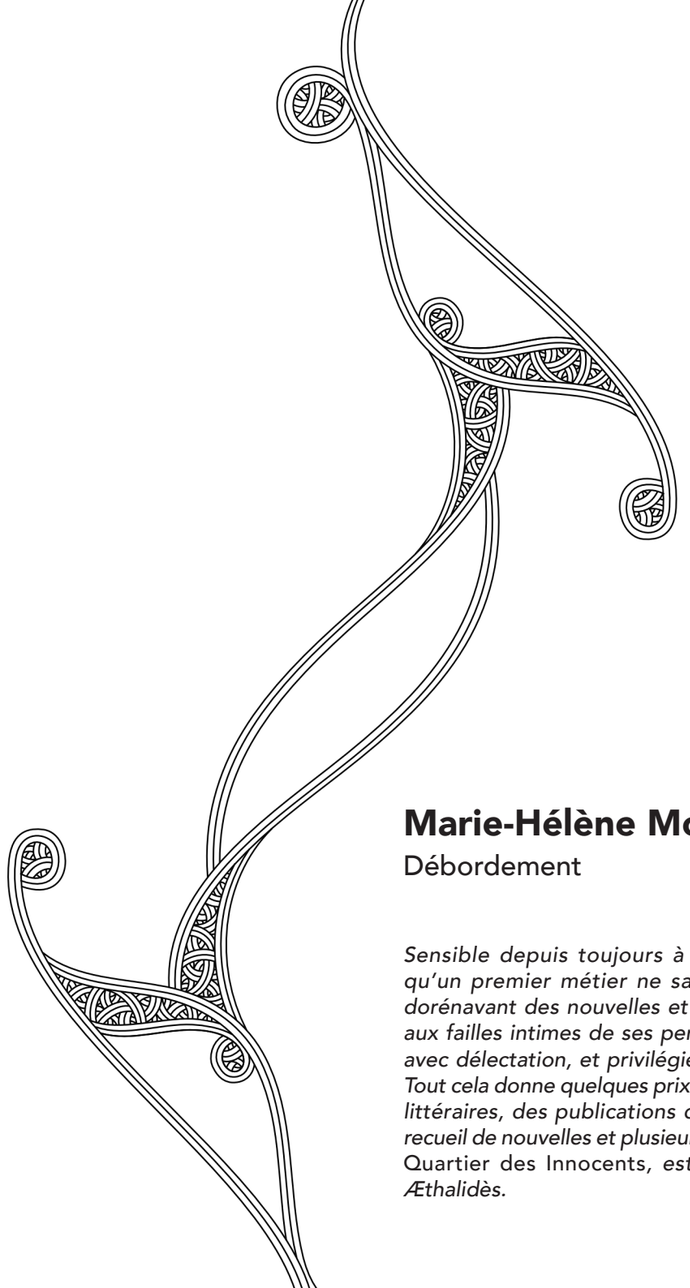
Tristan Seneca
Écrits épars — 109

[Des classiques durables]
par Éric Dussert
Pays conquis, de François Salvaing — 113

Le gars qui fait des lignes…
Jordane Saget — 119

La chronique d'Astérion
Donatien LeWis — 127

Dans la bibliothèque de Dédale
Lucien Descaves — 135



Marie-Hélène Moreau

Débordement

Sensible depuis toujours à la musicalité des mots qu'un premier métier ne satisfaisait pas, elle écrit dorénavant des nouvelles et des romans, s'intéresse aux failles intimes de ses personnages qu'elle triture avec délectation, et privilégie désespérément le noir. Tout cela donne quelques prix glanés dans les concours littéraires, des publications dans diverses revues, un recueil de nouvelles et plusieurs romans dont le dernier, Quartier des Innocents, *est récemment sorti chez Æthalidès.*

— Pfff… c'est rien, ça. Juste un joint à changer.

Et il sort de la pièce.

Elle regarde sa silhouette massive disparaître tout au bout du couloir, entend la porte des toilettes s'ouvrir, le jet puissant de son urine dans la cuvette, puis la porte se refermer. Il y a un silence, alors, et elle sait qu'il enfile sa veste. Bruit de clés que l'on prend et qu'on met dans la poche. La porte d'entrée, ensuite, qui s'ouvre et se referme. Qui claque. Des pas qui s'éloignent, étouffés. Si elle tend l'oreille, elle entendra sûrement leur bruit décroître dans l'escalier. Peut-être même la porte de l'immeuble se fermer avec ce petit bruit sec et caractéristique qui rend dingue le voisin du premier, mais tout le monde s'en fiche. Rien d'autre, après, que la rumeur indistincte de la rue et les bruissements de vie dans l'immeuble, cris d'enfants et bruits assourdis des télés, des radios.

Elle s'aperçoit alors qu'elle n'a pas bougé. Elle est toujours debout devant la table de la cuisine, une assiette à la main. Comme une somnambule, elle secoue la tête pour mieux se réveiller. L'idée qu'elle s'en fait, en tout cas, car elle sait bien qu'elle n'est pas somnambule, juste une absence qu'elle a eue. Elle cligne des yeux, pose l'assiette devant elle.

Regarde le robinet.

Ça avait commencé par une goutte. Une simple goutte qui s'était étirée mollement avant de tomber sans un bruit dans l'évier. Sur le moment, elle n'y avait pas prêté attention. C'est vrai, ça, pourquoi y aurait-elle prêté attention ? Entre les repas à préparer, les enfants à emmener à l'école, les courses et le ménage, pas le temps de souffler. Alors une goutte d'eau qui tombe d'un robinet, franchement…

Mais il y avait eu une autre goutte, ensuite.

Elle s'était levée, alors, avait laissé en plan les carottes qu'elle était en train d'éplucher et s'était dirigée vers l'évier. D'un geste ferme, elle avait tourné le robinet sans même le regarder puis elle s'était rassise, avait repris d'une main le rasoir à légumes, de l'autre la carotte abandonnée, recommencé ses mouvements réguliers. Apaisants. Elle ne pensait à rien. Enfin… à rien de particulier. Un désordre de choses, plutôt. La facture de cantine à régler, le pantalon d'Elia qu'il faudrait raccommoder. Appeler le dentiste, aussi. Vérifier les devoirs au retour de l'école et puis, avec un peu de courage, nettoyer les vitres. Longtemps qu'elle ne l'avait pas fait. Le truc qu'elle détestait le plus, les vitres…

Il y avait eu une autre goutte un peu plus tard. Elle n'aurait pas su dire combien de temps plus tard – longtemps que les carottes étaient épluchées, en tout cas – mais, le fait est, ça l'avait troublée. Elle s'était demandé s'il y en avait eu d'autres, entre-temps, mais avait laissé tomber parce que ça changeait quoi, hein ? Elle était retournée jusqu'à l'évier, avait tourné le robinet à nouveau – plus fort, cette fois – et était restée un instant immobile à regarder l'objet comme si, d'un seul regard, elle aurait pu l'empêcher de couler. L'idée l'avait fait sourire. Pourtant, elle avait continué à le fixer. Jusqu'à ce qu'une nouvelle goutte apparaisse. Elle n'avait pas réagi lorsqu'elle l'avait vue lentement se former. Là non plus, elle ne pensait à rien. Juste irritée de cette anomalie. De son incapacité, aussi, à en venir à bout.

Lorsqu'il était rentré, ce jour-là, elle n'avait pas parlé de la goutte qui tombait. Elle avait oublié. À moins qu'elle n'ait pas osé l'embêter avec ça. Il était fatigué, peut-être que c'est pour ça.

Elle hoche la tête. Oui, ça doit être pour ça.

Il est toujours fatigué quand il rentre. Il dit que c'est ce travail qui l'épuise. Il dit que son chef est un con. Tous les chefs sont des cons, d'ailleurs. Il dit, aussi, que son collègue Alain est un vrai bras cassé, qu'il doit faire son travail. Il dit qu'il ne se laisse pas faire et que c'est pour ça qu'il n'a pas d'avancement. Il dit que s'il pouvait…

Elle, quand il dit ça, elle ne répond rien. D'ailleurs, il n'attend pas qu'elle réponde quoi que ce soit, elle en est certaine. Juste qu'elle écoute. Qu'elle ait l'air d'accord, aussi, bien sûr. Alors c'est ce qu'elle fait. Avoir l'air d'accord. Ça prend des formes diverses selon les jours, comme sourire à la fin de chacune de ses phrases ou bien hocher la tête. Parfois, aussi, elle lâche un mot du genre « c'est sûr ». Un truc qui ne mange pas de pain et lui, il est content. A l'air content, du moins. En disant ça, elle peut même faire d'autres choses pour ne pas perdre de temps. Oh ! bien sûr, des choses simples mais, après tout, la plupart des choses qu'elle a à faire sont simples, non ? C'est plutôt le nombre de ces choses qui fait qu'elle n'en peut plus, parfois.

Elle soupire. Reprend l'assiette posée devant elle.

Allongée sur le lit, l'image s'impose à elle. Elle pense au robinet. Se demande s'il goutte toujours. Réprime l'envie de se lever pour aller vérifier mais renonce finalement. Elle risquerait de le réveiller. Se tourne tout doucement en retenant son souffle. Ferme les yeux et essaie de dormir, mais sait qu'elle n'y parviendra pas. Écoute le ronflement régulier à côté. L'envie de cette capacité qu'il a à trouver le sommeil. Plie les jambes une fois, les étire à nouveau. Pense au dentiste qu'elle n'a pas appelé. Plutôt si. Elle a appelé, mais ça ne répondait pas. Il faudra qu'elle rappelle. Se sent contrariée de ce contretemps et son cœur bat plus vite. Se dit que c'est stupide. Essaie de ne plus y penser mais y pense quand même. Et puis il y a ce mot dans le carnet d'Elia. L'instituteur qui veut un rendez-vous, elle se demande pourquoi. Il y a cette goutte qui tombe, aussi. De plus en plus souvent, non ? Elle se tourne à nouveau. Toutes ces choses à penser…

Elle lui a dit, une fois. C'était tout au début, elle s'en souvient très bien. Il y avait le bébé, déjà. Mais, c'est vrai, il y avait tout de suite eu le bébé. Il l'avait regardée bizarrement. Pas en colère, non. Plutôt comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle voulait lui dire.

Finalement, il avait répondu qu'elle s'organisait mal. Elle avait insisté. Il s'était mis en colère, alors, c'était la première fois. Une des premières fois, en tout cas. Même qu'il avait crié. Lui avait dit des choses qu'il avait regrettées, sans doute. Des choses qu'elle avait oubliées parce que ça sert à quoi de ressasser tout ça ? Elle n'avait plus rien dit, après, et plus jamais ils n'en avaient parlé.

C'est vrai, cela dit, qu'elle s'organisait mieux, depuis. Comme quoi, on peut toujours apprendre.

— Tu sais, pour le robinet…

Des heures qu'elle pense à ce qu'elle allait lui dire dès qu'il serait rentré. Des heures qu'elle regarde cette fichue goutte tomber. Qu'elle la voit tomber, en tout cas. Qu'elle l'entend quand elle ne la voit pas. Qu'elle l'imagine tout le temps.

Il ne l'écoute pas mais, comme elle est lancée, elle termine.

— Il goutte encore.

En le disant, elle comprend soudain à quel point c'est stupide. Bien sûr qu'il goutte encore ! Qu'est-ce qu'elle croit ? Que ça va s'arrêter tout seul, comme par magie ?! Inconsciemment, elle rentre sa tête dans les épaules, anticipant une réaction qui ne vient pas. Finalement, il grogne quelque chose dont le sens lui échappe mais ça l'encourage, quand même. Un genre d'interaction entre eux. Elle reprend.

— De plus en plus souvent, j'ai l'impression…

Là, c'est une information nouvelle qu'elle donne, un truc utile, et elle est soulagée d'avoir dit ça.

Levant la tête de son téléphone, lui la regarde avec cet air qu'il a, souvent, d'être dérangé dans un truc important et, surtout, pour quelque chose qui ne l'est sûrement pas. Ses yeux sont vagues. Il la regarde, oui, mais il ne la voit pas.

— Quoi ?

Alors elle hésite. Regrette. Voudrait rembobiner. Peut-être qu'elle pourrait demander au gardien de jeter un œil sur le robinet. La voisine lui a dit, un jour, qu'il avait réparé sa serrure. Peut-être qu'un robinet, il saurait faire, aussi. Juste un joint, c'est ce qu'il avait dit.

— Rien…

Il se lève alors, sans chercher à savoir – pourquoi chercherait-il à savoir ? –, s'étire.

— Je vais prendre une douche.

Elle hoche la tête, soulagée. Il est déjà sorti. Elle se lève à son tour pour ranger la cuisine. Elle ouvre le robinet et repense à la fuite. Le referme. Se dit que le mot fuite est un peu excessif, peut-être, même si, c'est vrai, les gouttes tombent de plus en plus souvent.

Regarde la goutte tomber. Touche le robinet, le secoue légèrement pour voir s'il bouge. Non, il ne bouge pas. Se penche plus près encore pour regarder le joint. Il n'a pas l'air usé. Mais bon, qu'est-ce qu'elle en sait, elle ? Parfois, l'usure ne se voit pas, sans doute. C'est en dedans que les choses sont usées et puis un jour, ça casse.

Se relève. Elle ne sait pas comment on fait pour changer un joint. Elle pourrait essayer mais elle a peur de casser quelque chose. Qu'est-ce qu'il dirait, alors ? Qu'elle est une incapable ? Qu'elle fait tout de travers ? Se rend compte que ça la terrifie, l'idée de ce qu'il pourrait dire. Non. Non, terrifier est peut-être un peu fort. Elle a le chic, décidément, pour tout exagérer. Il le lui dit, souvent. Disons

plutôt que ça la met mal à l'aise, l'idée de ce qu'il pourrait dire.

Regarde la goutte tomber, encore. Presque sans y penser, avance son doigt et recueille la suivante juste avant qu'elle ne tombe.

À partir de quel moment ça l'avait mise mal à l'aise, l'idée de ce qu'il pourrait dire ? Elle ne sait plus vraiment. C'est venu peu à peu, sans doute. Elle réfléchit. Repense au lycée. Au début, elle l'avait trouvé bête mais avait apprécié d'être enfin remarquée. Non pas qu'elle était moche. Non. Banale. Oui, c'est cela, elle était banale. Confusément déjà, elle sentait que les rêves qu'elle faisait étaient trop grands pour elle. Ces histoires de rencontres et ces contes de fées qu'elle lisait, regardait, écoutait, pfff… Elle savait qu'elle devrait oublier, un jour. Elle regardait son père, sa mère, et leur vie étriquée. Mais ils étaient heureux, non ? C'est alors qu'il était arrivé. Une rentrée de septembre, le rang juste devant elle et lui qui se retourne. Lui sourit. Après…

— Le film commence !

Il a crié et elle reste immobile, guettant les pleurs d'enfants, mais rien ne se produit. Elle range la vaisselle et accroche le torchon. Ce soir, comme tous les soirs, ils regarderont un film et iront se coucher. Lui, il s'endormira vite et elle, elle attendra.

Elle essaie de ne pas y penser mais la goutte, pendant tout ce temps-là, continuera de tomber dans l'évier.

Aujourd'hui, elle a posé une tasse sous le robinet. C'est bête, mais ça lui a fait du bien d'agir. Impression, presque, de reprendre le contrôle.

Mais très vite – trop vite –, la tasse s'est remplie au point de déborder et elle l'a regardée sans trop savoir qu'en faire. Elle a mis une casserole, du coup, à la place de la tasse. Se dit que l'eau ne sera pas perdue, comme ça. Se dit, aussi, que si quelqu'un pouvait la voir, debout devant sa casserole, il se moquerait d'elle. Elle sourit. Surtout s'il savait à quel point elle est contente d'elle et de sa casserole, une sacrée bonne idée ! Elle serre les dents et ravale les larmes qu'elle sent venir, soudain.

Elle repense au gardien.

Tout à l'heure, il lui a dit qu'il ne savait pas faire. Même si elle est certaine que c'était un mensonge, elle a presque douté. Elle lui a dit, alors, que c'était juste un joint, son mari l'avait dit.

— Il peut bien le changer, votre mari, puisqu'il sait ce que c'est.

Un instant, elle est restée interdite devant cette évidence et puis elle lui a dit qu'il n'avait pas le temps, qu'il avait du travail.

— Moi aussi, j'ai du travail.

Et il était parti.

Toute l'après-midi, ensuite, elle s'était demandé pourquoi il avait refusé. Avait listé les possibilités. Peut-être quelque chose qu'elle avait dit, un jour, qui ne lui avait pas plu ? Peut-être lui avait-elle donné des étrennes ridicules ? Mal rangé la poubelle ? Ou bien alors, un truc qu'elle n'avait pas dit, justement. Qu'elle donnerait quelque chose en échange ?

Mais peut-être était-ce vrai, après tout, il n'avait pas le temps…

Elle regarde la casserole se remplir doucement. La surface de l'eau se flétrir puis redevenir lisse.

Sans trop savoir pourquoi, elle repense à ce jour où elle était partie, une valise à la main et son gosse sous le bras. C'est drôle, presque si elle l'avait oublié.

Regarde la goutte suivante et les ondulations, ensuite, mourir lentement.

Elle s'était retrouvée dans la rue et elle avait marché jusqu'à l'arrêt de bus pour aller chez sa mère. Elle avait attendu, ensuite. Comme elle attend la goutte, maintenant. Peut-être que c'est pour ça qu'elle repense à ce jour.

Au bout d'un long moment, un type était passé et il lui avait dit qu'il n'y aurait pas de bus, qu'il y avait la grève. Puis il était parti. Soudain, elle s'était demandé ce que dirait sa mère. Sa mère, et les voisins, aussi. Et puis tous ces gens, là. Tous ceux qu'ils connaissaient. Il faudrait leur parler, expliquer. Lui expliquer à lui, aussi. Jamais elle ne pourrait, c'est ce qu'elle s'était dit, accablée tout d'un coup. Parce que, finalement, il n'y en avait aucune, d'explication. Juste un truc au fond d'elle qu'elle ne comprenait pas mais qui lui faisait mal. Comme un trou dans son ventre. Dans sa tête.

Une nouvelle goutte s'étire qu'elle regarde, fascinée.

Elle était rentrée, ensuite. La valise rangée, elle avait préparé le repas et l'avait attendu. Comme elle attend la goutte, maintenant, et les ondulations. Une nouvelle goutte, ensuite.

Jamais elle n'était repartie. Il faut dire qu'elle était retombée enceinte, juste après. C'est sans doute pour ça, aussi…

Se concentre sur l'eau tombant dans la casserole. Le choc de la goutte lorsqu'elle se détache et s'écrase lourdement.

Pour la voisine, il avait eu le temps, le gardien, non…? Elle serre les mâchoires. D'un geste brusque, elle enlève l'élastique qui retient ses cheveux. Essaie de s'appliquer à faire un chignon haut comme dans les magazines, rajuste quelques mèches. Relève ensuite la tête et croise son regard dans le reflet d'une vitre. Cernes bleus sous ses yeux qu'elle ne maquille plus depuis déjà longtemps.

La voisine, elle, est toujours maquillée. Elle l'entend, le matin, talons hauts dans le hall qui claquent un peu trop fort. Elle la voit, un œil à la fenêtre, qui remonte la rue d'une démarche assurée. L'imagine, pressée d'attraper son bus pour aller travailler. Peut-être est-elle plus à son goût, au gardien, la voisine ? Regarde les chaussons avachis à ses pieds, tire nerveusement son pull. Un vieux pull détendu qui ne craint plus les taches parce qu'aujourd'hui, c'est le jour du ménage.

Regarde une nouvelle goutte tomber, se mélanger aux autres à presque déborder. Ne tente rien, cette fois, pour l'empêcher.

Surtout, elle est célibataire, la voisine. Oui, peut-être que c'est pour ça. Elle est libre et jolie, disponible sans doute. Regarde longuement ses mains avec ses ongles courts qu'elle ne vernit jamais. Lui en veut malgré elle.

Rageusement, elle renverse la casserole et regarde l'eau couler dans le fond de l'évier. Toutes les gouttes emmêlées qui s'enfuient, désormais. Lève le bras, ensuite, et frappe le robinet du plus fort qu'elle le peut. Bruit sec de ferraille. S'en veut de cet enfantillage mais ça lui fait du bien. Elle balance la casserole, alors, et elle ferme les yeux. Si fort que la tête lui tourne. Comme une naufragée, elle s'accroche à l'évier, se retient de tomber. Inspire profondément.

Expire.

C'est comme un filet d'eau qui coule sans discontinuer, maintenant. Assise devant l'évier, elle le regarde couler. Ça fait des heures, déjà. Depuis qu'elle a laissé les enfants à l'école et qu'elle est revenue. Elle a les courses à faire et du ménage, encore, mais c'est plus fort qu'elle, elle regarde l'eau couler. Pense à toutes les casseroles qu'elle aurait pu remplir si seulement elle l'avait laissée là. Ça lui donne le vertige. Plusieurs fois, elle s'est dit qu'elle allait la remettre mais elle ne l'a pas fait, parce que ça sert à quoi ? Sensation de fatigue qui tombe sur ses épaules. L'écrase.

Assise sur sa chaise, elle regarde l'eau couler. Elle laisse l'eau couler. Y cherche son visage dans

les reflets bleutés. Se souvient vaguement de la peau qu'elle avait, avant. Lisse. De son corps souple et mince. Voudrait retourner en arrière et tout recommencer. Pense vaguement aux enfants mais aimerait quand même. Repense à tous ses rêves et puis ferme les yeux.

Elle imagine son corps qui doucement se lève. Son corps qui lentement se dirige vers la chambre où il ouvre les placards, les tiroirs, où il remplit un sac. Ensuite, prend les papiers, les clés et puis l'argent. Un mot pour laisser les consignes, les horaires de l'école. L'anniversaire, samedi, chez la petite Agathe. Le cadeau est rangé dans le meuble de l'entrée. Ajoute une liste de courses, du lait, des céréales… Ah, et puis rappeler le dentiste, aussi !

Ajouter quelque chose, encore ? Une raison. Un genre d'explication. Voit le corps qui hésite, accablé de fatigue. Le corps qui s'affaisse.

Rouvre les yeux.

Regarde l'eau couler, assise sur sa chaise. Imagine ce corps qui s'en va. Encore et encore. Reste assise sur sa chaise.

Regarde l'eau couler.

Julien Thèves

On ne sait pas ce qu'on fuit

Auteur des Rues bleues [*Buchet/Chastel, 2020*], *du* Pays d'où l'on ne revient jamais [*Mon Poche, 2018*], *de* Précarité *et* Son Histoire [*Balland, 1999 & 2000*]. *Co-auteur de films réalisés par Vincent Dieutre, Bojena Horackova et Christophe Pellet. Fait des émissions à la radio. Anime des ateliers d'écriture parfois. Voyage pour* M *le magazine du* Monde *de temps en temps. Vit à Paris.*

0

On ne sait pas ce qu'on fuit, on ne sait pas ce qu'on délaisse, on sait juste qu'on avance comme des somnambules. Dans la nuit noire à peine éclairée par les phares. On marche comme des fantômes dans les rues, on a parfois cette impression de trouble, oui je crois, les jours se succèdent, la nuit est là. On avance, on marche à petits pas. Tout roule. On est entre la vie et la mort, on marche avec des yeux morts, je suis un somnambule.

Mort vivant.

Fantôme.

Somnambule.

J'aime la route, j'aime cette sensation d'éblouissement, cette douceur de stroboscope, les yeux mi-clos, j'aime quand la lumière est trop forte, j'aime être au bord : de l'évanouissement. J'aime les lumières qui défilent, la route, le silence, le murmure, ce grondement sourd. Je suis protégé. J'avance comme un somnambule, dans les rues, je tremble, je titube.

J'ai souvent cette sensation en hiver.

On ne sait pas ce qu'on fuit, on sait seulement que ce sera court. La vie. Un passage. Ce n'est qu'un passage. Des fois c'est encombré comme là. J'ai quitté qui ? Je cherche juste à oublier. Ce garçon. Je cherche juste à oublier tout ce que j'ai vécu comme *dans une autre vie*. Les nuits dehors, combien de fois ai-je fait ce voyage ? De Belgique en France, de France en Espagne, combien de fois ai-je sommeillé dans les aéroports ?

Ces avions, combien de fois ai-je collé ma vitre au hublot pour apercevoir la mer ?

Je flotte, je ne roule pas, je n'avance pas, peu importe le trajet, peu importe où on va, je suis toujours le même. Somnambule. En roue libre. À la dérive. Le temps m'emporte, comme une grande houle puissante. Je flotte dans le courant, je suis emporté par le courant, peu importe si je bouge ou me tais. Peu importe.

La voiture, l'habitacle, le bruit sourd, les milliers de lumières, les autoroutes éclairées de la Belgique, la frontière, ces frontières, ouvertes, fermées, ces frontières qu'on ferme, on tente de retenir ceux qui vont, ceux qui viennent, on tente de retenir avec un désir irrépressible ceux qui ont l'immense désir de fuir, de continuer, de vivre. Pauvres barrières, pauvres murs, pauvres autoroutes, je roule, je peux passer.

Pas tout le monde ne peut passer. Mais ils passent. Eux aussi – les émigrants – ils vont, ils viennent, je ne sais pas pourquoi je pense à eux : peut-être parce que leur vie, leur combat, est autrement plus utile que le mien ?

Je passe, je ne passe pas, j'avance et je titube, ça me prend souvent. C'est l'hiver, c'est la nuit, et la pluie dont j'ai oublié de parler, tout ça est bien rassurant, la nuit, la voiture, la pluie, nous roulons, nous sommes tous des passagers – parfois nous forçons le passage.

Nous franchissons des milliers de kilomètres, nous voulons nous retrouver, ou simplement fuir la guerre. Nous sommes en quête d'un peu d'évasion – ou de grande évasion. Formules. Clichés.

Je marche tout doucement. Immobile, le temps m'emporte.

1

On cherche tous à passer, à fuir, et certains cherchent à avancer, on cherche tous à oublier, on veut se régénérer. On veut changer de pays, franchir la zone, on cherche tous à s'arracher à ceux qu'on aime. On voudrait revivre, refaire ce voyage. Faire le voyage dans l'autre sens. On ne fait jamais le même voyage. On déteste voyager. On ne part plus. On partira bientôt. On part pour ne jamais revenir. On revient toujours, au même endroit on revient, c'est un retour aux sources, on fait la navette, entre la France et la Belgique, la France et l'Espagne, c'est le voyage d'une vie, entre les deux mon cœur balance, je n'ai jamais été de nulle part, je n'avais pas de racines, mon père était algérien et ma mère belge, j'ai toujours cherché ma place, je me suis inventé une maison, j'ai aimé ce pays pour son indifférence. J'ai marché, j'ai voyagé, je n'ai rien trouvé de particulier, je rentre, j'ai envie de rentrer, au pays invisible, absent. Où mène cette autoroute ? Parfois, la nuit, on a l'impression d'être *on the road to nowhere*, on pense à *lost highway*, la route la plus dangereuse du monde. Je pars, je voyage léger, je ne tiens à rien, je n'avais rien, j'ai tout vendu, j'habitais à l'hôtel, je ne veux rien, mon passeport est mon viatique, d'ailleurs c'est un *faux passeport*, ce n'est pas moi en photo, c'était moi il y a sept ou huit ans, les rêves n'ont pas changé, je suis moi et un autre, aucun voyage n'a pu me changer, je voulais juste partir, je ne supporte pas l'immobilité. Je sais conduire. Je sais voyager. J'aime être *entre deux avions*, de nulle part : Belge, Algérien ou Français, où sont mes racines, Juif, Lorrain ou Breton, peu m'importe. J'ai toujours aimé rouler la nuit, sous la pluie, j'ai toujours aimé les routes qui ne déçoivent jamais, seule la destination est *un peu en dessous*, je voudrais ne jamais arriver à destination, que ce voyage dure toujours.

Je préfère être dans les bouchons, je n'ai pas peur des accidents, j'aime quand l'avion décolle.

J'aime prendre la mer, ne plus toucher terre, le milieu des océans et les premiers faubourgs, j'aime la ligne de fuite, le Pacifique à midi et le désert de pierres, j'aime les frontières qu'on franchit en fraude,

rouler, rouler sans fin…

J'aime conduire et te conduire, mon amour.

Texte pour un film à venir de Vivianne Perelmuter, 2016…

Catherine Lang

Cher ami

Plongée tardivement dans l'écriture, à quelques mois de la retraite. Aime les nouvelles et les textes courts, voire très courts, et la poésie. A commis néanmoins quelques récits plus longs qu'elle qualifie de romans. Réside aujourd'hui en Sud-Vendée où, avec quelques villageois, elle a créé un atelier d'écriture.

La première fois

Bonjour, cher ami. Comment allez-vous aujourd'hui ? Venez avec moi dans le parc, il fait beau. Il fait chaud ? C'est bien, non ? Aidez-moi à passer la porte, Isabelle, le seuil est impossible à franchir, merci, Véronique, ah, c'est Isabelle ? Excusez-moi.

Voilà, c'est bon, mon ami va m'aider, ça ne vous dérange pas que je vous appelle mon ami ? Nous nous connaissons tous les deux, pas autant que vous le souhaiteriez, je sais, mais quand même… Vous m'avez apporté du tabac ? Approchons-nous du banc dans l'allée là-bas, sous le tilleul, poussez-moi pendant que je roule ma cigarette.

Vous savez que le tilleul est un des arbres qui protègent le plus de la chaleur ? Il faut faire attention par les temps qui courent, avec le réchauffement climatique et le manque d'eau qui pointe son nez, nous sommes tous en sursis. La planète ? Non, la planète n'est pas en danger, elle s'en sortira toujours, nous, c'est une autre histoire.

Ça me rappelle la maison d'une vieille femme, quand j'étais enfant, tout au fond d'un cul-de-sac, au bout du village ; il fallait pousser une grande grille, il y avait une cour avec du gravier, des hortensias, la maison sur la droite, un tilleul à gauche devant l'entrée du potager, territoire précieux dans lequel elle nous conviait parfois parce que nous étions des enfants raisonnables qui ne touchaient à rien, ne perturbaient pas la poussée des légumes, ni les lapins dans leur clapier. Quels légumes ? Je ne me souviens pas. Il y avait des pigeons aussi, elle les attrapait et les glissait sous son bras, l'air de rien ; quelques minutes après, ils étaient morts.

Elle voulait bien que nous allions sous le tilleul quand il faisait chaud. Nous portions des chemisettes à manches courtes, boutonnées jusqu'en haut, parfois un gilet, elle avait peur que nous ayons froid, à cause du mistral, sûrement, et

de son éternel souffle glaçant.

Elle nous gardait parfois l'été quand ma mère travaillait dans les champs comme saisonnière, son mari venait nous chercher tôt le matin, il portait le panier dans lequel ma mère avait mis notre repas du jour ; il y avait parfois des œufs, il était maladroit, on arrivait à la maison avec les œufs cassés, elle ne disait rien ; il buvait, elle l'aimait.

Mais roulons ensemble, cher ami, roulons.

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
etc., etc.
J'y roulerai pour toi…[1]

J'aime la poésie, elle prend nos peines, elle console, elle pardonne tout et ne demande rien en retour.

Vous avez apporté des cerises ? Très bonne idée. Mmmm, elles sont bonnes ; ici, à part les pommes en compote, les bananes et les oranges, on ne nous sert que des fruits en boîte, comme si l'été n'existait plus, beurk, cuisine préfabriquée en usine et emballée avant la sortie, déballée devant le client, rien de très appétissant.

Qu'est-ce que je voulais dire ? Vous avez un cerisier ? Un verger ? Non, suis-je bête, vous habitez un vieil appartement dans une petite rue, en ville, deux pièces si je me souviens bien. À moins que vous n'ayez déménagé depuis que vous avez pris votre retraite, un petit pavillon en banlieue, avec un petit jardin, un petit chien. Non, c'est trop cliché. Et je pressens que vous êtes plutôt chat. Chat de gouttière, un malheureux abandonné que vous avez recueilli, ça vous ressemble. Le vieux et son chat, remarquez que c'est aussi très carte postale. Cela vous change des cadavres, et, comme eux, ils ne parlent pas. Vous étudiez leurs blessures, leurs mains calleuses, leurs ongles rongés, leurs rides au bord des yeux, leur corps musclé ou avachi, leur coupe de cheveux ; tous ces éléments en disent long sur chacun d'eux. Vous pouvez alors échafauder toutes sortes d'hypothèses.

Vous avez gardé vos carnets ? Peu importe, je sais que vous avez bonne mémoire et vous racontez sûrement à votre chat la vie de tous ceux que vous avez croisés. J'entends les morts, bien entendu. Elle sort de votre imagination nourrie par votre expérience d'enquêteur. Alors, vous reprenez vos dossiers et vous collez des *post-it* un peu partout, vous remontez le fil de leur existence pour l'enjoliver, leur donner un autre destin, leur trouver un peu d'humanité, peut-être. Ou alors vous voulez ranger tout ça, oublier. Vous mettez de l'ordre dans vos enquêtes, vous mettez votre vie en ordre en quelque sorte.

C'est parce que vous êtes seul, comme moi, que vous venez me voir, je suis la descendance que vous n'avez pas eue, trop occupé avec la mort pour penser à la vie ?

Vous ne répondez pas. Moi aussi, je suis seul. Oh, il y a bien ma mère qui vient pour mon linge, une fois par mois, mais c'est parce que personne ne peut s'en occuper, et puis elle aurait honte que l'on dise que sa progéniture est crade et abandonnée ; très important d'être propre, primordial, faire bonne figure, faire comme si, mais elle se donne juste bonne conscience. Nous nous croisons à peine, quelquefois pas du tout, elle fait juste un échange de sacs et repart. Nous ne nous parlons plus depuis que j'ai quitté la maison, elle n'était pas d'accord, elle pleurait, enfin, elle pleurnichait plutôt ; c'est une âme sensible.

Donc vous venez me voir par affection, compassion, par obligation ? Non, je vous intéresse, vous voulez savoir, vous n'avez pas besoin de le dire, je le lis dans votre regard, sur votre visage, vous voulez connaître la vérité, est-ce que j'ai toute ma tête ? Vous ne savez toujours pas si mon amnésie était feinte ou pas, vous doutez encore de ma sincérité, et pourtant vous ne vous êtes pas fâché quand je vous ai dit que je ne me souvenais pas, d'ailleurs le médecin vous l'a dit : amnésie post-traumatique. Ce qui vous intéresse, ce sont les faits, comme vous dites dans votre jargon, des faits, rien que des faits. Avouez que cela manque de poésie. Je vous le dis tout de suite, je ne vous apprendrai probablement pas grand-chose, mais revenez me voir, nous ferons une partie d'échecs la prochaine fois. Vous savez la vérité, chacun a la sienne, la mienne est aussi valable que la vôtre. Et puis c'est celle que j'ai choisie.

La fois suivante

Vous voilà, cher ami, vous tombez à pic, nous avons eu double ration d'eau ce matin, vingt-cinq centilitres de plus, nous allons nous rafraîchir ensemble. J'ai entendu dire que les vieux n'avaient jamais soif, vous avez soif, vous ? C'est bien, il serait dommage que vous vous desséchiez, vous me manqueriez. Vous avez quel âge exactement ? Soixante-six, soixante-sept ? Est-ce qu'on est vieux à cet âge-là ? Non, pas assez pour mourir de vieillesse ni à cause de la canicule.

Je n'arrive pas à savoir ce qu'il se passe au-delà de ces grands murs. Pensez à m'apporter le journal, parce qu'ici j'en vois beaucoup partir, des gens, mais les journaux également. Oui, certains pensionnaires les piquent, ou les soignants, et on ne les revoit plus, les uns comme les autres. Oh ! excusez-moi, je devrais dire « s'il vous plaît », mais c'est vous le fautif, vous êtes tellement bienveillant à mon égard. Je disais donc que je les vois partir, tous les jours, deux ou trois, il ne restera bientôt dans cet établissement que les dérangés, ceux dont on ne sait pas quoi faire, les asociaux, les handicapés, ceux que l'on ne met pas en prison parce que jugés irresponsables, et quelques soignants qui se sentiraient coupables de nous abandonner. Moi je cumule, sauf la vieillesse, mais j'ai le temps et, de plus, je suis en prison, une prison dorée, certes, une prison sur roulettes, mais une prison quand même. Drôle d'enfermement qui ne dit pas son nom, n'est-ce pas ? Je suis en pénitence, mais je garderai mon secret, qui, par ailleurs, n'intéresse que vous. C'est pour cette raison, entre autres, que vous ne saurez jamais ce qu'il s'est vraiment passé. Le train, le passage à niveau… Je le revois parfois dans mes rêves, il y a la route, grise, silencieuse, les arbres au bord de la route qui fuient, verts, ça j'en suis certain, les arbres sont toujours verts. Il n'y a pas de couleur dans mes rêves, mais je connais la couleur des arbres. C'est la fin de l'été. Mon cerveau a oublié le bruit du moteur et aucune odeur ne vient chatouiller mes narines, il n'y a que des images. Je la regarde. Elle est détendue, le regard au loin, silencieuse. Puis il y eut la barrière, les visages à travers les vitres du train, les yeux grands ouverts, je ne me souviens pas si elle a crié, si elle a bougé, et ce fut le noir.

Je vous ai dit que je ne me souvenais de rien, vous devrez vous contenter de ce que je vous dis.

J'avais dit qu'on jouerait aux échecs ? Vous m'avez cru ? Non, je ne mens pas, je vous taquine. Je ne joue pas aux échecs, d'ailleurs, je ne joue à rien, je n'ai jamais aimé jouer. Non, je n'ai rien contre les jeux, ni les jeux dits de société, ni le sport, il en faut pour tous les goûts, disons que j'ai une tendance naturelle à la procrastination et jouer exige un minimum d'investissement intellectuel, voire physique, moi j'ai toujours préféré ne rien faire et la plupart des jeux m'ennuient, mais j'aime regarder les gens jouer, on en apprend beaucoup sur eux. Oui les autres m'intéressent, les vivants, pas les morts. Vous en doutiez ?

1. *La Maison du berger*, Alfred de Vigny.

Ici les résidents jouent beaucoup au scrabble, c'est bon pour les neurones et recommandé par les médecins, histoire de ne pas perdre la boule trop tôt. Parce que, bien entendu, il faut garder la tête froide, pas de dévissage, le corps s'en donne déjà à cœur joie, il ne s'agit pas d'en rajouter. Je crois surtout que les dérèglements du cerveau font peur, nous sommes dans le monde de la rationalité, dommage, ne trouvez-vous pas ? Un peu de folie ne ferait de mal à personne.

Promenons-nous un peu, si vous le voulez bien. Et je sais que vous le voulez bien. Prenez l'allée, là, nous ferons le tour par la roseraie. Et allez-y doucement avec la chariote, ce n'est pas le modèle haut de gamme. Vous aimez les roses ?

Vous ne répondez pas.

Mignonne, allons voir si la rose[1]

Vous saviez que Ronsard avait, en réalité, écrit un poème érotique ?

Vous opinez, donc vous savez.

Ah ! les femmes, vous en avez connu beaucoup ?

Vous faites la moue.

Je vois, quelques-unes. Et vous n'avez jamais été marié. Trop timide, trop pris par votre travail ? Trop quoi ? Ou pas assez autre chose ?

Vous haussez les épaules. Le destin…

Attention aux ornières, ce ne sont pas des pneus tout-terrain. Non, pas ce chemin, prenez à droite, on fait le grand tour, la roseraie puis retour par l'arrière du bâtiment, je préfère. Toujours le même itinéraire, comme quand on se rend au boulot tous les jours, ou chez son boulanger, j'ai mes habitudes, enfin, celle-là j'y tiens, il y a moins de monde sur le parcours. Très bien, cher ami, vous tenez votre vitesse de croisière.

Qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ? Non, vous ne me le demandez pas, mais je vais quand même vous le dire. Je suis en colère, c'est vrai. Tous ces gens autour de moi me fatiguent, leur présence me fatigue, leur sourire me fatigue. Regardez-les, on dirait des condamnés qui attendent leur dernier repas, on tousse, on crache, on titube, on prend un air béat, une mine coupable de ne plus être utile, pour s'excuser d'être là, c'en est presque comique. Là, ils se promènent, c'est bon pour la santé, une demi-heure de marche minimum par jour, cela fait partie aussi des prescriptions médicales. Puis viendra l'heure du repas, dix-huit heures, et hop ! Au lit. Vous vous rendez compte ? Même les poules se couchent plus tard en été.

Qu'est-ce que vous dites ?

Vous ne dites rien.

Je suis cynique ? Impitoyable ?

Vous ne répondez pas.

Je vous affirme que non, je m'amuse, c'est tout, je me moque, je raille. Si je suis de mauvaise foi ?

Tout à fait, c'est un tel plaisir.

Vous acquiescez. Vous n'êtes pas contrariant.

Vous souriez.

Je vous dirais que vous êtes le seul public que je supporte.

Pourquoi, me direz-vous ?

Parce que vous n'êtes jamais surpris, parce que vous êtes une éponge, que vous absorbez tout. Et que vous m'écoutez.

Une autre fois

C'est votre heure, cher ami. Le carrosse est prêt, je vous attends, ne traînez pas trop. Les journées raccourcissent et, si vous tardez, nous ne pourrons pas profiter du soleil, il n'y aura pas de promenade dans le parc, cela fera un jour de moins dans le chemin caillouteux où vous me conduisez avec peine, pour mon plus grand plaisir, un jour de moins sans petites confidences entre nous, un jour de moins sans voir les roses.

1. *Mignonne, allons voir si la rose*, Pierre de Ronsard.

Quand vous serez là, je vous raconterai les derniers potins de notre maison, les rires étranglés, les pleurs étouffés des pensionnaires, les regards méfiants qui me croisent, nous n'avons pas encore eu le temps d'en faire le tour.

Si c'est important ? Je ne sais pas et, après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? Il paraît qu'il ne faut s'attarder que sur ce qui semble important, essentiel, comme on dit aujourd'hui. Pour ma part, j'estime que c'est une erreur. Rien n'est plus intéressant que ce qui est inutile et donc nous interroge. Et qui décide de ce qui l'est ?

Rassurez-vous, je ne vais pas me mettre à hurler, je ne tiens pas à perdre mes mots, car la colère tue les mots, elle fait perdre la relation au monde, ce pourquoi nous nous croyons supérieurs aux autres animaux, je ne parle pas de raisonnement, non, je parle seulement des mots, ceux que l'on dit, que l'on écoute, ceux que je vous donne à entendre, que vous acceptez, y compris quand ils n'ont pas de sens. Sans mots, nous n'existons pas, il ne reste plus que la rancœur, la violence. Non, je ne vais pas non plus me laisser envahir par la tristesse, car, même absent, vous êtes là et je sais que vous viendrez, bientôt.

Trêve de spleen, j'ai l'impression de me laisser aller là, je fais dans la guimauve, cela ne me ressemble pas et cela ne mène à rien. Parlons plutôt de nous, de vous et de moi. Que faites-vous aujourd'hui ? Ah ! vous avez été invité par vos anciens collègues. Une petite réception pour fêter le départ en retraite de votre ancien chef. Une retraite bien méritée, comme on dit. Le qualificatif est intéressant, comment peut-on mériter d'être enfin libéré d'une contrainte qui détermine votre survie ? Parce que ne pas travailler, ne plus être soumis à la torture, cela se mérite ? C'est horrible quand on y pense, vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ?

Ou bien vous avez reçu la visite d'une nièce lointaine, ou d'un cousin, il y en a toujours un ou une qui sort de nulle part quand on vieillit, on ne sait jamais, il ne faudrait pas que l'héritage se perde.

Mais vous ne m'avez pas dit que vous seriez absent.

En parlant de potins, j'aurai quelque chose à vous dire. En réalité, il s'agit plutôt d'une rumeur. D'après Isabelle, c'est joli comme prénom, léger, aérien, ne trouvez-vous pas ? Donc, d'après elle, le gouvernement a mis en place une sorte de comité, une commission chargée d'analyser les données, les résultats des recherches scientifiques au plus haut niveau, je parle de l'hécatombe de personnes âgées qui a gagné toutes les maisons de retraite. Il paraît que des enquêtes sont en cours dans tout le pays. Vous avez encore sûrement des amis dans la police, vous pourriez vous renseigner.

Non, je ne regarde pas la télévision, je n'écoute pas la radio, d'ailleurs vous devez m'apporter les dernières nouvelles qui circulent en ville, j'espère que vous n'oublierez pas. Je vous l'ai dit, j'aime la poésie, et le théâtre aussi, bien que j'y prête peu d'intérêt depuis l'accident, non, pas celui du passage à niveau. Les trains… Vous ai-je dit que j'aime les trains ? Les voyages en train sont des moments suspendus, hors du temps, de l'espace, des moments entre parenthèses.

Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais
D'autres se perdent en route
Les chefs de gare jouent aux échecs[1]

Mais je m'égare. Je vous parlerai de la chute, oui, la mienne, quand j'ai ouvert la portière de la voiture en marche pour me jeter sur la route. Ce jour-là, j'ai joué mon plus beau rôle, d'ailleurs, vous m'avez vu, vous étiez présent quand les hommes

1. *La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France*, Blaise Cendrars.

en blanc sont venus me chercher. Ceci dit, la question reste posée, le finale était-il vraiment réussi ? Normalement, je ne devais pas me relever, mais le destin en a voulu autrement, c'est donc une *happy end*, comme on dit. Passons sur les dernières secondes, les moments qui ont précédé ma chute étaient extraordinaires, convenez-en. Quelle scène mémorable ! Mon reflet dans la glace était grandiose, il a joué son rôle à la perfection, revêtu de sa toge et de sa couronne de laurier. J'avais soigné la mise en scène, j'étais concentré, calme, c'est pour cette raison que vous ne vous êtes pas méfié, mais vous saviez aussi que je n'étais pas un fou furieux.

Finalement, nous sommes proches tous les deux, certes, les circonstances de notre rencontre ont été particulières, mais intenses. Justement, ce sont ces circonstances-là que je souhaiterais évoquer avec vous. Peut-être pourriez-vous faire le premier pas, vous, parce que j'avoue que cela m'est difficile et certaines séquences m'échappent encore aujourd'hui. J'ai passé une partie de cette période dans un état que je qualifierais de second. Je pense que les médecins avaient forcé sur les doses de tranquillisants. Je vous ai vu presque tous les jours, vous ne parliez pas beaucoup, mais vous observiez. Je n'ai jamais pu lire sur votre visage ce que vous pensiez vraiment de moi, je vous sentais distant, mais je sais que vous avez toujours cherché à comprendre.

Mais, rassurez-moi, vous viendrez ? Sinon, avec qui vais-je bavarder ? Vous avez raison, ce n'est pas une conversation puisque c'est toujours moi qui parle, mais il faut bien que quelqu'un m'écoute et vous êtes la personne la mieux placée, parce que je sais que vous cherchez des réponses que vous n'avez pas.

Je vous dis à bientôt, cher ami.

La dernière fois

Je vous attends toujours, vous n'arrivez pas. Je vais finir par croire que vous ne vous intéressez pas à mon histoire, que je ne suis rien pour vous, juste un fait divers de plus qui vous a fait froid dans le dos l'espace d'un instant et que vous avez oublié, comme les autres.

C'était l'hiver ou plutôt la fin de l'automne, le jour de mon réveil à l'hôpital, les arbres avaient perdu leurs feuilles, je les voyais depuis mon lit à travers la fenêtre.

Vous ne saurez jamais si j'ai sciemment attendu le train pour me jeter dessous avec ma passagère, vous ne me demanderez pas si j'ai voulu la tuer. Si vous étiez venu, je vous aurais dit que je l'avais cherchée trop longtemps pour la laisser partir, je vous aurais dit que c'était un geste ultime de communion. Vous ne saurez pas non plus si j'ai voulu mourir en ouvrant la portière pour me jeter sur la route alors que la voiture roulait. Avec ce geste, j'ai voulu inviter le hasard. Et il est venu me surprendre. Pas vous.

Vous auriez affirmé que je me trompe, que je délire, que j'ai frôlé deux fois la mort, que j'ai voulu la défier et qu'aujourd'hui, elle est devenue une obsession, que mes propos sont morbides et que c'est pour cette raison que je n'ai pas d'amis, pas de visites, que la mort est dans l'ordre des choses et que cet ordre ne doit pas être bouleversé. Vous auriez peut-être raison et vous auriez estimé que mes interrogations rabâchées ne sont pas très sérieuses et que, de plus, je suis un grossier personnage.

Mais vous n'êtes jamais venu.

Je vous ai attendu, j'ai espéré, contre mon gré, parce que je n'aime pas les déceptions. J'ai attendu les nouvelles du monde, celles que vous deviez m'apporter.

J'ai guetté le bruit de vos pas sur le gravier. Oui, je suis capable de les reconnaître les yeux fermés. J'ai espéré aussi entendre ceux d'Isabelle, le clac-clac de ses talons sur le carrelage du couloir, voir son grand sourire, signe d'une promenade pleine de promesses. J'aurais vu apparaître votre silhouette, franchissant le portail, dans le grand manteau dont vous ne vous débarrassez jamais. Vous auriez cligné des yeux face au soleil. Puis j'aurais senti l'odeur de votre eau de toilette, vous utilisez toujours la même, elle vous précède comme à chaque fois.

Alors, nous ne jouerons pas aux détectives, vous ne découvrirez pas l'univers dans lequel je suis plongé aujourd'hui, au sein de cet établissement, qui accueille ceux dont on ne sait plus quoi faire, et vous n'aurez pas le fin mot de mon histoire.

Nous n'échangerons rien, ni nos photos de famille, ni nos souvenirs…

Je ne saurai jamais quel genre de musique vous écoutez, si vous aimez les huîtres accompagnées de tartines au beurre salé de Guérande, combien vous avez de costumes, si vous avez des amis, si vous achetez des pâtisseries le dimanche, si l'hiver vous mangez du potage, si vous êtes végétarien, quelle est votre couleur préférée, si vous repassez vos chemises, quel genre de livres vous lisez, si vous buvez de l'eau plate ou gazeuse, si vous préférez les vins de Bourgogne aux vins de Bordeaux, s'il vous arrive de porter des pantalons de velours quand il fait froid, si vous avez une femme de ménage, une dame de compagnie, si vous prenez votre café avec ou sans sucre, si vous aimez les fruits, le fromage, les jardins à la française, les impressionnistes, ou si vous aimez flâner dans les rues désertes des villes.

Vous ne saurez pas que je ne porte jamais de sandales et toujours des chaussettes en fil, que je déteste le vert, que je ne porte que des t-shirts, que je n'ai jamais noué de cravate, que, si ma jeune vie s'était déroulée de manière normale, j'aurais fait des études, peut-être, mais que je n'ai pas mon bac, sésame d'un avenir professionnel que je n'ai jamais entrouvert, et que je n'aimais qu'elle. Je vous aurais dit que mon père était quelqu'un de bien, que j'aime le bruit des vagues, celui des drisses dans les haubans, que j'aime la brise marine qui caresse le visage, que j'aime la moto, les fleurs et la blanquette de veau.

C'est ça, avoir un ami.

Nous n'irons plus au bois…[1]

1. *Nous n'irons plus au bois*, ronde enfantine, M^me^ de Pompadour.

Bouffanges

Tectonique du désir

Passionné de la forme littéraire, aventurier des genres et sous-genres pour en dévoyer les codes, explorateur des émotions, tour à tour triste sire ou joyeux drille. Comme pour le tir au pistolet qu'il pratique en amateur, pense que l'écriture est une question de précision, de concentration et de projection.

Deux sphères imparfaites, nervurées de bronze. Tels les bonshommes de neige qui naissent dans les jardins, les parcs et les terrasses, la sphère supérieure est plus petite que celle qui la soutient. On les devine creuses, emplies d'une mystérieuse moelle, sucrée probablement, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces délices salés qui prennent des airs de dessert. Une cascade blanche nappe l'ensemble de reflets nacrés, comme les boucles d'oreille que portent les mamans des autres enfants. Autour du col du bonhomme de pâtisserie s'enroule une écharpe d'une étrange crème épaisse, d'un beige léger, froufrouteuse comme une fraise de gentilhomme anachronique. Assorti au cache-col, un bonnet de la même matière soufflée, façonné en un colimaçon pointu au bout duquel est piquée une étoile ébouriffée d'un jaune étincelant.

Cette pâtisserie a des allures de sapin de Noël, derrière la vitrine que mon souffle embue à chaque expiration. Je déchiffre péniblement le petit écriteau planté de travers devant elle. Re. Li. Gi. Eu. Se. Je comprends l'allusion ; un tel dessert ne peut qu'être une manifestation divine. Que ne donnerais-je pour y enfouir mes dents ? Je n'ai aucun référentiel pour concevoir le goût que cela peut avoir, aucun souvenir culinaire qui puisse offrir une amorce à mon imagination gustative. Je dois me contenter de cette étrange synesthésie qui fait saliver mon regard. Je n'ai pas le temps de lire le prix qu'en demanderait la pâtissière que la voilà, tout tablier dehors, qui se précipite hors de son échoppe pour me houspiller.

— Veux-tu filer de là, graine de vaurien ! Tu fais fuir les clients !

❏

Deux plumes de pigeon fichées dans une vieille ceinture de peignoir brune nouée autour de la tête,

j'entre dans la salle. L'ambiance est déjà festive. Des musiques concurrentes crachées par trois enceintes agressent mes tympans. Pour la première fois que je suis convié à une fête, je ne veux pas raser les murs. Pas question d'être à l'écart ; je bombe les plumes et je plonge dans la nasse.

Soudain, les têtes se tournent. Je jette un regard à la porte d'entrée. Une silhouette se découpe dans la lumière rougeâtre des projecteurs. Un pagne ocre zébré de motifs tribaux rouge sang, brodés à la main peut-être. Plus bas, au bout de jambes interminables, des mocassins de feutre ourlé de daim. Plus haut, une chemise crème aux manches de laquelle dansent des bandes de cuir sombre. Bien au milieu, un lourd collier de chevrons blancs qui tintent comme des osselets. Un maquillage de sang et de suie. Et au sommet de l'ensemble, un capuchon bleu, brodé de fil doré et de franges brunes. Plantées dedans, deux rangées de longues plumes d'aigle qui dégoulinent jusqu'aux hanches, crinière de rapace chimérique.

Vêtu ainsi, je ne serais plus ce pestiféré mal costumé ; je serais un véritable chef indien.

Après un instant de stupeur, l'assemblée absorbe le nouvel arrivant dans une vague dont le ressac m'éjecte sur le bord de la salle, près des murs.

❏

Deux rotondités qui affleurent. Un sillon, dont on ne voit que la naissance, les sépare délicatement. Par instants, les mouvements de l'eau laissent deviner quelques arpents de chair supplémentaires. Texture de soie, couleur d'émoi. La crique est silencieuse, et pourtant emplie de la clameur qui tambourine dans ma poitrine. La chevelure interminable, lissée par l'humidité, balaie la chute de reins, paysage accidenté de vallées et de monts qui ne demandent qu'à être explorés. Elle chantonne peut-être, comme dans les films, mais les remous de l'eau étouffent les sons. J'ai hâte qu'elle se tourne enfin vers moi ; Dieu que j'ai attendu cela, sa poitrine offerte face à moi ! Mais elle prend son temps ; et c'est aussi bien. Chaque seconde d'attente est une souffrance autant qu'une extase.

Le rendez-vous est pour dans cinq minutes. Je craignais qu'elle n'eût changé d'avis. Mais non. Elle est bien là, en chair et en pilosité. Déterminée. Elle tremble moins dans la fraîcheur de l'ondée que moi derrière mon arbrisseau étique.

Faut-il que le désir devienne ardent pour que j'ose paraître devant elle ! À mon approche, elle fait volte-face en serrant sa poitrine entre ses bras. Je veux la rassurer : ce n'est que moi.

Mais ce n'est pas de moi qu'elle se cache. C'est d'eux. Comment ai-je pu ne pas les entendre, dissimulés derrière chaque rocher, chaque souche, chaque buisson ? Ils sont cinq, dix, quinze, une centaine ; ils sont tous les enfants moqueurs qu'a portés le monde. Et ils me désignent du doigt, me repoussent vers mon indigence.

Mais leurs rires ne sont rien, j'ai connu mille aiguillons plus vifs, mille dards plus venimeux. Seul le discret soulèvement de sa lèvre m'atteint. Ce léger rictus de mépris dont je n'aurais jamais imaginé qu'il pût déformer ainsi son radieux sourire.

❏

Deux globes de verre épais, qui pivotent silencieusement. À l'unisson, ils entrent et sortent de leur logement de métal vermillon, sur la simple commande d'un bouton sur un petit boîtier de plastique verni. Un second bouton leur intime l'ordre, notifié par un bip-bip mélodieux, de projeter leur lumière vive. Deux cônes jaunâtres illuminent la brume matinale comme les projecteurs d'une scène de music-hall. Natalie Wood elle-même danserait volontiers dans de tels rayons. La voiture tout autour est une perfection de mécanique, une

splendeur de carrossage, un absolu de distinction ; mais je ne vois que ces deux phares escamotables, qui entrent et sortent du capot par la simple volonté de leur propriétaire. On dirait les yeux d'un monstre étrange, placide, presque indolent. Je m'attends presque à ce que la calandre articule un « oui, maître » à la façon d'un djinn des *Mille et Une nuits*.

L'homme finit par se lasser de les faire obéir, alors il se tourne vers moi et me tend le boîtier. Je veux le saisir comme une truite gobe une mouche, mais il referme ses doigts.

— Attention, mon gars, prends-en grand soin ! Une caisse pareille, il te faudrait mille ans pour te la payer, avec ton salaire de voiturier !

❏

J'ai connu mille désirs ; j'en ai assouvi mille et un.

Ici, dans mon bureau, face à l'horizon qui se déploie devant moi, loin, loin derrière la ville encore endormie, je songe à ce que ces désirs ont permis. Sans cette irrésistible envie de *posséder*, que serais-je devenu ? Serais-je au sommet d'une telle tour, d'une telle fortune, d'un tel empire ?

Des religieuses, j'en ai dévoré des milliers ; des costumes, je m'en suis offert plus que je ne pourrai jamais porter ; des monts-de-Vénus, j'en ai exploré plus que le marquis de Sade ; et des voitures ! J'ai fini par cesser d'en acheter, faute de place pour les entreposer.

Des désirs qu'éprouvent les hommes, il n'en est aucun que je n'aie assouvi jusqu'à la nausée. J'ai possédé les choses, j'ai possédé les hommes, je possède le monde.

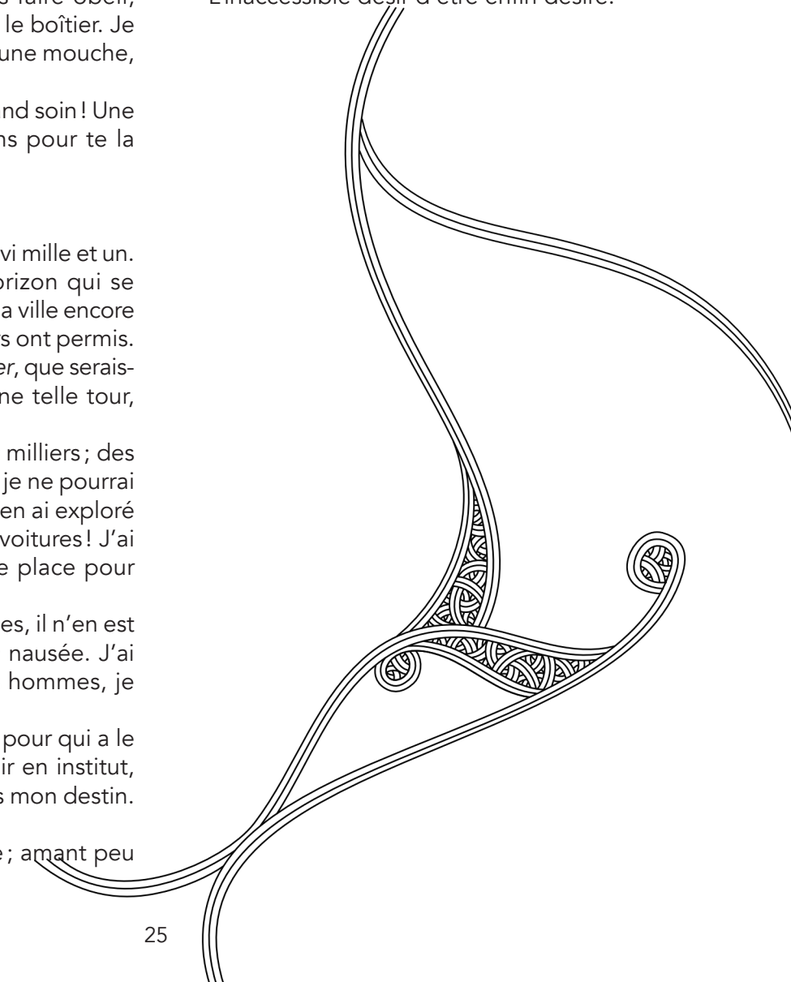
Il n'est nulle trajectoire impossible pour qui a le bon élan. Naître de personne, grandir en institut, à l'écart, tout cela a été mon élan vers mon destin.

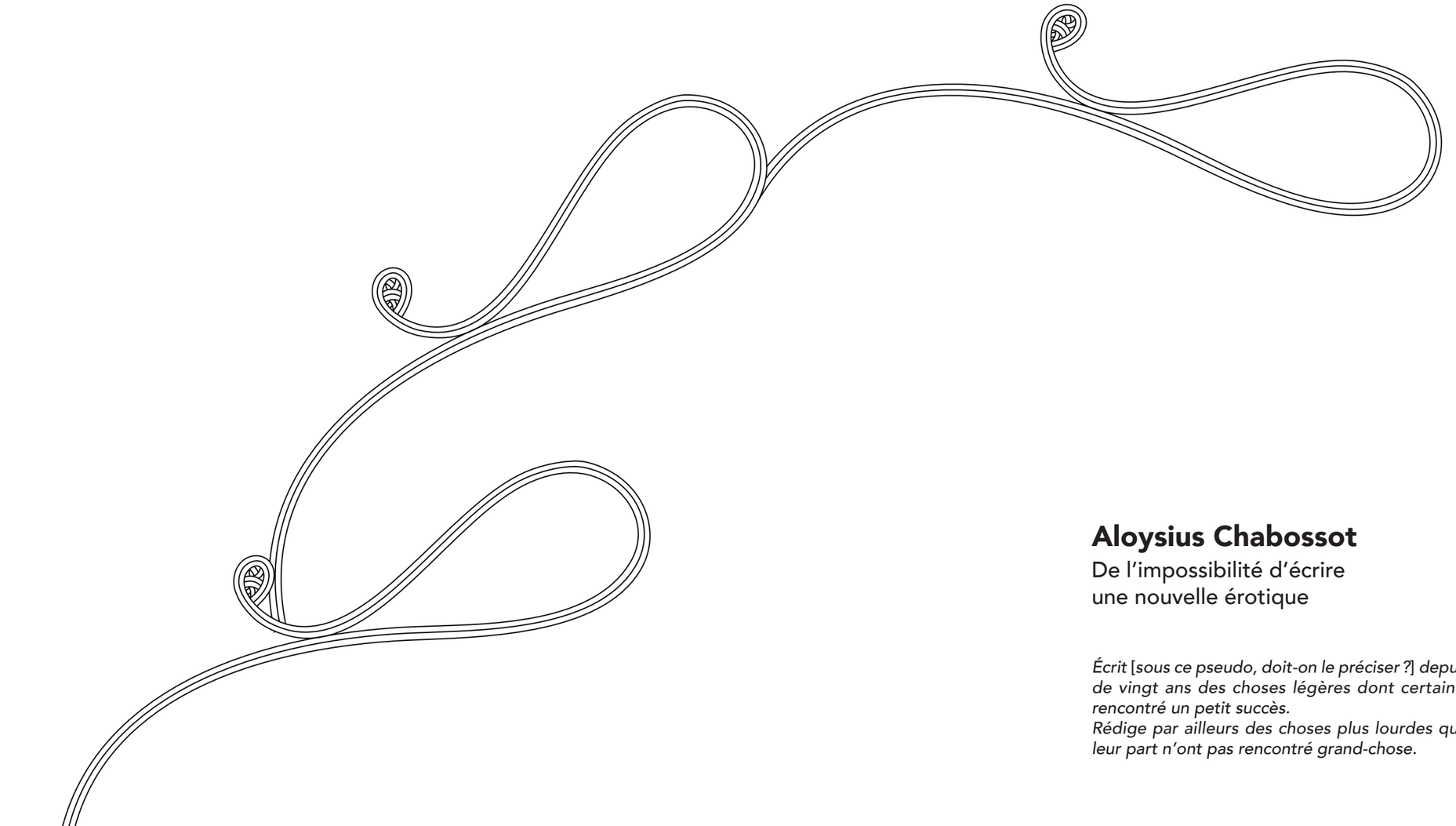
Enfant non désiré ; ami indésirable ; amant peu désirable ; ouvrier indésiré !

Alors que s'effeuillent les derniers jours de ma vie, que le vent balaie mes souvenirs et que le gel menace mon corps, il ne subsiste qu'un ultime désir inassouvi pour aiguillonner mon âme.

Le désir le plus simple, le plus évident du monde, auquel les gens ne songent jamais.

L'inaccessible désir d'être enfin désiré.





Aloysius Chabossot

De l'impossibilité d'écrire
une nouvelle érotique

Écrit [sous ce pseudo, doit-on le préciser ?] depuis plus de vingt ans des choses légères dont certaines ont rencontré un petit succès.
Rédige par ailleurs des choses plus lourdes qui pour leur part n'ont pas rencontré grand-chose.

Souvenir d'adolescence : le regard plongeant dans la culotte d'une femme étendue sur un transat. Dilemme quant à l'emploi des mots : touffe ? Pilosité pubienne ? Forêt vierge (c'était à une époque où l'on laissait la nature faire son œuvre). Chaque expression comporte son lot de problèmes.

Été 1976, plage de Cavalaire, dans le sud de la France. Le soleil darde ses impitoyables rayons sur les corps alanguis et à moitié nus des touristes étendus sur le sable brûlant.

Voilà un excellent début : tous les éléments sont d'emblée réunis pour que le lecteur puisse espérer une explosion de sensualité dans la touffeur estivale. Cerise sur le gâteau : l'utilisation du verbe « darder », dérivé du nom commun « dard », qui certes désigne un organe vulnérant impair, creux, parfois venimeux, porté à l'avant ou à l'arrière du corps par divers animaux invertébrés, mais caractérise également, dans la terminologie fleurie, vaporeuse et poétique en usage dans les récits érotiques, le sexe de l'homme. Aussi l'évocation d'un dard, même de façon plus ou moins subliminale, est-elle toujours la bienvenue, et ce dès l'entame de l'histoire. À peine a-t-il commencé sa lecture que le client pressent sourdement qu'il va en avoir pour son argent. L'hypothèse d'une érection anticipée est même envisageable (car bien sûr, dans la plupart des cas, c'est un homme).

Michel, jeune adolescent de seize ans, traîne ses tongs dans le sable en emboîtant mollement ses pas sur ceux de ses parents qui le précédent de quelques mètres.

Quoi de plus affriolant en effet qu'un « jeune adolescent » que l'on imagine déjà assailli de questions sur les mystères de la vie en général, et plus particulièrement sur ce sexe qui se dresse

immanquablement à l'approche de la moindre jupette ? Il veut des réponses et, là encore, le lecteur pressent sourdement qu'il ne va pas tarder à les obtenir de la plus plaisante des manières.

Michel n'aime pas son prénom. Déjà, à la naissance du garçon, en 1961, il n'avait plus guère le vent en poupe, sauf chez les parents d'un certain âge, qui avaient trop longtemps attendu l'avènement d'une certaine aisance matérielle pour se décider enfin à se reproduire dans les meilleures conditions matérielles possibles.

Se méfier tout de même des considérations sociologiques à l'emporte-pièce. À dose homéopathique, à raison de quelques maigres remarques savamment disséminées sur l'ensemble du texte, cela peut éventuellement amuser le lecteur, voire lui laisser à penser qu'il se trouve en présence d'un écrit ambitieux. À la rigueur, ces apartés pourraient même lui servir d'alibi si d'aventure il se faisait surprendre avec le livre entre les mains, sauf bien sûr si son caleçon côtoie déjà ses mollets. Ne perdons cependant jamais de vue l'objectif de départ : le rut (probablement solitaire), seul véritable aboutissement susceptible de satisfaire notre client. Alors les digressions plus ou moins digestes sur le prénom de notre héros, c'est non.

Le trio se dirige vers un quadrillage de transats bordés de parasols jaune citron qui constitue, en dehors de quelques cabines en bois blanc dédiées au déshabillage, l'essentiel de la plage privée dénommée « Beach by the Sea ». Jean-Bernard, le père, chapeau de paille emboîté sur le crâne, chemise légère et bermuda de flanelle, s'engage dans une allée, le pied conquérant, puis indique d'un index qui n'admet pas la contradiction l'emplacement où la petite famille trouvera refuge pour cet après-midi de farniente bien mérité.

Attention à ce que la description des personnages ne les plonge pas de pied en cap dans la sombre marmite du pathétique et du grotesque réunis. Qu'est-ce que c'est que ce chef de famille à la gestuelle ridicule ? Pensez-vous vraiment qu'un tel profil contribue à la diffusion d'un parfum subtil de sensualité, avant que l'action ne commence vraiment ?

À peine a-t-on posé les sacs de plage à côté des transats convoités qu'un jeune homme en t-shirt blanc/slip de bain/claquettes s'avance d'une démarche chaloupée magnifiant le dessin de ses cuisses galbées. Tout en éclaboussant les nouveaux arrivants d'un sourire immaculé, il extirpe un carnet à souche de l'avant de son maillot de bain puis, d'une langue agile, humecte le bout d'un crayon issu du même endroit.

J'avoue que l'introduction de ce nouveau personnage à l'allure vaguement équivoque serait à même de susciter quelque méfiance chez notre lecteur lambda. S'il peut être utile, voire bénéfique, de parfois semer le doute dans son esprit, attention toutefois à ne pas l'effaroucher par la perspective d'un développement narratif qui pourrait aller à l'encontre de ses convictions sexuelles. Rappelons que la littérature érotique, par sa fonction onaniste, est fortement compartimentée selon les appétences de chacun. Ainsi, un mâle hétéro recherchera exclusivement des histoires mettant en scène des individus de sexe opposé, avec toutefois une certaine tolérance, voire un réel intérêt, pour quelques péripéties saphiques annexes. Cependant, en aucun cas il n'est prêt à tolérer un quelconque rapport d'ordre homosexuel entre hommes. Or le surgissement impromptu de ce sémillant garçon de plage pourrait laisser supposer un tel développement avec le fils de la famille, ce qui marquerait un arrêt net et définitif de la lecture chez le client hétéro moyen. Osons par ailleurs espérer que l'éventualité d'une relation sensuelle avec le père ou la mère ne soit pas considérée comme une option valide, tant ces deux personnages ont été présentés, jusqu'à présent, sous un jour peu propice à occuper un rôle actif au sein de cette histoire.

Pendant que sa mère règle le plagiste, Michel s'étend, les bras en croix, sur le transat au tissu strié de bleu et de blanc, comme la culotte d'Obélix.

Par pitié, évitez ces comparaisons saugrenues. Je suis au regret de vous annoncer que le début d'érection imprudemment évoqué un peu plus haut n'est désormais plus qu'un lointain souvenir chez le lecteur dépité.

Sous le parasol, la chaleur est étouffante, et c'est à peine si un léger zéphyr venu du large réussit à imprimer l'épiderme. Le jeune garçon tourne sa tête vers la droite : le père et la mère, suants et écarlates, s'affairent à débarrasser leur lourde carcasse des oripeaux de la ville. Orientant à présent son visage vers la gauche, le regard de Michel découvre, sur le transat voisin, le corps étendu d'une femme, que seules quelques pièces de d'étoffe judicieusement positionnées préservent in extremis de la nudité intégrale.

Ça commence, enfin, à devenir intéressant. Cela dit, vous auriez pu vous passer de l'évocation du côté droit, on aurait gagné du temps.

Couchée sur le dos, elle offre l'impassible immobilité d'une statue antique, ou de tout autre objet confectionné dans un matériau inerte.

Évitez les précisions inutiles, encore une fois. Pensez à votre lecteur !

Le regard camouflé derrière des lunettes aux verres opaques, son attitude est baignée de mystère. S'abîme-t-elle dans la contemplation du parasol au-dessus d'elle ? À moins que de torrides pensées aux relents de moiteur langoureuse n'assaillent son esprit asphyxié par la torpeur ambiante ? Ou alors elle dort.

À votre avis ? Quelle option va cocher le lecteur ? Mettez-y un peu de bonne volonté, mon vieux. Et puis virez-moi cette troisième option dont personne ne veut entendre parler !

Soudain enhardis par l'hypothétique somnolence, les yeux de Michel abandonnent le profil de la femme pour s'aventurer plus bas. Une fois franchie la côte du mamelon, il opère sans plus attendre la vertigineuse descente de son versant opposé pour aborder la douce plaine du ventre, jusqu'à la périphérie du nombril.

Rappel : il ne s'agit pas du Tour de France. Changez de braquet, mon ami !

Soudain, il retient son souffle : passant par le surplomb des hanches, le tissu de la culotte de maillot de bain, en lévitation telle la corde du funambule au-dessus du précipice, offre à sa vue l'extravagante luxuriance d'une forêt amazonienne miniature (nous sommes au mitan des années 70, époque à laquelle la mode dite du « ticket de métro » ne s'est pas encore imposée aux esprits).

Nous voilà enfin au cœur du sujet, si j'ose dire. Dommage que la phrase entre parenthèses ne vienne ternir, par ses insipides précisions historiques, une belle impression d'ensemble.

Le souffle court, Michel ne peut détacher son attention de ce mont merveilleux dont il pressent sourdement les puissants sortilèges. Aurait-il découvert l'un des plus envoûtants mystères de

la vie ? Quoi qu'il en soit, son zizi n'est pas loin de partager cet avis, lui qui en une poignée de secondes a pris des proportions inédites au point d'outrepasser les frontières de son slip de bain.

« Zizi », sérieusement ? Vous avez quel âge, exactement ? Faites un minimum d'efforts. Ce n'est pas comme si la langue française se montrait avare en synonymes pour qualifier l'appendice masculin : verge, phallus, membre, queue… Et si l'on veut bien se lancer dans la métaphore potagère : poireau, concombre, aubergine, asperge : les légumes oblongs ne manquent pas. Quant à l'imagerie poétique, elle n'est pas en reste : le glaive de chair, le gourdin enchanteur, la matraque à plaisir, pour ne citer qu'eux.

— Mais enfin, Michel !

La voix de la mère vient de déchirer l'engourdissement général de ses stridences indignées. D'un index impétueux, elle désigne le rivage sur lequel, à espace régulier, viennent s'étendre une succession de vaguelettes à la crête vaporeuse et moussue.

— Va te baigner immédiatement, ça va te calmer !

J'avoue éprouver de sérieuses inquiétudes quant à la suite de cette histoire…

Penaud, l'adolescent se lève, les mains pudiquement croisées sur son sexe turgescent.

Non, c'est trop tard, les appellations émoustillantes sont désormais inutiles : vous avez perdu votre lecteur.

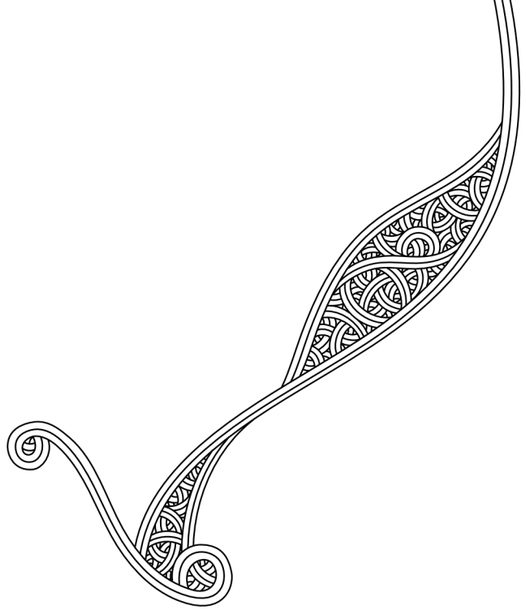
Suspendant la lecture de *Du rififi à Philadelphie*, le SAS qu'il a acheté à la maison de la presse de la rue Charles-de-Gaulle, le père l'observe s'éloigner vers le rivage d'un air désabusé.

Non content d'avoir saboté en trois lignes le peu de tension narrative que vous aviez – on ne sait par quel miracle – réussi à instaurer, vous aggravez votre cas avec de nouvelles considérations oiseuses. Vous êtes un cas désespéré, mon ami.

— Je ne te l'avais pas dit, grogne-t-il à l'adresse de sa femme, de ne pas le laisser regarder *La Vie des animaux*, hier soir ? Eh bien, voilà le résultat. Ah ! tu peux être fière de toi.

Ça y est, c'est fini ? Vraiment ? Mon Dieu… Quelle déception ! Quelle perte de temps, surtout ! Alors, écoutez-moi, si je peux vous donner un bon conseil : oubliez définitivement le genre érotique, c'est pas votre truc. Quant à moi, je vais relire Du rififi à Philadelphie, *ce chef-d'œuvre de sensualité musclée éhontément cité dans votre torchon, et qui contient – dans mon souvenir – quelques passages propres à réveiller un mort.*

Je ne vous dis pas merci, monsieur.



Tropmann

La femme dans la loge et la femme dans la vitrine

En 1986 paraissait chez Minuit L'Œil de Madame, *« fantaisie mondaine » sous influence – selon les mots d'un critique à l'époque – signée d'un pseudonyme évoquant l'auteur du « massacre de Pantin ». Fin 1991, on retrouvait cette signature pour une création hallucinée en vingt-quatre crises, « Les voyages d'Alzheim » dans la publication inaugurale de l'éphémère revue lyonnaise,* Le Soigneur de gravité. *Pour un numéro 3 qui ne verra jamais le jour, l'auteur avait envoyé un récit, demeuré inédit, qui ressort fort à propos des limbes numériques pour cette nouvelle utopie périodique.*

Nous étions au théâtre. Les gens se pressaient pour tenter d'obtenir un billet et les employés, la morgue ordinaire peinte sur leur figure, étaient engoncés dans leur frac, le corps raide comme s'il était enfilé sur une perche. Les femmes étaient en fourrures, et les hommes en habit ; il y avait eu des rencontres, des mots lancés par-dessus une épaule ; la fièvre qui précède les ouvertures électrisait l'air comme à l'approche d'un orage. Les lustres à pendeloques de faux cristal brillaient, les velours rouges et les tentures dorées annonçaient qu'on était au théâtre. On entendit les sonneries. Les corps, jusque-là tournés les uns vers les autres, pivotèrent et, comme si un aimant les avait orientés dans une direction unique, il se forma un courant qui, d'abord insensible, devint de plus en plus rapide. Des gens continuaient à arriver, poussant les portes, hors d'haleine. C'est à ce moment que je l'aperçus. Il se tenait quelques marches plus haut. Il me fit un signe. Je me souviens d'une main à demi dégantée, l'index discrètement tourné vers l'intérieur. Je me faufilai entre les robes et les jaquettes pour me rapprocher de lui. Arrivés au premier palier, les costumes élégants, les uniformes chamarrés, les traînes soyeuses se détachèrent de la foule. Il s'était engagé dans un escalier étroit puis, après un second palier, dans un autre plus étroit encore. Il se retourna dans ma direction avec un léger sourire puis je le perdis de vue. On me conduisit dans une loge. Deux sièges n'en étaient pas occupés. C'étaient de petites chaises inconfortables aux barreaux dorés. J'allais m'asseoir lorsqu'on entra en coup de vent, les portes de la loge battirent et une femme se précipita vers le devant sans m'en demander la permission ni me saluer. Je m'installai derrière elle. La salle, comme c'est l'habitude avant que ne commence la représentation, était parcourue par

une légère houle. On se retournait, on se penchait vers son voisin, des mots s'échangeaient sans faire de véritable conversation. Je remarquai un autre couple dans la loge. Le bras de l'homme était passé autour des épaules de sa compagne. La salle, comme un orchestre qui s'accorde, était agitée de rires et de petits cris. Puis la rumeur s'apaisa. Il n'y eut pas de signal pour annoncer le spectacle, rien que la lente remontée du rideau. Toutefois, celui-ci resta suspendu à mi-hauteur. Il était d'une lourde étoffe, du moins il m'en donna l'impression de là où j'étais placé, très au-dessus de la scène. Retenu par des cordelettes, il était boursouflé comme un nuage dans un ciel d'orage : un œil qui n'aurait pas eu la force de se relever sous une paupière trop lourde. De ma place, au fond, je n'apercevais le décor qu'à travers des crevés de lumière dans le rideau. Des comparses paraissaient se livrer à une activité qui évoquait de vieilles gravures, des ouvriers en train de souffler le verre, une fantaisie sans doute du metteur en scène. Le cou et les épaules de la femme qui s'était assise devant moi se découpaient à contre-jour. Le profil de son visage semblait être sur le même plan que les ombres qui, sur la scène, apparaissaient et disparaissaient. J'en remarquai les hautes pommettes. Soit que l'élocution des acteurs fût très basse, soit que leur voix fût assourdie par l'épaisseur des tentures, j'avais à peine à entendre le dialogue. Ils parlaient avec une lenteur affectée et se déplaçaient de même. Il y avait, dans le spectacle, quelque chose d'étouffé. La loge était dans l'obscurité et celle-ci fut redoublée par un jeu de scène pendant lequel le rideau, qui n'avait pas été relevé jusqu'aux cintres, parut s'affaler. Comme je me penchai pour saisir l'action qui se dérobait, ma main frôla la robe de l'inconnue. Alors il arriva ceci : une main se rapprocha de la mienne, elle hésita un instant puis, d'un brusque mouvement, se posa sur elle. Avant que j'aie eu le temps de réagir, elle s'était refermée. Nos doigts étaient déjà enlacés. Elle emprisonnait ma main ou, plutôt, nos mains étaient prises dans la même cage. Les épaules de la femme avaient eu un léger frisson. Repliant l'index, du bout de l'ongle, un doigt se mit à me griffer. Ce furent, d'abord, des frôlements, de rapides rayures ; puis les ongles se firent plus acérés, elle les enfonçait dans ma paume : un petit animal rongeur qui me dévorait l'intérieur de la main. Son buste était immobile, comme s'il n'avait rien à faire avec cette main. Je voulus la lui rendre. Vainement. Elle revint s'emparer de la mienne. Elle eut un bref spasme des épaules. Alors, conduisant mes doigts, elle les fit glisser sous son corsage, les porta à hauteur de sa poitrine et les guida d'une manière si experte qu'ils atteignirent bientôt la pointe de son sein qui était nu. Le relief en était à peine marqué. Elle se retira, me laissant aux prises avec sa frivolité. Cela s'était passé en un éclair. Je caressai ce sein avec le soin qu'on semblait me demander. Un usage peut-être, auquel il convenait que je ne déroge pas.

Cependant, sur la scène, les acteurs continuaient leur jeu, mais celui-ci était si lent, ils mettaient tant d'intervalles entre leurs répliques que j'aurais perdu peu de choses de l'intrigue si celle-ci avait été facile à déchiffrer. Il n'en était rien. Les acteurs paraissaient se lire des lettres les uns aux autres plutôt qu'ils n'échangeaient des répliques. Nous étions protégés par le retrait obscur de la loge. On aurait pu croire que nous étions des spectateurs attentifs. Seules nos mains jouaient entre elles, comme soubrette et valet à l'insu des maîtres. Soudain, l'inconnue se renversa, autant que le permettait le dossier de la petite chaise, son torse chavira, sa tête bascula. J'y lus plus qu'une invite, presque un ordre. Et comme il ne m'était pas désagréable d'y répondre, j'approchai mes

lèvres de ce col qui m'était offert. Je guettais un gonflement de sa poitrine, un soupir sur ses lèvres. Il n'y en eut pas. Mais le corps continua à tourner sur lui-même, si bien que nous nous trouvâmes le dos à la scène. Nous faisions face à l'entrée de la loge. Dans la lunette, une petite fenêtre ronde ouverte dans la porte, il me sembla apercevoir une ombre, un visage, quelqu'un regardait avec sa main au-dessus des yeux. Il y eut un éclair, un flash de lumière. Puis les traits se brouillèrent comme dans l'eau d'un miroir. Un soupçon me traversa. On avait voulu me compromettre. Quelque professionnelle de haute volée qui n'en était pas à son coup d'essai ? Elle s'était procuré un billet (ou on le lui avait glissé à l'entrée, à la faveur de la confusion). Ou bien on m'avait envoyé un émissaire, on voulait me le faire rencontrer, comme si le hasard seul nous avait réunis. On songeait à moi pour quelque mission. On avait voulu éprouver mon sang-froid. Je venais de me trahir, peut-être. N'avais-je pas signé un pacte au moment où je ne m'étais pas dérobé à cette main experte ? Il n'y avait là rien de sûr, ni même de vraisemblable, les souvenirs de quelque mauvais roman d'espionnage, peut-être. De toute façon, le hasard nous avait attribué une loge où nous étions à l'abri des regards. J'avais oublié que nous n'y étions pas seuls. Je jetai un regard vers l'autre couple. Quelle ne fut pas ma surprise ! La nuque de l'autre femme était renversée sur sa chaise comme celle de mon inconnue, et les lèvres de l'homme en effleuraient fiévreusement le tour. Les lèvres ourlées de la femme et ses hautes pommettes lui donnaient un air de ressemblance avec des portraits orientaux. Pas plus que nous, ils ne paraissaient se soucier du spectacle. J'en fus soulagé et, en même temps, je n'aurais su dire pourquoi, j'en éprouvai un malaise. Sur la scène, le rideau à demi abaissé faisait peser sur les acteurs un ciel chargé de menaces. L'un des personnages, une femme, était maintenant juché sur un socle, à la manière d'une statue et il y avait, à ses pieds, une montagne de roses. Je ne pus en deviner la raison. Une torpeur enveloppait la représentation. Elle avait été voulue sans doute. Les voix des acteurs étaient étouffées et leurs gestes retenus. Je regardai la salle. Le parterre m'apparut très loin, comme au fond d'un puits. Il me sembla que je le voyais à travers une lunette renversée. On devinait des silhouettes dans la pénombre. On eût dit qu'elles n'avaient pas d'épaisseur. Brusquement, un coup de projecteur dirigé de manière insolite vers la salle l'illumina. J'en fus aveuglé. Lorsque la vue me revint, un tableau singulier s'offrait à mes yeux. À chaque rang et sur chaque fauteuil, ce n'étaient que torses chavirés, nuques renversées et, sur ces nuques, des lèvres qui erraient amoureusement. Des mains indiscrètes se glissaient jusqu'à des croupes qui se soulevaient pour leur laisser passage. On voyait les corps se lever et s'abaisser en cadence. La salle tout entière se livrait à ces ébats galants, les mêmes que j'avais eus avec l'inconnue. Ils semblaient en être le miroir vivant. Étions-nous la troupe d'un même ballet ? Une représentation qui était offerte… mais à quels regards ? On en avait peut-être réglé jusqu'à la distribution. N'en étais-je pas moi-même l'un des figurants ? La lettre qu'on m'avait fait parvenir, le billet glissé dans l'enveloppe, l'itinéraire qu'on y avait joint faisaient-ils partie d'un programme qu'un œil, quelque part, se donnait en divertissement ? C'est alors que je remarquai, au fond de la salle, un homme, le dos légèrement voûté, appuyé à une cloison ; il était d'apparence banale, vêtu d'un costume d'un gris éteint, le col ouvert ; il n'aurait pas attiré mon attention sans le manège de ses gestes. Il faisait avec l'un de ses bras un mouvement régulier de haut en bas et chaque doigt de sa main comme s'il était indépendant de chacun des autres semblait désigner… désigner on ne savait quoi. Ce

bras avait l'air de mesurer une cadence, comme s'il dirigeait une partition pour un orchestre invisible. L'homme était-il l'ordonnateur de l'étrange ballet dont je venais d'être le spectateur ? J'en étais là de mes réflexions, lorsque, de façon inattendue, le rideau tomba ; il s'affala lourdement. Les voix des acteurs (qui, apparemment, n'en avaient pas terminé avec la pièce, à moins qu'il ne s'agît d'un effet délibéré) se perdirent dans les plis des lourdes tentures. Les lustres se rallumèrent. Au plafond, les chevaux et les chars conduits par des amazones éveillées de leurs songes reprirent leur course. Les feux s'étaient éclairés partout en même temps. La petite chaise aux barreaux dorés était vide. Sur le bord de la loge, un manteau était jeté, les bras à l'abandon. Cependant, à l'orchestre, les spectateurs formaient maintenant un cortège qui glissait lentement vers les portes du théâtre. On échangeait des appréciations sur la pièce et le talent des acteurs et, parfois, une plaisanterie pour se libérer, peut-être, d'un malaise. Les hommes tiraient de leur poche un étui à cigarettes d'or ou d'argent qui brillait dans la pénombre, les femmes, d'un geste machinal, vérifiaient leur coiffure dans un petit miroir. Je marchais au milieu de cette foule. C'étaient, apparemment, des habitués qui fréquentaient le spectacle plutôt par routine mondaine que pour son intérêt.

Ces lèvres qui souriaient, ces doigts glissés dans un gant, ces nuques dont les peignes d'écaille ou d'ivoire retenaient la coiffure s'étaient-ils égarés ?

Et, de leurs égarements, l'homme en gris avait-il été le maître ? Ou bien était-ce moi qu'il avait abusé de ses visions ? Je me sentis vaciller. Je frissonnais. J'étais couvert de sueur. Je passai un mouchoir sur mes lèvres. Il n'y eut pas de traces sur le mouchoir. Je me retournai. J'essayai de retrouver, là-haut, l'emplacement de la loge. Je n'y réussis pas. J'étais seul maintenant. Le cortège des spectateurs avait gagné la sortie du théâtre. Il n'en venait plus qu'une rumeur assourdie.

L'orchestre était plongé dans la pénombre. Des paillettes d'or et d'argent brillaient. Elles scintillaient comme des étoiles. Jetés en désordre sur le dossier des fauteuils, ou bien affalés sur leur siège, la tête pendante comme si la nuque en avait été brisée, on eût dit les corps disloqués de poupées anciennes d'une taille géante. Leurs yeux de porcelaine, tournés vers le ciel, suivaient, sans les voir, les chars des amazones. Quelqu'un me héla. Au-dessus des têtes, là-bas, un gant, un gant noir à demi retiré de la main. On l'agitait. On m'attendait. On me tapa familièrement sur l'épaule : « Le spectacle vous a plu ? » Au même moment, une femme nous bouscula. J'eus à peine le temps d'apercevoir son profil. Elle avait de hautes pommettes. Il me sembla la reconnaître. Je l'avais vue déjà, mais où ?

❏

Le lendemain, comme je me rendais à mon travail, je remarquai que les passants étaient plongés dans la lecture des journaux dont les feuilles, largement déployées, cachaient leurs visages. De grands titres barraient la première page. Je déchiffrai l'un de ces titres. Le grand théâtre avait brûlé. Pendant la nuit, le feu avait pris à plusieurs endroits du bâtiment, ce qui rendait plausible ce que les journaux appelaient une « intention criminelle ». Mon attention fut attirée par l'une des photos que reproduisaient les gazettes. Elle était floue. Sur un fond rouge, une glace était traversée par l'éclair d'un flash. La lumière aveuglante empêchait de reconnaître les deux personnages qui s'y reflétaient, un homme et une femme dans une position lascive. La légende disait qu'on les recherchait. Elle n'en donnait pas la raison.

Le théâtre était détruit. Seules restaient debout les colonnes du péristyle. Elles semblaient soutenir le ciel vide. À travers leurs fûts béants on pouvait voir, à l'intérieur, les fauteuils calcinés de l'orchestre. Les étages supérieurs s'étaient effondrés. L'énorme lustre s'était abîmé au sol et les pendeloques de cristal dessinaient, sur le parquet, une forme où l'on crut reconnaître le col d'un oiseau immaculé. Les journaux rapportaient un fait étrange. Une loge était restée accrochée à un pan de mur. La tapisserie rouge et or, à l'intérieur, était intacte. Sur le garde-corps, on avait retrouvé une paire de gants noirs.

❏

De ce qui s'était passé, ce soir-là, au théâtre, je me souvenais avec malaise. Un épisode singulier qui mit du temps à s'effacer. Disparut-il jamais de ma mémoire ? Je n'en parlai à personne. Qui m'aurait cru ? N'étais-je pas le seul à en avoir été le témoin ? Moi seul savais que quelqu'un se donnait, pour son plaisir, d'étranges représentations. Je me le figurai, affalé dans de profonds divans, enfoui dans ses sarouals, tirant des bouffées d'un narguilé, quelque satrape à grosse tête et au crâne rasé caressant l'épaule de courtisanes aux seins nus (je n'étais guère original, on le voit, dans ma fantaisie). De cette soirée datait un trouble. Quelque chose s'était dérangé. Je ne serais plus jamais celui que j'étais avant la soirée au théâtre. Je revoyais l'homme au fond du parterre, appuyé à une cloison, les yeux baissés. Je suivais la cadence de son bras et le mouvement, à peine indiqué, de chaque doigt de sa main. Une image qui demeura longtemps. Une rumeur, une houle venue des profondeurs, le début d'un égarement. Les signes en furent d'abord discrets. Ils se présentèrent, la première fois, de la façon que voici. Il se trouvait que je passais, chaque jour, devant la boutique W… où j'avais mes habitudes. J'y trouvais des vêtements confectionnés à Londres qu'on ne voyait nulle part ailleurs. Quand je passais devant la boutique, je jetais un coup d'œil à l'étalage. Ce jour-là était le jour de change de la collection. Les mannequins avaient été dépouillés de leurs tenues. Je les voyais pour la première fois dans leur nudité, si le mot convient à la substance de ces corps et à leurs articulations mécaniques. Il y avait quelque chose d'insolite dans les trois personnages qui semblaient attendre derrière la vitrine. L'un était assis dans l'angle, la tête tournée en direction des deux autres qu'il regardait avec un sourire fade. Il était de sexe masculin, autant du moins que l'absence de certains indices permettait de le dire. La bouche de la femme qui était debout, au lieu du trait à peine dessiné d'habitude sur les mannequins, avait des lèvres ourlées et épaisses, comme si on avait voulu lui donner l'allure d'un personnage exotique. Comme j'étais revenu sur mes pas, je la vis soudain s'incliner vers son compagnon jusqu'à ce que celui-ci effleure de ses lèvres la nuque qui s'était penchée vers lui. Je fermai les yeux. Mon cœur battait. Lorsque je regardai à nouveau, les mannequins avaient repris leur pose, me présentant l'anatomie vide de leur entrejambe. Ils me regardaient avec le sourire dépourvu de signification qu'on a peint, une fois pour toutes, sur leurs lèvres. Je dus faire effort pour m'arracher à leur vue. Je repris mon chemin, j'allongeai le pas, je courais presque. Les jours suivants, je m'inventai un prétexte pour ne pas suivre mon itinéraire habituel. Je ne repassai pas devant la boutique W… Puis j'eus honte de ma pusillanimité… La vitrine offrait sa physionomie ordinaire. Les mannequins étaient habillés. Peu à peu, j'oubliai. Ce n'était pas tout à fait vrai pourtant, car, chaque fois que j'approchais de la boutique, je sentais un creux dans ma poitrine, une légère dépression qu'il ne m'était pas possible d'ignorer, comme si l'air venait à me manquer.

À mesure que les jours passaient, la trace en devenait cependant moins profonde ; bientôt, elle aurait disparu : il était, d'ailleurs, arrivé si peu de choses… Jusqu'à un soir d'hiver où tombait une pluie glacée qui faisait se presser les passants, la tête rentrée sous un capuchon. Comme je passais devant la vitrine, je m'aperçus qu'elle présentait la trace d'une effraction. Une ouverture béante. On eût dit qu'un oiseau géant était venu se fracasser contre la paroi de verre. Les bords en étaient découpés par des arêtes tranchantes. Les vêtements n'avaient pas été dérobés. Quelque chose, cependant, attira mon attention. Le mannequin de sexe féminin avait sa pose ordinaire, penché vers son acolyte. Mais, dans l'angle où j'avais l'habitude de voir le personnage en tenue estivale, ombragé d'un chapeau de paille tressée, un foulard autour du cou, les jambes croisées dans une pause destinée à suggérer qu'il était au bord de la mer ou à la terrasse d'un casino, le mannequin n'était pas là. La femme était penchée, mais vers un siège vide. Comme je m'étais arrêté, son regard se détourna de son compagnon absent et, lentement, sa figure pivota jusqu'à ce que ses yeux soient dirigés vers moi ; ils me fixaient. Le bras articulé, qui était appuyé sur l'accoudoir du fauteuil, se leva, la main se déplia, et, de l'index tendu dans ma direction, elle me fit un signe. Mû par je ne sais quelle impulsion d'où la raison était absente, je fis un pas et, à travers la brèche, je pris la main tendue vers moi. Elle était froide et la matière m'en sembla dépourvue de consistance. J'enjambai les éclats de verre qui craquèrent sous mes pas et je me glissai entre les aiguilles coupantes de la vitrine. Elle me guida vers le fauteuil vacant. Le mannequin féminin avait glissé son bras sous le mien. Elle s'assit là où, les autres jours, il y avait le personnage en costume de flanelle, et elle m'attira vers elle si bien que je me retrouvai sur ses genoux. Il me sembla entendre derrière moi des rires et des applaudissements. Ses cuisses étaient froides et le contact m'en parut déplaisant. Je m'efforçai cependant de faire bonne contenance. Je me carrai au fond du fauteuil. J'allumai un petit cigare comme si, devant la mer, j'assistais aux ébats d'une troupe de jeunes garçons sur la plage. Dehors, de l'autre côté de la vitrine, la pluie tombait en rafales que secouaient des bourrasques. La personne de cire, apparemment satisfaite, me fit tourner vers elle et s'inclina avec des mouvements saccadés ; sa tête se pencha et je sentis l'effleurement de ses lèvres. Elles n'étaient pas lisses, comme on s'y serait attendu, mais crevassées comme celles d'un fumeur ; et, lorsque cette bouche mécanique se posa sur la mienne, je crus sentir l'odeur âcre du tabac. Mon corps était glacé, comme vidé de son sang. Il y avait à l'intérieur un froid intense, un froid minéral. Le torse du mannequin se releva et, à mesure qu'il s'écartait de moi, je sentis la chaleur revenir dans mes membres et, avec elle, le sentiment qui avait disparu pendant le bref instant où cette bouche s'était jointe à la mienne. Je me soulevai du fauteuil, je marchai de nouveau sur les éclats brisés de la vitrine. Sur le trottoir, les passants se pressaient sous la pluie glacée. Personne ne semblait se soucier du trou béant. Je me mêlai à la foule. Comme je me retournai, le mannequin mit un doigt sur ses lèvres. Je m'aperçus alors qu'un peu de sang coulait des miennes. Je m'étais blessé sans doute aux aiguilles de verre.

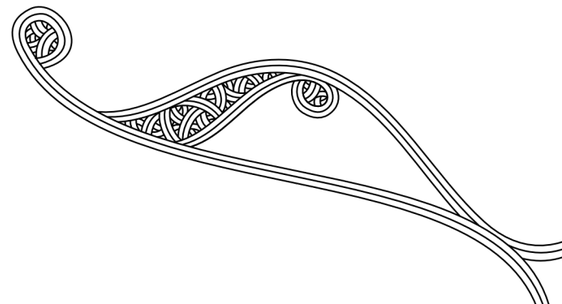
La vie suivait son cours. Comme par défi, je m'étais refusé à changer mon itinéraire. Je repassais chaque matin devant la boutique W… On l'avait réparée ou, du moins, on avait collé de larges bandes de papier kraft sur la glace. La partie de la vitrine devenue opaque empêchait de voir le fauteuil dans lequel était assis le touriste nonchalant. On ne pouvait savoir s'il était à sa place. Seulement, quand je passais, je sentais un froid me pénétrer.

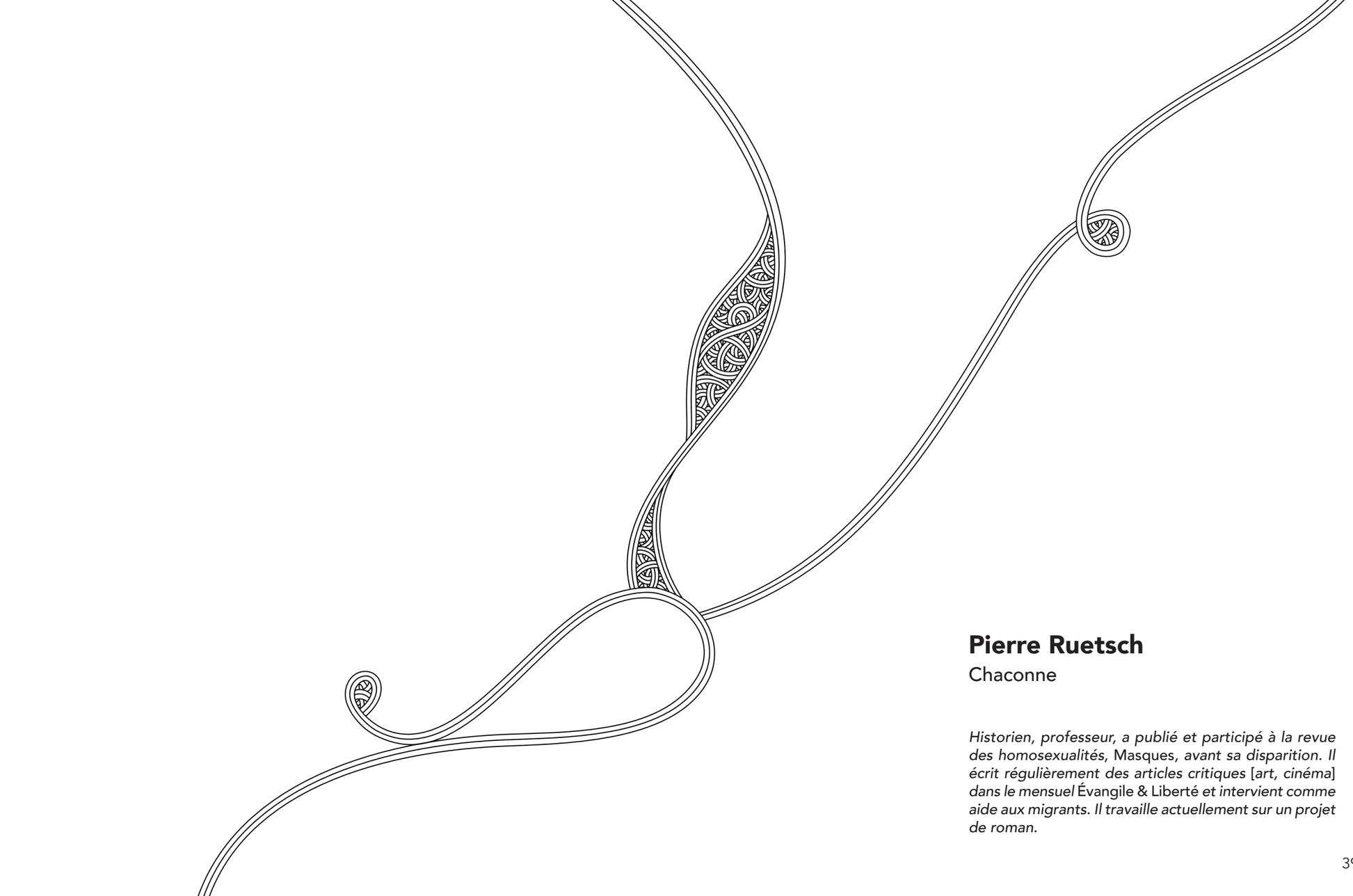
Puis tout redevint normal.

Quelque temps plus tard, je trouvai dans ma boîte une carte postale. Elle représentait un livre ancien, une espèce de grimoire couvert d'une peau brune. Les pages en étaient entrouvertes, sans que le texte, toutefois, en fût lisible. À l'endroit où le livre s'était ouvert, je crus reconnaître une photographie, un éclair dans un miroir, une figure anguleuse et deux personnages dont le flash aveuglait la position lascive. Ce message n'était pas signé et nulle mention, d'ailleurs, n'était faite de mon nom. Il ne m'était pas destiné, peut-être. Cependant, la carte fut suivie d'une lettre. Celle-ci était écrite sur un papier quadrillé, de grand format, inhabituel pour une correspondance. On s'adressait à moi d'une manière péremptoire. On me proposait (il serait plus juste de dire qu'on exigeait) une rencontre, en dehors, disait-on, du « cadre ordinaire de nos entretiens » (je ne savais à quoi il était fait allusion). On m'indiquait le jour et l'heure. L'endroit, était-il ajouté, devait en être évident sans qu'on eût besoin de me le préciser pour peu que je feuillette le livre qu'on m'avait fait parvenir. Je crus comprendre qu'il s'agissait d'une allusion au cliché qui représentait une loge de théâtre rouge et or avec un miroir sans tain. Je ne répondis pas. Je pris soin de ne pas être là au jour et à l'heure qu'on m'avait proposés.

Chaque matin, je continuai à passer devant la boutique. Les bandes de papier collé dissimulaient toujours l'angle où un touriste, protégé par un journal largement ouvert, guettait les ébats de jeunes adolescents. Quant à la femme qui avait dirigé vers moi ses yeux de porcelaine, des yeux d'un bleu si clair qu'il en était transparent, elle était à sa place, un mannequin, voilà tout. Chaque matin et chaque soir, à l'approche de la boutique, mon cœur battait pourtant un peu plus vite ; mais, à chaque fois, il n'y avait qu'une vitrine avec des personnages de cire et la trace d'une effraction qu'on avait masquée avec des bandes de papier bistre.

Le temps s'écoula. L'un des mannequins fut changé, le touriste en costume de flanelle et au chapeau de paille. Un dimanche, comme je déambulais au milieu de la foule, il me sembla soudain que le souffle me manquait comme s'il y avait eu une dépression de l'air. Je levai les yeux. Je reconnus l'homme du théâtre, l'homme appuyé à la cloison qui élevait et abaissait un bras en cadence. À ses côtés, il y avait une femme. Ses pieds effleuraient à peine le sol. Il la tirait plutôt qu'elle ne marchait. Il l'entraînait de son bras passé autour de la taille. Au moment où je les croisai, elle me jeta un coup d'œil, et, saisissant d'un doigt l'extrémité de son vêtement, elle le releva prestement sur ses cuisses. Dans l'espace d'un éclair, je vis, sur son bas, comme une couture noire, un serpent enlacé qui en faisait plusieurs fois le tour. Sa tête, qui n'était pas visible, fouissait l'entrejambe, où elle pompait la chaleur qui lui faisait défaut durant la saison d'hiver.





Pierre Ruetsch

Chaconne

Historien, professeur, a publié et participé à la revue des homosexualités, Masques, *avant sa disparition. Il écrit régulièrement des articles critiques* [*art, cinéma*] *dans le mensuel* Évangile & Liberté *et intervient comme aide aux migrants. Il travaille actuellement sur un projet de roman.*

Le temps a carbonisé ma mémoire.
Des cendres.
Reste un violon, celui du père. Reste un nom sur un mur à Paris où murmurent les Sans Voix. Celui de mon oncle dénoncé par une gardienne vichyssoise. Mort, là-bas, le regard néantifié par l'Horreur.

Sont là aussi, une boucle de cheveux, un vieil ours dont enfant je fis un jeu, ne sachant pas que c'étaient les traces sacralisées de l'Absent.

Mon frère.

Cailloux de ma tombe juive posés sur un temps sépulture. Ce cortège des absents-présents aujourd'hui rejoint par mon exilé écho de ces amours ; lui, le différent. Le Présent de ceux-là qu'il incarne au-delà de toutes frontières dont nous sommes viralisés.

Le Silence qui se fait chair.

Les cordes manquantes du violon sur lequel, une seule fois, mon père joua la chaconne de Bach comme sa façon, à lui, de me dire qu'il m'aimait sans le pouvoir. Autrement.

Comme sur des toiles de Merisi, j'ai été l'autre décapité ou cherchant à fuir. Je pense à toi, Samuel, décapité.

Toi. Vraiment. Décapité. Pas un imaginaire bien que pour tant de raisons nous étions frères de conscience.

Écrire cela c'est s'affronter à la toile blanche dont il faut faire matière de vie. Lumière. Clair-obscur. Palimpseste qui peut devenir transparence : des notes sur un violon muet avec l'archet des mots…

Écrire. Imaginer une vérité pour qu'elle devienne vraie puisque d'eux je n'ai presque rien su que l'évanescence. Ce temps long, plus long que soi, qui nous dépasse, dont on voudrait se tenir à distance et qui pourtant est notre salut puisque c'est le monde. Il y a dans la Kabbale ce tsimtsoum que

Cioran méprise : « ce trou où le monde prit place (…), le terrain vague que Dieu nous a concédé par miséricorde ou par caprice (…), que n'eut-il le bon sens de rester entier… »

Retrait de Dieu. Liberté de l'homme.

Me reviennent des mots musique que le père parfois prononçait. Seul, lui qui ne parlait pas, ces mots qui, enfant, m'apparaissaient incantations magiques. J'avais un père sorcier.

J'ai compris bien plus tard à qui il s'adressait : « Un di erd is gewen, wist un lejdik, un finsternich is gewen, ojfn gesicht fun tehom Un der gajst fun Got hot geschwebt, ojfn gesicht fun di wasern. » La terre était informe et vide et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. Pensait-il à son père déporté au camp de Natzweiler-Struthof ? Mon grand-père qui habita la rue du Sauvage à Mulhouse que la municipalité rebaptisa Adolf Hitler Strasse. La rue du monstre : il y fut arrêté. J'appartiens à cette histoire. Elle m'a toujours hanté. Peu importe qu'avant le cataclysme du siècle passé ce fut un lieu de villégiature, qu'il y ait eu un hôtel, une salle de danse, et que les gens du village entendissent les hurlements des SS et les cris. Moi, c'est la danse des morts que j'entends, le triptyque de la crucifixion de Bacon que je vois. Il y avait les ténèbres à la surface de l'abîme. Mais pas l'esprit de Dieu.

Hier.

Aujourd'hui.

Pologne.

L'utopie n'est jamais qu'un rêve qu'on voudrait vrai.

La Bonté.

Mon père. Le lieu sans lieu où je me perds… J'entends la chaconne comme phare dans la nuit jouée sur le violon à lui offert ; peut-être fil d'Ariane qui le reliait aux musiques de cette lointaine Pologne.

Hier.

Aujourd'hui.

Pas d'hôtel. Les restes du crématorium, des potences à torture, des lettres écarlates inscrites sur des hardes… Juste quelques traces. Le silence d'un jour glacé d'hiver où j'ai voulu y aller. Voir quoi ? Le non visible de l'horreur, un trou noir ? C'est un impossible pour les vivants.

Peu de temps avant de mourir à l'hôpital mon père m'a parlé. Je lui disais mon engagement politique, celui de ces années où l'espérance des lendemains qui devaient chanter me faisait voir en la Chine ce que l'URSS avait trahi. J'avais lu Gide pourtant, sans encore comprendre que l'Histoire est un disque rayé… Lui dire que je n'avais pas supporté le ghetto intérieur où il s'était enfermé.

— M'as-tu aimé autant que mon frère ?

Il ne m'a pas répondu. Je sais seulement maintenant que si.

Il m'a parlé du visage grêlé du dictateur rouge, de la monstruosité des liquidations, des famines, les défilés sur la place Rouge qui lui rappelaient ceux de Nuremberg ou Berlin des enfants dénonçant leurs parents. Il m'a dit les camps, les coups, les tortures, la neige, le froid, la faim, la soif que des glaçons l'hiver apaisent…

— Mais l'homme, mon fils, nos textes depuis Caïn l'ont exprimé. L'homme est fracture, sais-tu qu'en hébreu Abel veut dire fumée ? Protège-toi des catéchismes délétères… la Kolyma et Auschwitz n'ont pas le même sens mais le même objectif : détruire notre part d'humanité…

Mon fils.

Mots tant attendus.

La chaconne. Plus les fumées. Toutes les fumées. Lui, le rescisé par les silences, les mensonges et errances du siècle, de la Faucheuse qui l'a accompagné ; il me laissait un héritage : espérer

sans espoir pour être vivant. Il mourut quelques jours après. Mon père sorcier avait été un père silencié.

En Chine la tragédie des illusions se perpétuait, ailleurs aussi dans l'indifférence… Dans mes lectures je suis retombé sur l'Affiche rouge : les vingt et un, noirs de barbes et de nuit, hirsutes et menaçants !!! « Ma Mélinée, Oh, mon amour, mon orpheline… » Des noms oubliés aujourd'hui par ceux qui leur doivent leur liberté. Manouchian et toi, Marcel Rajman, jeune héros au visage dont Merisi eût pu faire un apôtre, qui avait le prénom de mon père. Cette mémoire dont je ne veux plus qu'elle soit un charnier.

La possibilité de vivre, l'amour de vivre : le tien.

Samuel Paty. Malgré tout. Au Struthof, dans le cimetière, une flamme respire avec le vent qui sourd des rudesses vosgiennes. Déportation de mon grand-père. Je ne saurai jamais rien de lui ; un camp n'est pas un homme. C'est un lieu. Pourtant j'y suis allé.

Seul.

J'ai voulu imaginer qu'au milieu de l'enfer si tu avais tenu, un peu, que peut-être le souvenir du parfum tissé de cannelle d'un strudel aux pommes mangé en famille était comme cette petite flamme. Le reste : je sais. Je suis donc le dernier. Gay, pédé, homosexuel, homophile, je n'ai pas eu d'enfant. J'ai peut-être voulu en avoir plein, mais pas de moi, de ce sang-mémoire que j'aurais inoculé malgré moi. Des enfants de vie, libres, qui m'ont choisi.

Mon étoile sans que je la couse pour être marqué. Toi, Sarah Halimi, la rescapée, l'ange qui continua à aimer malgré tout ; assassinée si longtemps après. Azraël s'est-il trompé de porte ou bien l'ange de la mort n'est-il que notre impuissance à nous rassurer par des chimères face à l'inacceptable ?

Il fait si beau que j'ai eu le désir du silence à deux. Celui qui au-delà de la parole matricie la tendresse, cette coagulation d'amour. Personne. Mon exilé, toi et moi qui pérégrinons au gré du hasard. Libres. Le murmure vibrionnant d'insectes. Le souffle tiède qui caresse la peau. Nous nous tenons la main coffret de nos secrets comme pour mieux les partager. Autrement. Nous nous égarons sous les frondaisons à écouter la palpitation crémeuse de nos pas sur le tapis de feuilles – papillons juste portés par la brise, encore ivres de lumière. Toi et moi qui jouons aux sauvages dans notre île arborescente à nous faire griffer les jambes par les ronces, à cueillir les premières mûres offrandes de l'été finissant. Elles illuminent nos doigts pigmentés de rubis, laissant ce goût voluptueux et amer dans nos bouches. Nous évitons les processions de scarabées – animal sacré chez tes ancêtres – de nacre noire aux reflets d'or. Nous regardons une mère canne apprendre à ses petits à grandir au monde. Le mâle observe, impavide, dans un lit de fleurs d'eau. Vert, bleu de nuit et de turquoise : c'est beau cette polyphonie de couleurs comme dans les jardins peints par Lucian Freud. Une biche s'est arrêtée. Juste un bref instant, le temps de nous abreuver de la douceur de son regard malgré sa crainte.

Un soir, chez ce qui est devenu chez nous depuis ses errances sur la mer, de taudis en taudis, après son arrivée en France ; j'ai voulu lui faire découvrir *Le Repos pendant la fuite en Égypte* de Michelangelo Merisi, dit le Caravage.

Eux fuyaient là d'où il a fui. À droite une femme avec son bébé – Issa dans ton Coran –, à gauche un vieil homme, pieds nus, sans sandales comme tous les pauvres. Derrière lui un âne, au regard sans doute le plus chargé d'humanité de toute l'histoire de la peinture. Devant un ange qui joue du violon, un motet du musicien flamand Noël Bauldeweijn, composé sur les vers du *Poème des*

Poèmes du texte hébraïque : « Que tu es belle et que tu es gracieuse, amour (…), viens, rentrons de la campagne (…), si les grenadiers fleurissent, là, je te donnerai mes caresses (…). »

Nous sommes rentrés en voiture. Je rêvais à l'ange violoniste. Pas de mon père. Il a mis dans le lecteur Barbara dont il est tombé amoureux : « ton Oum Kalsoum m'a-t-il dit un jour ; elles chantent cette souffrance de l'amour au-delà de nos cultures. »

Je lui ai donné ma langue dans le foyer où nous nous rencontrâmes il y a des années : il ne parlait pas alors français.

Barbara : « Quand ceux qui vont s'en sont allés, je pense à vous ma mère… » Une larme sillonne sa joue. Je ne dis rien. Chacun de nous a son ange violoniste. Notre rencontre n'est pas un destin, c'est une destinée. Certains chez-moi ont été protégés. Pas Zoltan mort à Auschwitz, Jean-Samuel à Treblinka, Jean gazé dès son arrivée à Sobibór. Chez toi, pas de protection. Ton frère tué pendant ce que d'aucuns appelaient, aveuglés : les printemps arabes ! Tu n'as pas eu le choix, tu as fui. Tu n'as pas choisi… Je me rends compte que je suis en train de m'écrire, à toi. Au vivant. Plus aux morts. Ils sont là pourtant mais nous sommes deux.

Nous sommes présents dans ce tumulte du monde à vouloir être, à dépasser ces murs dans lesquels les nationaux-populismes voudraient nous enfermer. Avec le temps, nous nous sommes apprivoisés. Nos confidences au rythme lent du sablier. Est-ce cela que je cherche à dire avec mes mots quand je dis destinée ? Toi l'exilé arabe, moi le rejeton d'autres exils que la tradition dit faire notre identité. Nos histoires fusionnent dans cet universel qui transcende les différences.

Le temps passe.

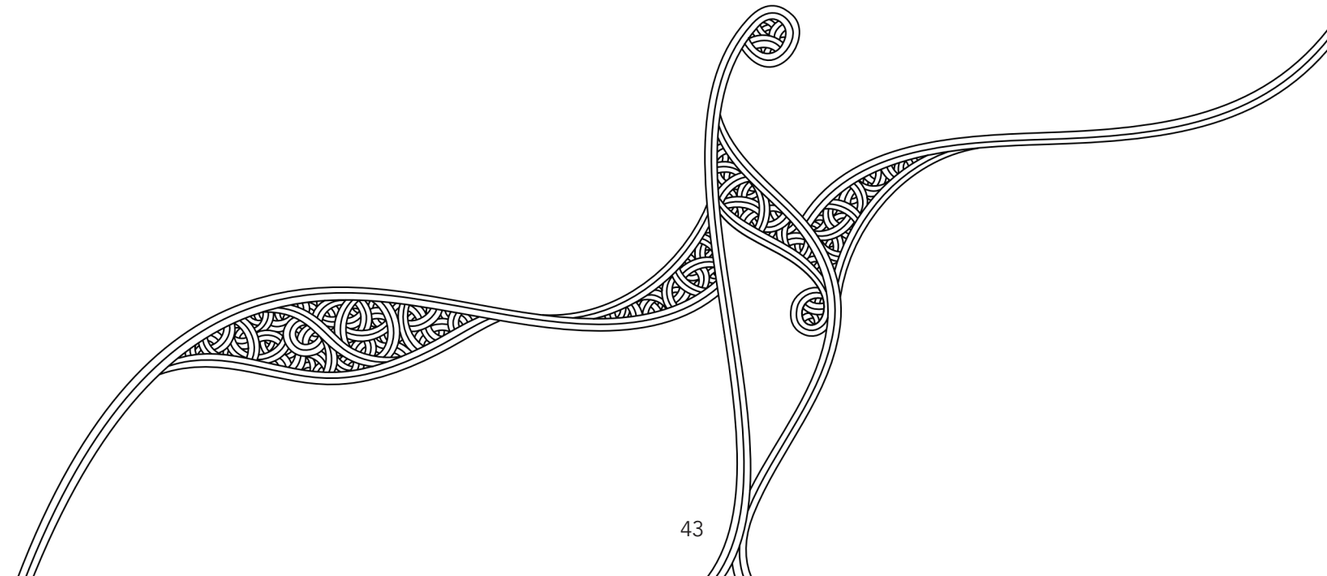
Imparfait, passé pas si simple, passé recomposé. Dans la langue hébraïque : l'accompli et l'inaccompli. Nous sommes dans cet entre-deux. Nos histoires, cet accompli qui est là, pareil à un présent qui innerve nos vies. L'inaccompli à inventer pour qu'il soit notre futur. Notre liberté. Vivre avec des fantômes mais les laisser à la place qui est la leur : c'est à nous de quitter le bataclan de nos mémoires. Un violon. La chaconne. Un « je ne sais quoi » entendu dans le silence de l'âme. Bach possédait un luth recensé par son fils après sa mort, sur lequel il composa certaines suites et partitas, peut-être la 1004. Le luth commun à nos deux cultures avec sa pureté mélodique si particulière que nous aimons. La chaconne est sans doute un tombeau, cette forme instrumentale cultivée par les luthistes d'autrefois. Tombeau écrit après la mort de Maria Barbara dans lequel il inséra en cantus firmus le choral : Christ gisait dans les liens de la mort. Dire adieu à son épouse. Douleur, résignation mais l'espérance de sa foi. L'héritage de mon père : espérer même si l'oued de nos espoirs est à sec. Reviendront les pluies fécondes… Un violon, une mèche de cheveux, un vieil ours que le frère appela Crasseux… Un anneau à son doigt par sa mère donné avant la fuite. Un talisman pour accompagner sa vie. Le protéger. C'est là. Différent mais semblable. Mon père est mort me laissant un lourd héritage. Il n'a pas revu sa mère depuis des années. Nos manques.

Les absences.

Nous sommes deux voyageurs en partance avec ces bagages d'un temps passé. Ce soir nous écoutons des chants juifs. Ce n'est plus au violon mais au violoncelle. Qu'elle soit gaie, triste, lente ou rapide ; la musique est là sans frontière. Elle accompagne le Texte, le quotidien, du matin au soir. Chez lui, pareillement, c'était ainsi.

Le Rabbi Nahman de Bratslav disait : « Chaque instant de sagesse au monde a sa mélodie, la croyance en Dieu a sa mélodie, la plus importante de toutes, celle qui provoque les autres. » Pourtant, pour nous, Dieu est silence. Pas de chant que certains prophètes entendirent. Dieu est Silence. Il nous faut l'habiter. Continuer à chanter la vie. Je pense à toi. Encore. Samuel Paty, aux enfants de Toulouse, à ceux de Syrie, de Birmanie, de partout. Continuer à habiter le monde. À danser le monde comme le firent ceux qui sont revenus. Chaconne, passacaille… suite de variations construites sur le même thème mais ouvertes sur le possible. J'aime à penser que ceux qui vivent en nous vivront toujours quand je ne vivrai plus. Mots cailloux.

Souvenirs. Vivants.





Pascal Béné

La barbarie de l'oiseau

Docteur en philosophie, plasticien, Pascal Béné partage sa vie entre Paris et la Nièvre où il se consacre à des réalisations digitales et à des projets de land art en Bourgogne et en Haute-Savoie. Son dernier roman publié [Grégor Reparaît, *aux éditions Max Milo*] *est une adaptation de* La Métamorphose *de Kafka dont le regard scrutateur est selon lui très précieux pour comprendre notre présent.*

Comme s'il était recouvert de peau, il semble criblé de pores dilatés par la chaleur des liquides qui lui sont tombés dedans. De plus il a l'air ridé. Pas des rides profondes mais des ridules qui, entre elles, forment des polygones de toutes les formes.

Combien d'années peut-il avoir ? Cent ans à tout casser.

Dans le fond il y a une sorte de bête : des antennes, des pattes et, sur les ailes bien écartées, des motifs – petits points et rayures. Cet insecte peint doit être une mouche croisée avec un taon, une abeille ou une guêpe. Une mouche hybride, quoi.

Une fissure noire descend de l'un de ses bords (lequel, je ne sais… ils forment un cercle) qui me fait plus penser à un déchirement qu'à un affaissement. Elle est plus noire vers le bord que vers la bête, c'est pourquoi je dis qu'elle descend. Si elle est noire, c'est sans doute à cause des trucs qui sont nichés à l'intérieur.

Bon. Voilà pour l'insecte écartelé tout au fond. Voilà pour les détails. Tant pis pour les trois kystes dont je n'ai pas parlé. Tant pis pour la vingtaine de minuscules taches bleues.

En tout il y en a cinq. Je les ai choisis parmi ceux que je préférais. Quelquefois il m'arrive de penser que j'aurais dû en prendre plus car mes ancêtres y ont bu et quelquefois je pense que cinq c'est déjà beaucoup. Les quatre autres n'ont jamais posé de problème. Il y en a un qui est ébréché, avec des cerises et des feuilles vertes ; un autre bleu pâle avec des étoiles dorées ; un blanc avec des rayures rouges et enfin un vert où se font traire des vaches et où s'amuse une chèvre au milieu de roses écloses. Aucun n'a d'anse, ce qui est normal.

Au début, c'était celui-ci ou celui-là, peu importait du moment que s'y versait du café. Comme ils étaient en pile, je n'avais qu'à choisir celui qui me tombait sous la main, l'utiliser, choisir le prochain... jusqu'au dernier. Quand ils étaient tous sales, soit je me servais des transparents-incassables-neufs-et-moches, soit je les lavais, recomposais la pile et continuais de m'y réveiller en prenant celui de dessus.

Et puis un matin j'ai songé à ne pas utiliser le cinquième. La cinquième patte du mouton. « Non, pas celui-là ! » est à peu près ce que j'ai pensé. Bienheureux les simples.

Puisque je me suis lancé dans la description de l'intérieur, voici celle de l'extérieur. L'extérieur de la patte : la vie dans ce qu'elle a de plus anodin. Des mésanges en train de chanter sur une branche de cerisier.

Quatre jolis petits oiseaux sur un garde-manger. Trois sont posés sur une branche. La végétation n'est là qu'en guise de support aux carnassiers et ne semble pas animée d'intentions particulières. Le plus petit des quatre passereaux va devoir faire un choix : soit l'énorme libellule désarticulée, juste en face de lui, avec des yeux comme des poings, soit le papillon fluet un peu plus bas. Si c'est la libellule, ça va saigner. Mais ça risque d'être nourrissant. Pourquoi l'effort ne serait-il pas récompensé chez nos amies les bêtes ?

Pour la première fois je regarde s'il y a quelque chose sous les arbres. C'est-à-dire sous le socle incurvé. Non... Rien de surprenant : des entailles aussi brunes que des gangrènes, des ridules et un chiffre imprimé au milieu de tout ça. Rien de significatif. L'entropie n'a pas épargné les contours.

Si je le pose sur le côté et le fais rouler sur lui-même, il décrit un cercle et tous les animaux se mettent à tournoyer comme des bêtes. Le rôle principal est tenu par la mésange qui vole. Cette pauvre libellule n'en finit pas d'être prête à être éclatée.

J'étais loin, lorsque je commençais à éprouver de l'antipathie pour lui, de m'imaginer que le placard recelait un tel cinéma. Le carnage, suspendu dans la porcelaine, cachait bien son jeu.

J'ai donc, pendant plusieurs mois, laissé les insectes et les oiseaux en bas de la pile et je me suis servi des vaches, des chèvres, des cerises, des rayures et des étoiles pour boire du café. Les mésanges étaient écrasées par les vaisselles successives et ne faisaient pas encore tache d'huile sur le reste. Jusqu'au moment où j'ai eu peur de la contamination et où fatidique, en moi, s'est prononcée la sentence : il me porte malheur.

De deux choses l'une. Soit je laissais la brebis galeuse corrompre les autres, soit je la plaçais, l'air de ne pas y toucher, toute seule à côté de la pile en attendant une occasion de m'en débarrasser. Évidemment le cheptel a été sauvé. La brebis s'est retrouvée à gauche de la pile. Pendant quelques jours elle s'est tue mais, un vilain soir, les petits oiseaux se sont mis à piauler et, accusateurs, m'ont signifié que si je ne buvais pas sur la mouche hybride, le malheur, aussi, me serait porté.

Hors de question. Je l'ai donc changée de place en pensant faire taire les reproches des volatiles. Mais je sentais bien, déjà, que ce n'était pas une solution car j'avais cru remarquer que les gorges rebondies des bipèdes étaient pleines de ressources et pouvaient faire jaillir jusqu'au ciel des chants dangereux. Je savais qu'il fallait en passer par l'idée du fracassement et de la poubelle.

En fait, la seule qui, heureuse, repose dans la concavité ridée et déserte de la sphère, c'est la mouche hybride. C'est elle la plus heureuse. Les oiseaux ne la goberont pas. Ils ne lui feront pas sa fête. Eux, ils sont à l'extérieur. Dans la nature. Elle, elle est à l'abri. Elle est même à l'abri du café. Elle va pouvoir se reposer. Elle l'aura bien mérité car j'imagine la peur qu'elle a dû ressentir pendant tant d'années. Je serais curieux de savoir depuis quand elle a compris que, tapie tout au fond, elle ne craignait rien. Elle a peut-être tremblé pendant un siècle. Un siècle de charbons ardents pour celle que maintenant j'observe avec sympathie. Un siècle de douleur face à la barbarie de l'oiseau.

Mais il semble que je vais vite en besogne. Si je plisse les yeux afin d'atténuer le trouble dans lequel ceux-là me mettent, je ne trouve aucune preuve qu'elle est encore en vie. Sa tête est trop petite pour que je puisse y déceler de la vivacité. Pas d'éclair humide dans les prunelles. Elle semble incrustée sous la matière qu'au départ je croyais sous elle. Comme si, à force de se tapir dans le fond, elle s'y était imprimée et que seuls ses pigments les plus foncés avaient pu y laisser une trace fantomatique. C'est un fantôme. Un fossile. Et je ne m'en étais pas aperçu, obsédé par l'idée que c'était d'elle que le malheur venait. Elle est morte de peur.

Ni la poubelle ni le fracas ne furent une station, où j'eus l'occasion de déposer le fardeau :

— Si tu jettes les petits oiseaux et leur dessert, le malheur te tombera dessus.
— Et si je donnais la scène champêtre à un ami ?
— À un ami ?
— À un ennemi ?
— Tu veux vraiment aggraver ton cas.
— À un inconnu ?
— Décevant. Les inconnus, ça n'existe pas.
— À qui alors ?
— À personne.

Je viens de le cacher dans ma bibliothèque. Derrière un livre, intitulé *Le Terrier*.

La plus teigne des mésanges n'est pas celle qu'on croit. Ce n'est pas celle qui, pendue comme une boule à un sapin de Noël, se prépare à transformer l'air en une bouillie jaune et rouge. C'est l'autre la plus véreuse. Avec son œil creux. Celle qui me regarde de face. Entre ses deux voisines sur la branche de l'arbre fruitier.

Pendant que les trois autres s'ébrouent et sont pleines à craquer du vide de l'appétit, orientant leur tête vers un but (l'insecte, le ciel ou le ver deviné sous le cerisier, long, rose, annelé et splendide), la quatrième n'a pas l'intention d'orienter ses globes oculaires où que ce soit : elle est remplie de petites bêtes en bouillie. Déjà elle digère.

Et sous son calot osseux, aérodynamique donc efficace, la satisfaction.

Je le vois bien. Ce n'est pas la peine de venir me dire que je rêve. Il me faudrait toute une vie pour décrire ce regard. Une vie entière pour saisir la force des pigments posés là afin de représenter des prunelles qui, derrière les pages, font mine de me regarder.

Vous n'auriez aucun mal à me dire qu'il doit bien y avoir une solution pour se débarrasser de l'objet qui, derrière le livre, ignore qu'à travers lui le chaos et l'horreur font une partie de campagne, vous ne parviendriez qu'à me faire tourner la tête de côté pour vous offrir un profil : il n'y a rien à faire et ce n'est même pas pour l'éternité que l'horreur va s'intensifier puisque je ne suis pas, moi, composé de céramique fine mais fabriqué, à peu de choses près, comme une libellule, un agneau ou un corbeau.

Si je laisse vos courants vous emporter loin, je me retrouve seul avec les bestioles cachées depuis peu par des mots sur des pages. La seule surprise qui pourrait maintenant advenir serait que

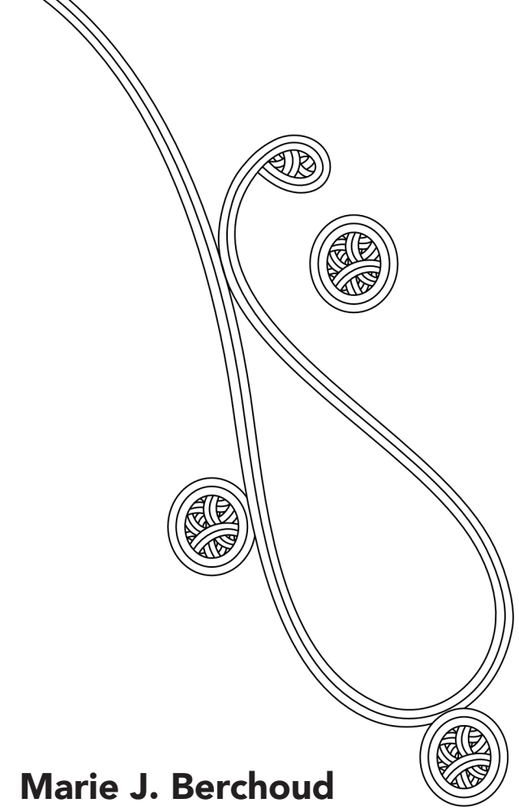
ce fragile bouclier parvienne à me protéger de ce spectacle jusqu'à ma mort. Mais il suffit d'un rien pour que le livre puisse être emprunté ou déplacé dans une autre bibliothèque et, là encore, nous nous retrouverions nez à bec, assoiffés de désirs contradictoires.

Tout viendra de vous. Alors que vous me rendrez visite pour fuir vos propres démons, vous aurez l'idée, en tendant votre main vers ce seul bouclier qui me reste, de me prouver qu'en cet ouvrage se nichent des merveilles et, ce faisant, vous allumerez les feux qui feront rayonner le commencement de mon martyre mais puisque vos pensées sont courtes, je ne vous dirai rien.

Si vous n'étiez pas le carnivore que je sais, je vous ferais volontiers cadeau de la cinquième patte mais il me faudrait porter à tout jamais le sentiment coupable dont votre empoisonnement serait la cause.

Ce n'est pas pour vous que je m'inquiète : je ne fais que peser sur une balance aux mécanismes par moi seul connus, des souffrances qui ne vous concernent pas.

Alors prenez-le, ce livre, et laissez-moi seul en face de mon bol.



Marie J. Berchoud

Géo Je T'aime, et autres leçons clandestines

Pousse secrète et tardive en littérature, car dévorée par la vie, les voyages, le métier universitaire. En 2010, premières nouvelles publiées [*revue* Népenthès, *«poésie, littérature, idées, arts»*], *suivies du recueil* Vous venez de loin ? *chez Peigneurs de comètes.*
En 2015, parution de Là où l'aventure garde les yeux clairs, *roman monde, 3e prix d'un concours AFDV-Librinova. La vie, l'écriture vont leur pas, établi désormais, dans un paysage édito-marketing conformiste, donc créatif en espaces interstitiels.*

Ils rentraient tard dans leur camionnette signée *Géo Je T'aime*, si tard que la lumière était éteinte dans la chambre des parents, et nous trois, solitaires éveillés, guettant *le* bruit au dehors. *C'est lui !* Hop, on file en somnambules vers la délicieuse plainte. Elle stoppe net au frein à main, notre respiration aussi, et nous voilà sous les doubles rideaux, le nez la bouche collés à la vitre, les yeux perçant la nuit brune d'en bas. Tranquilles ? Hélas, il y en avait toujours un pour pousser, donner des coups de pied vu qu'il ne voyait rien, *sic*, *c'est pas juste et…* coup de coude, bam ! chute du cadet en chaussettes, il chouine, je le chope, *Tu veux réveiller maman* ? Bien sûr que non – rater le spectacle, jamais !

Géo sortait le premier, il empoignait sa sacoche et d'un pas vif, allait ouvrir la portière passager à Je T'aime. Lui descendait sur le trottoir de biais en s'aidant des deux marches de la camionnette. Géo était un grand brun musclé aux pantalons serrés, du genre « tueur d'animaux » disions-nous, ce qui est bien pire que boucher, tandis que Je T'aime avait la blondeur des pages du temps des contes, écharpes claires, fines chaussures et pantalons bien ajustés – un homme lune debout. Et là ! Géo attirait Je T'aime dans ses bras, l'étreignait, l'embrassait, le dévorait de la bouche en enfonçant son genou entre ses cuisses et Je T'aime ployait comme un roseau. Poussait-il alors de petits cris ? Son visage disait le chaton perdu trouvé, et cette joie de la caresse qui ferme les yeux en ouvrant les lèvres. En vrais clandestins du spectacle, nous ne distinguions pas notre hypnose ; et quant à échanger des regards avec eux ou entre nous – hé, ça va pas !?

Nous avaient-ils repérés, sans doute. À l'époque, rien n'était jamais dit, à personne, ni aux parents. Il était normal et secret qu'en cette marche vers Noël nous nous retrouvions chaque soir le nez à la vitre, souffle court et regard vague. Les bruits

dans la chambre des parents ? Oh, ils faisaient leur métier de parents, c'est tout. Il y avait mieux à la vitre donnant sur la rue, nous l'apprenions chaque soir. Seuls ?

D'autres que nous avaient des fenêtres côté rue. Sur le palier de Géo habitaient deux vieux avec télévision, les Gaidon, et leur grand fils séminariste tout en noir. Ils nous invitaient les après-midi sans école et alors, en plus de Zorro, nous voyions se produire Johnny, Elvis, Eddy Mitchell, des chanteurs eux aussi en noir et très énervés, au contraire du séminariste. Chacun devait avoir ses raisons, Dieu ou la colère, mais celles du Géo de Je T'aime ? Et le fils Gaidon – lisait-il des mots saints en attendant à sa vitre le coup de frein nocturne de Géo ? Un jour on saurait.

Noël approchait, le soir avec Brassens, Brel, Mouloudji ou Chostakovitch, on lisait au salon, le grand frère malade occupé sur le tapis. La petite dormait déjà, un bébé, chut ! L'ambiance était moirée de magie, notre vie étincelait en une kyrielle de facettes portant nos rêves et vies d'avant. En plus, on espérait la neige, qui sait, cette nuit ? Mais une question flottait autour des lumières : le soir du 24 décembre, que ferons-nous ? Nous, les trois du milieu. La règle est de rester couché pour laisser le père Noël faire le facteur du petit Jésus. *Que ferons-nous ?*

La question muette s'éteint dans le flux de la vie lors d'une nuit de mi-décembre : après le moment Géo Je T'aime, nos pas d'hypnose nous mènent à la cuisine pour un furieux festin de chocolat Van Houten®, miel et Blédine® volée à la petite dernière, comme fait parfois grand frère le jour, mais nous trois, c'est silence et hop, au lit. Or il restait des traces, une poudre collante beige brune au sol et sur la table, au matin maman s'en aperçut. J'étais la première levée, fille en plus, donc morveuse, j'avouai l'avouable, la bouffe volée au bébé, l'avance prise sur le petit déjeuner et le goûter – mais non la scène qui avait tout provoqué. Au CE2 on a encore la grâce pour préserver l'essentiel – soit l'insu de la vie, qui plaît, intrigue et tord le cœur.

Le soir suivant, nous installons la crèche, papier kraft décoré puis froissé avec art et disposé en creux sur un guéridon. Chacun de nous a mis sa patte et son cœur, on sait comment former la scène avec paille, parents et animaux où c'est génialement triste de naître en bébé-roi mondial, un petit Jésus géant car grand frère a avalé puis chié le vrai. Nous voilà devant, papa allume les bougies. Et vient la question préparée :

— C'est quoi, « Géo Je t'aime » sur la camionnette du voisin du dessous ?

— C'est rien, dit papa, une marque de charcuterie industrielle… ce gaillard utilise la voiture de service pour ses besoins personnels, voilà tout.

— Peut-être qu'il travaille la nuit, le Géo, dis-je (et le gros petit Jésus me regarde), c'est pour ça qu'il prend la camionnette…

— C'est ça, il travaille la nuit ! Dans les pissotières…

Regards sévères de maman, rires francs de papa, entre eux dansent le fouet, la flamme. On ne sait pas encore la suite de nos vies, les parents l'apprendront bien assez tôt, ne les gênons pas. Il y a déjà grand frère spécial, il lui est arrivé quelque chose étant petit, on ne sait pas quoi, mais il a le droit de vivre comme il est, on est tous d'accord.

Ma voix d'obstinée reprend :

— Eh ben quoi, ça existe, les gens qui travaillent la nuit. Il n'y a pas que le jour, y a aussi la nuit… Il travaille dans le saucisson, ça se voit.

Rires. *À table !* Hop, le secret, rangé dans la gorge où rôdent les angines. La nuit est un sujet délicat, la charcuterie aussi. Il faut donc observer, pas demander.

À table, on finit sa soupe, parfois mais pas toujours grand frère syncope et tombe, il a le droit

de vivre comme il est, c'est lui. On peut quand même déplier ses pensées. Tiens, la machine à saucissons de Tintin en Amérique où c'est toujours l'été (Jack London pas encore découvert) : tu rentres un bœuf, il en ressort dix mille saucissons avec le sourire du logo imprimé sur la peau qui les enveloppe. La vignette occupe la largeur de la page, on y voit Tintin et le directeur de la fabrique. Tintin, points d'exclamation au-dessus de la tête, le directeur, buste redressé, cheveux gominés, sourire plein de dents. Impossible qu'il s'agisse de la même affaire que Géo. Dans la nôtre, il y a Géo et Je T'aime, ils ne ressemblent guère à Tintin, ni au directeur de la fabrique de saucissons. Tintin, le blond Je T'aime ? Hé, avec ce pantalon de golf ! Quant au directeur, une camionnette pareille ? Impossible, on l'a vu descendre de sa Cadillac rutilante. Et puis, il travaille le jour. La nuit peut-être se transforme-t-il en bandit avec Al Capone, ou en « tueur d'animaux », ou pire… Le pire, c'est quoi ? Géo ou les tueurs d'animaux ?

Je redescends sur terre en fourrant mes pensées dans ma poche interne qui n'a pas encore de nom. Je rigole d'une cousine qui dit « mon petto » pour parler de cette poche d'âme, c'est à cause d'*in petto*, entendu de ses parents et plus ou moins expliqué. Non, rien à voir avec le popotin. On va continuer à enquêter. Je ne dis rien. Mes secrets sont à moi. Car la famille, on l'aime, oui ; mais bon – un papa ingénieur inventeur fier de ses brevets et peinant à les vendre, si vous croyez que c'est facile.

Il a mis des règles au mur, *taefemine, taoukefemine, tazoatrekei*. C'est du grec, τα ουκ εφ… je m'exerce à l'écrire. « Il y a ce qui dépend de toi, ce qui ne dépend pas de toi, et les animaux courent. » *La vie*, dit papa, *et pour ça Épictète n'est pas mauvais guide… et ça dit aussi que votre grand frère a le droit d'exister comme il est*. Ces phrases en grec sont collées sous une de ses aquarelles. On est encore petits, mais capables de regarder ailleurs et plus haut. Et plus bas.

Oui, en circulant les yeux placés un demi-mètre sous ceux des adultes, nous en apprenions de belles : que Géo vivait à ras du sol, on avait vu des verres posés à même la moquette, avec des cendriers et des assiettes bourrées de débris divers, en passant et repassant au moment où la concierge faisait l'étage et l'appartement Géo ; que Je T'aime était plusieurs, et portait des bagues, mais pas les mêmes ; qu'ils dormaient jusqu'à midi ou pire les dimanches et jours de fête ; que les murs de leur entrée étaient noirs de nuit, avec des miroirs cerclés de cuivre qui faisaient autant de lunes qu'ils étaient ou plus. C'était magnifique et terrifiant. Est-ce que le fils Gaidon allait frapper à la porte en face, et qui lui ouvrait ? Entrait-il ou pas, et puis quoi ? Oh là là ! Discussion, à sa place on serait entrés, sûr. Euh…

Papa nous avait mis en garde, on ne suit pas n'importe qui. *Vous connaissez l'histoire du joueur de flûte de Hameln ? Je vais vous la dire*. Arrivé dans cette ville du Nord allemand, ce flûtiste a entraîné à sa suite les rats et les enfants jusqu'aux rives du fleuve Weser et tout le cortège a fini noyé, sauf l'adulte qui jouait de sa flûte. Voilà ce qui arrive quand on suit un monsieur très gentil : lui, il en avait connu un à Saint-François, le père F…, nom oublié, dit-il, un adulte sacré con sacré, qui s'était ensuite enfui à Paris ; papa enfant n'avait rien osé dire à ses parents (rien, c'est quelque chose de pas bien), mais il fallait dire, car nous avions des parents moins sévères qu'autrefois, des parents qui savaient entendre et comprendre ; hélas, il y a des messieurs d'allure *très bien* qui font des choses pas bien aux enfants : attention, ne pas monter dans une voiture, ne rien accepter d'un inconnu et, s'il vous attrape, hurler, hurler, mordre, griffer. Nous avions écouté, et assuré l'un après l'autre que c'était compris, bien compris. Et qu'aucun adulte n'avait essayé de nous

attraper ; pour notre grand frère on ne savait pas. Bien sûr, il y avait Géo et ses Je t'Aime et peut-être le grand fils Gaidon tout en noir, mais ils ne nous avaient rien fait, jamais. Quant à demander s'il fallait se méfier de Géo (son vrai nom, c'était quoi ? Fournier ?), ou pire, du très saint fils Gaidon – impossible.

Géo, et avec lui peut-être Je T'aime (un seul ? tous ?), déménagèrent sans grand spectacle la veille du Nouvel An ; notre déménagement eut lieu huit mois plus tard. Ce qui nous avait unis tenait en trois points, la nuit, la vitre et la camionnette Géo Je t'aime. Non, un seul mot qui se déplie – l'étrangeté ; donc la différence. Gagnante, perdante, la différence ? Qui vivra verra, mots d'adulte, nous voulions voir tout et tout savoir, et pour cela l'école ne suffisait pas – chut ! découverte Géo. Tout, mais de quel droit ? Nous étions des errants, des marginaux, nous avions quitté la grande maison de famille *frappée d'alignement*, une iniquité, nous étions ça et nous savions combien l'errance est une faute qui amène à se cacher, passer inaperçu, faire profil bas pour couvrir ses yeux où flambent des choses pas normales pour les gens immobiles. Parmi ceux-là il y avait nos voisins (sauf Géo) : les Gaidon, parents à télé du séminariste futur évêque, le coiffeur, papa volubile du troisième au nom oublié, il venait nous couper les cheveux (hop, un journal déplié, une chaise sur la table, et en avant ciseaux rasoir et tchatche), et bien sûr la voisine d'en face à nœud de velours sur catogan, marmots modèles, mari parfait et rouge à lèvres beige impératrice, madame Peluche.

Au dehors, il y avait plus étranges et étrangers que nous les déclassés, mais eux nous paraissaient normaux, ils suivaient une ligne et étaient rangés classés. Ah, sauf Amina M., dernière de la classe, et souvent punie. Mais quoi, se laisser faire quand il est vital de clouer le bec à tous les catogans velours, les coiffeurs et les immobiles ? Dans le couloir menant à la récré j'engageai la conversation avec Amina. Qu'avait-elle fait avant ? Elle ne disait rien, ne savait pas. Une fille de la classe l'avait traitée de *Fait-la-gua – Gua* : la gamine ? Question sans réponse, la maîtresse dit *Silence !* L'école ne suffit pas, mais il faut y passer, avoir le passeport, elle ne comprend pas ça ?

Amina. Je pourrais lui expliquer des choses en calcul et en conjugaison ? dis-je à la maîtresse. *Laisse-la donc, tu ne vois pas qu'elle ne veut pas apprendre ? Et toi, tu as autre chose à faire, avec tes frères…* Oh oui, la honte : l'aîné anormal (comme ils disent), les autres refusant d'apprendre. Vrai, j'avais d'autres choses ; à faire, ce qui signifie que je n'avais rien à moi, moins que rien, mais j'étais. Vivante. Je me tus. Dehors ensuite, je pistai Amina et la rejoignis à la sortie pour lui apprendre en vrai ce qu'elle ne comprenait pas à l'école.

Maître et maîtresse, en voilà un métier : on a le dernier mot, on sait, c'est écrit, et les parents vous approuvent (bon, c'était avant). Mais je préfère les leçons de Géo, essentielles, chaudes, pas obligatoires. Ces savoirs obscurs d'un type au regard transparent lorsqu'il vous croise de jour dans l'escalier, on les découvre à l'oreille et à l'œil, en contrebande de la vie officielle. Justement, je suis inapte aux métiers du jour : le frère d'Amina est venu nous séparer quand, assises les deux sur un banc vert au soleil, je lui expliquais des choses du livre. « Occupe-toi de ce qui te regarde, toi… », et clac, la baffe. Pas compris le reste, il chope Amina par les cheveux, le bras et la traîne avec lui. *Yalla fissa !* Il va la battre, et puis quoi encore ? Révolte et stupeur durables, des années plus tard, en salle d'embarquement pour Alger, je m'opposerai avec d'autres à l'enlèvement d'une jeune fille hurlante par un père ou un oncle qui la traîne par les cheveux jusqu'à la passerelle pour sans doute la marier de

force au pays. Réparer Amina – mais répare-t-on jamais quoi que ce soit ?

« Occupe-toi de ce qui te regarde. » *Hé ! le monde me regarde et je le regarde aussi, c'est mal ?* Question posée aux parents le soir d'Amina. Ils vont parler d'Amina et de son frère violent à la directrice de l'école, pour un résultat discuté ensuite entre eux. Difficile de capter ce qu'ils se disent, *Principes et règles… voir loin…* Pfff…, rien et tout, quoi. C'est donc à moi de me débrouiller. Je le fais, j'ai commencé depuis pas mal de temps. Oui, toi, fille, pourquoi tu ne dis rien sur Géo, mais tu parles de l'école et de cette Amina ?

Enfance, âge d'horizon où percer les secrets et les codes, la nuit nous aide, chut ! Les parents tournent la page, d'autres soucis, les affaires de papa, notre position bancale en ce monde, à tenir quoi qu'il arrive. Tenir la position, oui, comme on dit à l'armée, cette leçon était implantée en nous. Puis Géo était venu, il osait, c'était Géo. Alors nous, les gens différents, on devait être et agir. Même au prix de la fuite et de la clandestinité. Papa le disait, on ne le voyait pas faire, Géo le montrait.

Dès le seuil de notre logis pourtant, un coup d'œil circulaire suffisait pour capter notre bizarrerie : trop de livres et de journaux partout, usés ou anciens, dépiautés ou découpés, une entrée chargée de meubles biscornus, miniatures, marqueteries, tous un peu abîmés, des vases d'opaline emplis de sable ou pire, et des tableaux ; à la cuisine, une gazinière sur une caisse de bois, comme prête au départ, côté salon, un sofa cerné de crapauds et voltaires garnis de reps aux tons passés, sans compter la crèche faite de papier d'emballage peint (par nous), avec des étoiles en papier chocolat, un berger sans tête et un petit Jésus géant, le reste, chacun imagine. Peu importe, on n'était pas comme eux. Pas-comme-eux. La vie nous poussait en avant comme fait le vent d'inspiration avec les nomades et ceux-ci avec leurs troupeaux.

Et dans ce barda familial était planté un mot d'ordre tel un drapeau : regarder les autres sans baisser les yeux ni courber le dos. Car nous n'étions pas les seuls émigrés en cette ville, puis la suivante et sur Terre ; d'autres se cachaient-montraient pour exister. Je me rappelle ce Nord-Africain, il nous regardait passer sur le chemin de l'école maternelle avec des yeux luisants de douleur. *La plus haute des solitudes.* Pensait-il à ses enfants restés au pays ? Aujourd'hui on s'en méfierait, on le traiterait de pédophile. Il s'est enhardi à nous tendre des bonbons acidulés collants à force d'avoir été serrés dans sa main. Maman l'a remercié puis, au dernier tournant, nous a fait jeter les bonbons inconnus qui déjà brillaient dans nos yeux. Ne pas lui causer de peine, à ce pauvre homme tout seul… Il s'intéressait peut-être à elle, maman ? La leçon demeure : travailler n'est pas suffisant, il faut aussi avoir sa tribu ou la rencontrer, sinon ça fait trop mal quand on est étrange ou étranger, en plus tout seul ; et oser, sans relâche oser, comme Géo, marcher en regardant le monde dans les yeux et à dessein se laisser regarder.

Et puis la nuit, explorer son creux de cuisses, tiède, vivant et vibrant de secrets, chacun dans sa chambre et chut ! Grand frère ? il dormait grâce à ses médicaments. Mais il n'avait pas toujours dormi. Il se levait, et sortait, lui en vrai somnambule, et il venait aussi dans nos chambres. Pour être deux, c'est ça ? Où avait-il appris, quelqu'un lui avait fait ou montré… quoi ? Des inconnus ou Géo et Je T'Aime ? Ils étaient deux, et plus. Ils s'empoignaient et gémissaient de grâce, on s'en souvenait la nuit. On – qui ? Moi.

Pour les garçons, comment savoir, et avec quels mots demander ? Quelle autorisation ? *Grand frère est venu aussi vous voir la nuit ?* Les mots, eux, ne venaient pas, coincés, ils nous enchaînaient le

cou, comme la justice fait aux coupables, soleil cou-coupable, on te jette aux galères, les tribunaux et la justice ont parlé. De même avait parlé grand frère, je me souvenais de sa voix dans le noir et de ses mains, mais il ne parlait plus, sauf en cris brefs d'animal. Selon le vieux Grec, il avait le droit d'exister comme il est, *taefemine, taoukefemine, tazoatrekei*. Sa course vitale fut brève, il est mort étranglé dans ses liens, accident. Cela arrive, certifia le médecin. Têtes baissées sur hurlement muet. Oubli – non !

Même si nous ne savions pas où les amoureux multiples Géo et Je t'Aime s'en étaient allés crécher, leur existence autorisait la nôtre aux yeux des autres et des officiels, ceux qui disent les noms et font l'appel. Ceux-là étaient bien plus forts que les curés, rabbins, pasteurs et autres hommes en noir. Attention, pas comme Elvis, Eddy et Johnny. Quant au noir et aux miroirs cerclés que l'appartement de Géo avait révélés, oh, c'était… peut-être pire – mais non, stop, il avait déménagé avec ses Je T'aime. Mieux vaut être chasseur que gibier, c'était leur leçon. En tout cas, celle pour les filles aussi, que j'avais retenue.

Les filles ? Oui, les filles ! Mes frères avaient le robinet, ils faisaient avec leurs copains des concours de pisse au loin et même des duels qui finissaient sur les pieds de l'autre. Moi, j'avais la fente sur secrets, les autres filles aussi, maman l'avait dit, même si elles jouaient avec des poupées qui n'ont rien. Ce rien entre les jambes devait aider à oublier tout. Il faut oublier, disait maman, et les autres mamans aussi. Moi, loin des poupées démembrées par grand frère spécial, je fabriquais des arcs en bois de noisetier, je tirais dans les lucarnes des maisons à l'abandon, je grimpais aux arbres et suivais le Tour de France. Et le reste au bas du ventre, ces secrets sous fente qui nous faisaient fille ? Où en apprendre plus qu'à l'école ? Géo s'était voué aux garçons, sa tribu aussi. Sa leçon ultime fut d'aller mon chemin de croissance et de fidélité à moi-même. Croissance, fidélité – est-ce conformité ? En moi couvait une éclosion singulière.

Un rêve ouvrit cette époque et je dus m'en échapper avec les dents, les ongles et la malignité : la fabrique des cousettes au sommet de la tour qui touche les nuages quand il y en a. J'y suis, à nouveau, j'y suis. Une haute dame dirige, elle passe entre nos rangs de gamines vissées devant leur machine à coudre, que des filles, et surveille nos mains de part et d'autre de l'aiguille, si vive qu'elle pique parfois la maladroite. Ouh, Blanche-Neige endormie et personne pour la réveiller, pas le moindre prince ! Et coudre, mais quoi ? Peut-être des fentes au kilomètre ; et des nombrils boutonnières, des… ? Comment ça s'appelle, je ne sais pas encore. Rien n'est dit, tout reste à deviner, les codes et les interdits. Des prescriptions sommeillent entre nos mains, tissées dans nos réalisations ouvrières, longues écharpes de rêves, drapeaux ou nuages. Mais comment voir le ciel sans droit de lever la tête de son piquage ?

Vitre haute et tête baissée, impossible ouverture du regard, enfermement ; chercher comment ça s'ouvre, grandir encore, mais fille, oh là là ! Il faut coudre, continuer, tout en tirant ses plans. S'évader du régiment filles par le haut, fenêtres, quelles ouvertures ? s'évader par en bas, corde lisse ou escalier quelque part, à trouver. Première étape, observer. Sous ses cils, observer. Détecter les bêtasses à poupées, trouver des alliées, des comme moi, pas folles les guêpes. Défi de renaissance, secret.

Dans les ateliers de couture clandestins, Paris, la Croix-Rousse à Lyon, selon papa (j'aurais donc raconté mon rêve ?), les « petites mains » clandestines et dociles n'en finissent pas de couper, assembler, orner de prestigieux vêtements.

Exploitation, dit-il encore. Moi, je voudrais savoir dessiner, couper, coudre libre – inventer ! Pour moi et ceux que j'aime. Styliste, quel beau métier ! Je ne le dis pas, les parents hurleraient, chacun pour ses raisons. Mais moi j'ai les miennes, l'évasion du rêve de la haute tour des filles prisonnières de la dame qui domine. Oui, comment me suis-je retrouvée piégée en rêve dans la tour vitrée sous férule de la haute dame sévère, hasard ou étape du chemin ? L'héritage – et alors, ton chemin de fille ? À tracer, couper, assembler.

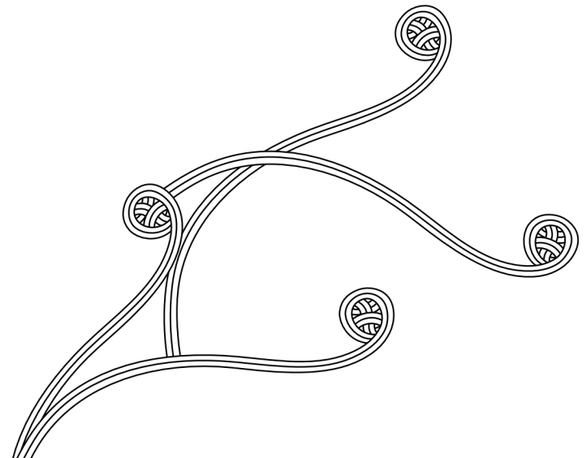
Nous n'avions jamais les vêtements qu'il faut, mais ceux de cousins-cousines plus âgés et aisés, chaussures de bonne sœur, plates, à nœud plat, un peu trop larges, jupes de fifille, alors qu'on rêve de jeans sans jupe par-dessus (et aujourd'hui c'est la mode), robes qui vous définissent pire qu'une généalogie. Mais la télé-Gaidon nous avait ouvert une autre fenêtre que celle des nuits et des livres, le rock et le noir provoc. Quant à Géo Je T'aime, on l'oubliait, enfin moi, au profit d'autres aventures ; il nous avait pourtant ouvert une porte sur l'infini du désir. Et grandir, c'était passer la porte, ensuite une autre, et une autre, en plus d'exceller à l'école. Après, quoi ? Voler est impensable mais ça se fera, j'oserai. J'oserai aussi d'autres choses. Il faut grandir, s'obstiner, figurez-vous, et ça arrive, ça se fait.

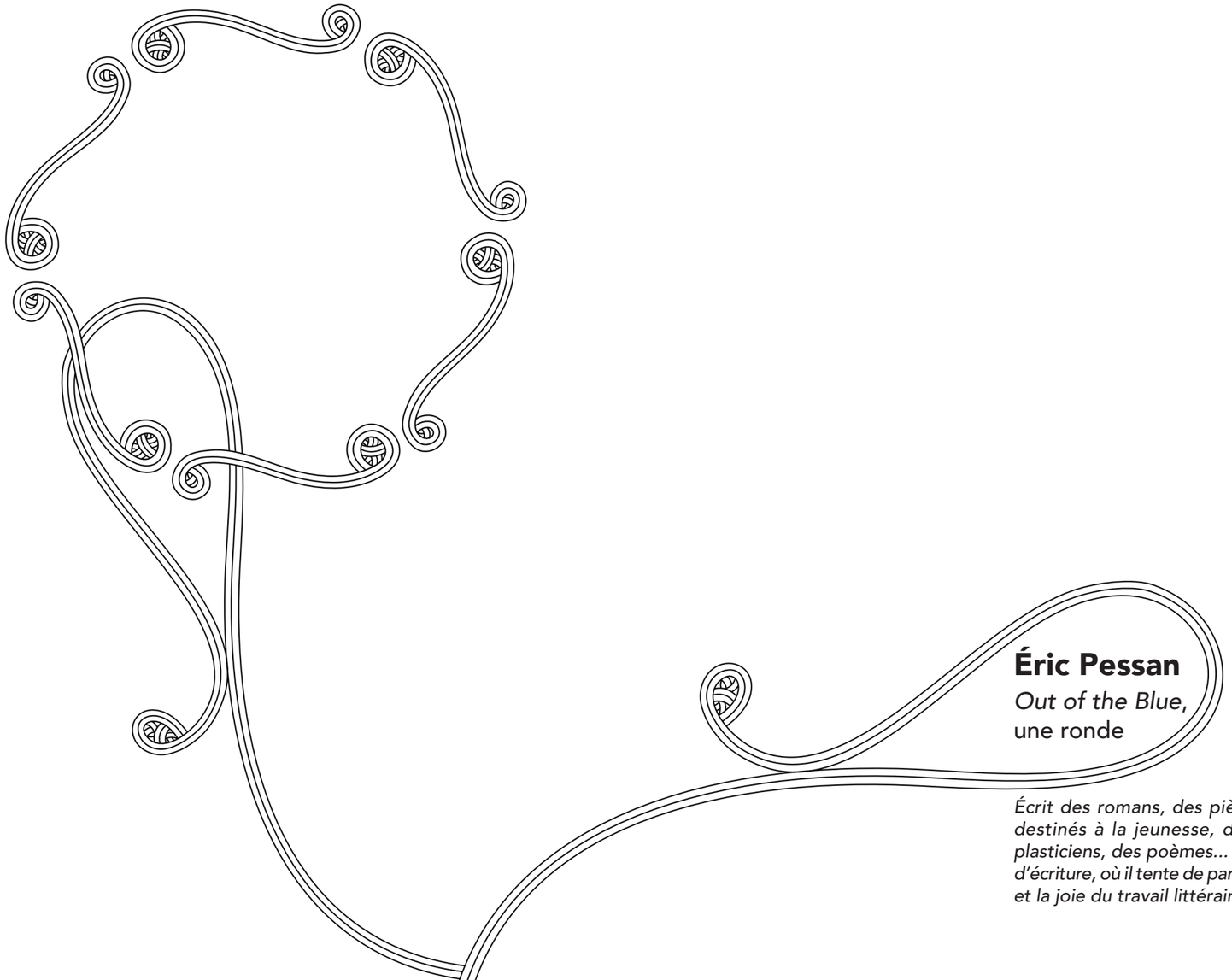
❑

Des années plus tard, nouveau millénaire, je croise le fils des voisins Peluche dans la rue, il est élu local, des caméras sont braquées sur lui, elles le suivent dans les venelles de la vieille ville, je constate qu'il est toujours bien peigné même avec son reste de cheveux. Le fils Gaidon est là aussi, sous les caméras, le jeune séminariste est devenu M^gr^ Gaidon, rien à voir avec Géo et Je T'aime sauf l'enfance. Lui aussi affiche un début de calvitie distingué, je le repère lorsque les caméras se braquent sur lui. Ces deux-là ont dormi jadis à quelques pas de mes oreilles et nous sommes des étrangers. L'un crie *Nation* et l'autre *Dieu*. Ils se rencontrent lors de réunions diocésaines autour de la pédophilie, selon le journaliste – pardon, la prévention de la pédophilie.

Un jour, nous saurons s'ils fonçaient eux aussi regarder la nuit derrière le carreau quand vrombissait puis s'apaisait le moteur de la camionnette Géo Je T'aime, et plus peut-être. En attendant, nous avons appris à protéger les petits venus après nous sans drame, en plus de *taefemine, taoukefemine, tazoatrekei*, nous disons *Et sa sœur ?* (ou) *ton frère ?… Lâchez-nous !* Bref, nous ne cédons rien.

Aujourd'hui qu'un demi-siècle nous contemple, notre père est mort sans nommer son salopard de violeur du pensionnat, il est mort sans un cheveu blanc et tout silence, intouché, visionnaire, aveugle. Apaisé est son dernier visage, le juste. Il demeure au creux du cœur, il est le cadeau de vie ultime. En nous, l'enfance recule, pardon, *l'effet se recule*, emprunt au facétieux Corneille, acte I, scène 1 de *Polyeucte*, à lire à voix haute, pour l'effet bien sûr. Joie de vivre et droit d'exister.





Éric Pessan

Out of the Blue,
une ronde

Écrit des romans, des pièces de théâtre, des textes destinés à la jeunesse, des livres réalisés avec des plasticiens, des poèmes... Anime, ici et là, des ateliers d'écriture, où il tente de partager la confiance, l'exigence et la joie du travail littéraire.

Élodie

Comme ça, c'est bien, a fait le type depuis son auto. Tu es mignonne, il a baissé sa vitre. Allez viens, il a dit, voix basse, murmure autoritaire.

Je ne bougeais pas, je sentais le sang circuler sous mes yeux, dans mes oreilles, le sang emballé et confus, c'était comme si son martèlement me coupait du monde, je n'arrivais pas à saisir au vol une idée claire, je n'arrivais pas à tourner les talons, à m'enfuir, à crier, à donner des coups de pied dans la portière, à rire, à prendre mon téléphone pour faire semblant d'appeler la police, pour le photographier, ce type. J'étais bonne à rien. Mulot paralysé par le regard du serpent, exactement comme dans les dessins animés. Une pauvre fille sans défense. Le type souriait, son épaule s'affairait. Au loin, la rue s'emplissait de vacarme, d'une agitation d'animal joyeux. Je me suis vue alors m'approcher de la voiture. Loin de moi, je me suis observée me penchant vers la portière. J'ai vu le pantalon se tendre sur mes fesses. C'est rigolo, j'ai pensé, je regarde mes fesses comme il devait les regarder, lui, je me mets à sa place. J'étais ce type, la main crispée, tout au bout de mon bras, j'éprouvais la nouveauté d'avoir un sexe à manier. Je l'ai regardé secouer sa queue, j'ai vu s'agrandir ses yeux de surprise, il a démarré sans prendre le temps de se finir, ni même de ranger son sexe.

Jean-Luc

Alors, quand la fille s'est penchée vers moi, j'ai pris peur, j'ai démarré, le sexe dressé, pathétique. Ce n'est pas comme ça que ça se passe, j'ai pensé, les filles crient, les filles ont peur. Elles s'enfuient et je jouis en les regardant courir.

Plus loin, je me suis garé le long d'une rue déserte, l'excitation était retombée. Le poing qui

compressait la nausée s'était rouvert. La honte est venue de profond, comme toujours : une vague ancienne, charriant des odeurs tièdes et confinées. J'étais occupé à me reboutonner quand j'ai vu ce môme. Il avait à peine dix ans, il était seul à sa fenêtre, il me regardait, il pouvait voir l'intérieur de la voiture. Merde, j'ai paniqué, merde, je ne lui veux rien à ce gosse. Et, là, je me suis vu par ses yeux, un type dégoûtant qui déballe son sexe. La honte est devenue si forte que je me suis juré de ne plus me fourrer dans de telles situations. Ce n'est plus possible, cela finira mal. Mes mains tremblaient, j'avais peur de me coincer le sexe dans la fermeture éclair du pantalon, je détournais le visage pour que le gosse ne me reconnaisse pas, je n'osais regarder ce que je faisais, je tremblais, quelque chose ne s'était pas passé comme prévu, le risque qui devait accroître la jouissance avait un goût de vieux métal rouillé. Une nouvelle fois je me suis juré que ce serait la dernière fois.

Antoine

J'ai fermé les yeux une seconde, je ne voulais plus voir la voiture, voir ce gars. Un maniaque, ma maman m'a appris le mot, ne jamais, faire attention, crier, partir en courant, elle a aussi ajouté, alors je me suis éloigné de la fenêtre et j'ai quitté ma chambre, j'ai hésité un peu dans le couloir, je n'avais pas envie de croiser papa, il fallait éviter le salon, éviter de voir papa sur le fauteuil, j'ai senti un truc bizarre, comme un poids, et j'ai vu mon père, dans l'entrée, il me regardait. J'ai respiré, lentement, j'ai glissé mes mains dans mes poches, et je me suis vu repartir sans un mot dans ma chambre, un aller-retour, sans même faire semblant d'aller chercher à boire dans le frigo, la porte s'est doucement refermée sur moi, j'ai écouté, je ne savais plus trop qui pleurait de nous deux.

Claude

Dès que j'ai entendu la porte s'ouvrir, je me suis levé d'un bond, j'avais la télécommande à la main, le son était coupé, j'ai éteint l'écran, j'ai presque couru et une seule pensée me restait en tête : il va s'apercevoir que le lecteur DVD est en marche, il va comprendre ; cette pensée bientôt chassée par d'autres, par la peur des rougeurs, par la peur qu'il devine à je-ne-sais quel signe, qu'il soit dégoûté de son propre père. Sonore, mon cœur emplissait le silence du salon, et – soudain – la colère est montée, d'un coup. Un bloc massif et volumineux de colère a dévalé mon estomac, a pris possession de mon corps entier, jusqu'au bout de mes poings serrés. Il ne peut pas me foutre la paix, j'ai pensé, toujours à rôder, à fouiner, à aller de sa chambre aux toilettes, des toilettes à la cuisine, de la cuisine au salon, se plaçant dans mon dos. Ce n'est pas possible d'être tout le temps dérangé, surveillé, par son propre gosse en plus. Dieu sait ce qu'il pense, ce qu'il croit voir et ce qu'il ira répéter à sa mère. Croisant son regard vide, je me suis détourné en silence, ma propre colère était en train de se transformer en violence, en une violence effrayante, j'ai attrapé mes cigarettes sur la table de la cuisine, serrant trop fort le paquet, et je suis allé jusqu'au balcon pour me calmer. En bas, une fille passait dans une robe légère. À une seconde près, je n'ai pas pu m'empêcher de penser, j'aurais été pile à sa verticale et j'aurais pu jeter un œil dans son décolleté.

Sabria

L'homme fumant à la fenêtre, torse nu, je me suis demandé s'il avait au moins un caleçon ou un pantalon, mais je n'en avais rien à faire en vérité, c'était juste une pensée parasite, une de

ces idées que l'on écarte comme un moucheron l'été, j'avançais, je n'ai jamais su m'empêcher de dévisager les gens, de scruter les silhouettes, de lever le regard vers les façades, je n'arrive pas à ne pas voir, à faire semblant d'être seule, nageant au milieu d'une bulle gélatineuse qui me couperait d'autrui. Jamais je n'écoute de musique dans la rue, cela me couperait, cela m'isolerait, cela me rendrait d'une certaine façon vulnérable. On n'est fort que si l'on se prépare au pire, j'ai pensé et – à nouveau – j'ai chassé cette pensée, respiré, tenté de mettre mon cerveau sur *off*, m'en tenir au trottoir, aux gens, à la saignée de la rue, n'être plus qu'une surface sur laquelle les événements, les bruits, les mouvements ou les odeurs viennent s'imprimer. La fille impressionnable, voilà ce que je suis, au sens littéral du terme. Ou plutôt la fille qui gamberge à mille choses futiles pour éviter que son cerveau ne se bloque à nouveau sur l'IRM de demain.

Dans l'ombre portée des enseignes du commerce mondialisé, un type au sol tendait sa main, je ne lui ai rien donné, le laissant me suivre des yeux.

Mo

Longtemps, j'ai suivi les mouvements de la robe de cette fille, le tissu si léger qui pourtant ne s'envolait pas et refusait la clémence d'une transparence, j'ai fixé son cul comme le dégueulasse que je suis, épave à la coque éventrée, couchée sur le flanc, foutue, yeux à hauteur des genoux, fierté perdue de vue depuis si longtemps que je ne me souviens plus avoir jamais ressenti la moindre vibration d'amour-propre. Je n'ai pas d'amour, je ne suis pas propre. Et je ne veux surtout pas que l'on s'apitoie, je suis ce que je suis, et quand quelque chose en moi se transforme, c'est en pire. Je suis la preuve à peine vivante qu'il est possible de descendre et descendre encore même quand on croit être parvenu tout en bas. Il y a toujours quelques centimètres dans lesquels on peut s'enfoncer, des millimètres où se tasser. Toujours quelque chose dont il est possible de se déposséder. Je regarde passer celles et ceux qui marchent en ligne droite, leurs yeux aspirés par un écran pour ne surtout pas voir la tache informe de mon corps au sol, je suis une souillure dans l'angle mort des cornées, et pire que tout : je ne remercie même pas les bonnes âmes qui s'achètent une conscience au rabais en déposant un euro dans mon gobelet Starbucks, comme la vieille-là, qui mouille de l'œil en déposant sa minuscule obole quotidienne. Amen.

Marie

Dieu qu'il pue, celui-là, je ne sais pas d'où il vient, jamais un mot, idiot ou étranger, je vois bien son jeu, il ne veut pas montrer, il retient, il se claquemure, des protections, des silences, s'il savait, je connais ça par cœur, mon père, mes frères, celui avec qui j'ai partagé trente années de ma vie, ils étaient différents et tellement semblables, à chercher la sécurité au fond du silence, dans le mutisme et l'évitement, des fois qu'une émotion parviendrait à percer la croûte de glace ; je n'ai jamais compris si c'était un problème d'éducation ou de préjugés qui rendait les hommes muets, s'ils avaient peur de ne plus être homme si seulement ils acceptaient d'exprimer une émotion. Il ne me découragera pas, je continuerai de lui donner une pièce, je sais ce que ça fait de s'adresser à un mur, à une enclume, à un bloc sourd, aveugle et muet, j'ai fini moi aussi par m'y habituer. La rue, ce matin, est parcourue d'ondes imperceptibles, un chien aboie au loin, peut-être simplement pour éprouver l'effet que cela fait d'être vivant.

Sandy

Je la vois depuis le comptoir, une pièce dans le gobelet du type sur ses cartons, puis elle entre, demande sa demi-baguette et fait semblant d'hésiter. Les jours où elle ajoute un gâteau, elle redonne une pièce au retour. Une question d'équilibre, sans doute, elle ajuste des comptes tout au bas d'une addition dont le sommet est masqué par les nuages. Bonjour, bonsoir, pas plus, et tant mieux, les pires sont ceux qui parlent, ceux qui entrent dans la boulangerie pour chercher quelque chose de bien plus nécessaire que le pain : une présence, un contact avec un autre humain. Heureusement, le matin, il y a trop de monde pour qu'ils insistent. Je les comprends et je les déteste, à traîner, à recompter leur monnaie, certains à me mater en coin. Je crois que je préfère les cons finis, qui gueulent un truc gras sur les miches de la boulangère, eux, au moins, je peux les mépriser, c'est facile, ils ont tellement de merde sous le crâne que je n'ai pas de remords. Mais les autres, je les hais de m'obliger à les prendre en pitié, je n'ai pas le choix, je réponds pour ne pas pleurer, *on ne sait jamais si on aura beau dans une heure, c'est toujours quand on oublie son parapluie qu'il pleut*. Et pendant que je sers, que je parle, je me vois par tes yeux, tu entres, tu charges un présentoir de viennoiseries et j'imagine tes regards à toi, je les sens comme des picotements, comme des souffles, comme des promesses qui finiront bien par faire s'effondrer tout le reste : les solitudes, les hameçons dissimulés dans les paroles, les grandes douleurs qui consistent à vivre chaque jour un jour de plus.

Gil

Je sais bien que tu es avec moi parce que – plus que tout – tu as peur d'être seule, l'étudiante. Je sais bien qu'étudiante, tu ne l'es plus. Tu es tombée dans le grand piège : vendeuse en boulangerie pour financer ton Master, puis le patron qui te demande de venir plus souvent. Belle comme tu es, c'est bien pour la clientèle, alors tu acceptes, et peu à peu bye-bye les études. En perdant ton Master tu as gagné un CDI. As-tu eu peur ce jour-là, celui de la signature du contrat ? CDI, ça sent l'éternité, la boucle du hamster dans sa cage. Moi, je suis ta révolte. Le petit immigré, CAP en poche, dont tu te convaincs que tu es amoureuse, tu aimes ce que nos peaux font ensemble, tu aimes les frottements et les humides de nos corps, tu confonds tout, ou plutôt – pire – au fond de toi tu sais très bien qu'un jour tu te réveilleras, comme endolorie, le corps peut-être même encore mouillé de nous, et tu me regarderas pour ce que je suis : un type basané qui te fait bien jouir mais dont la conversation est limitée, un gars qui connaît mieux Mario Kart que les auteurs des bouquins dont tu t'entoures. Ce matin-là, je découvrirai ce que j'ignore encore de toi : si tu es du genre à retirer le pansement d'un coup sec ou si tu l'agaces des jours et des jours en espérant qu'il se décolle tout seul. Tu vois, je n'ai pas lu les livres que tu as lus, mais je sais reconnaître lorsqu'une fille comme toi confond ma queue avec l'amour. Et le pire, tu sais, c'est que j'ai beau être sans espoir, je souffrirai comme un chien le jour où dans ton sursaut tu rendras ton tablier pour te réinscrire à la fac.

En attendant, je te frôle en apportant les croissants, l'électricité qui jaillit de toi vers moi est un pur présent de joies qui chasse la certitude du futur.

Jeanne

S'ils croient que je ne les vois pas tous les deux, prêts à s'envoyer en l'air sur un coin du pétrin. Ils sont mignons, elle comme lui, leurs regards qui se bouffent, leurs sourires, leurs clins d'œil, toute la boulangerie est au spectacle, ils sentent le cul à plein nez, le comptoir est un peu trop haut pour que je puisse voir s'il bande, si elle serre ses cuisses, si déjà dans la boutique ils en sont aux préliminaires ; ils sont une bouffée pure de vie, fébrile et heureuse, je souris, je paie sans contact, je repars, parfois, furtivement, je m'imagine avec eux, entre eux, qu'ils baisent à travers moi, que je sois la membrane entre leurs deux corps, le fantasme fait trois petits tours dans ma tête, il vient tapoter mon ventre pour s'assurer que là-dedans le désir existe encore, et il disparaît lorsque je retrouve le fouillis de la rue. C'est jeudi, comme tous les jeudis – presque tous –, je vais déjeuner chez mon père, j'apporte les desserts, il me racontera sa vie, ne me posera pas de questions sur la mienne, me dira que j'ai pris des framboises et qu'il n'aime pas ça en évitant de comprendre que je fais exprès, que je choisis pour moi et pas pour lui. J'enjambe un type effondré sur le trottoir, je me retourne un peu, il me mate le cul comme hypnotisé, sans avoir la force de regarder plus haut. Grand bien lui fasse. Mon téléphone vibre, je lis le SMS d'Élodie, elle me raconte le type, la voiture, la façon dont elle s'est approchée. Elle a pris une photo quand le type a détalé, j'allume mes données mobiles pour charger le MMS, je fais le code au bas de l'immeuble de mon père, j'entre dans l'ascenseur, le téléphone mouline, je sonne à sa porte, il ouvre au moment où sur mon écran s'affiche la photo de sa voiture que je connais parfaitement puisqu'il me la prête de temps en temps, je sais même l'immatriculation par cœur pour les horodateurs. *Tu vas bien, ma chérie*, il me dit, et ses mots tombent dans un trou.

Jean-Luc

J'avais besoin du bruit de la rue. Dehors, déjà, je ne savais plus pourquoi je voulais quitter l'appartement sinon chasser le souvenir du déjeuner avec Jeanne, la froideur, l'absence. J'ai marché et mes pas n'étaient que silence, puis j'ai vu un visage, un seul, celui d'une fille en robe légère, fine et courte, elle avait l'air inquiète, elle m'a paru familière, elle me fixait sans me voir. J'ai eu envie d'exister à ses yeux et j'ai eu peur qu'elle ne me remarque, je me suis imaginé dans ses yeux, un type mal assuré, vieilli, muet, je me suis vraiment vu au travers d'elle et lorsqu'elle m'a croisé elle m'a souri et je ne savais plus si c'était ma bouche où la sienne qui souriait, tout ce que je sais, c'est que j'ai murmuré *Merci de m'avoir rendu à moi-même*. J'ai voulu rappeler ma fille pour lui raconter et j'ai renoncé.

Sabria

Je n'ai rien entendu de ce que m'a dit l'homme au regard creusé, j'ai aspiré deux fois l'air par mes narines, j'ai soufflé lentement par ma bouche et j'ai franchi sans flancher les portes automatiques de la clinique. J'allais savoir, enfin, et plus rien en moi ne tremblait.

Rebecca Wengrow

Sonnez la charge !

Auteure de plusieurs recueils de nouvelles, d'un roman et d'une pièce de théâtre, elle participe à divers publications, collectifs, journaux, revues. Aimant autant l'écriture que l'image, elle a écrit et réalisé un court métrage en 2019, Une étoile cousue main, *récompensé de nombreuses fois. Elle est à l'écriture d'un film, d'une pièce et d'un livre...*

Quand suis-je devenue dure ? Après la guerre ? Laquelle ? La leur, la mienne ?

Sonnez la charge !

Tout avait commencé quand l'amour s'était arrêté. Entre le père et moi. Brusquement, comme un cheval qui aurait cassé sa patte et qu'on aurait abattu tout de suite. Cela s'est passé en une heure la fin de nous. Ta trompette a cessé de jouer Chet Baker. Une autre est venue sonner la charge. La fin de l'amour avait ouvert la faille du malheur, sauf la mort.

C'est après Nous que tout est arrivé.

À la charge !

Regarde ton fils comme je vais l'assiéger. Si ! Je peux le faire, même à douze ans. Regarde comme je peux le faire crier de douleur et te rendre impuissante. Car je suis la charge !

Mon visage s'est modifié en l'espace d'une nuit. Mes cheveux ne sont pas devenus blancs d'un coup, mais deux immenses rides sont venues creuser mon visage de chaque côté, et elles ne sont plus jamais reparties. Elles sont bien là, signes de la guerre. Ma guerre.

À la charge !

Et pendant la maladie de ton fils, tu connaîtras aussi le soldat qui t'enfermera et te frappera durant une nuit et un jour. Enfermée à double tour au sixième étage, alors tu t'es tue. Tu as vu le vide et tu as compris qu'il fallait te taire. Tu as remis ton nez en place devant le miroir piqué de sa salle de bains, pendant qu'il rangeait dans un placard, bien enfermée dans un sac en plastique, la robe bleue si jolie que tu portais ; la robe ensanglantée et le portable cassé à coups de marteau. Et ce qu'il a fait à ta nudité…

À la charge !

Pourtant, cette charge-là, je l'avais entendue. Vue venir de loin. « Tu n'as pas crié, tu as été courageuse », a dit ce soldat presque inconnu, comme s'il m'avait mené une bataille, celle de la rupture de ce qui n'a jamais existé. Il a libéré la porte, je ne voulais pas me lever, partir, j'avais peur qu'il me rattrape par les cheveux. Descendu en ascenseur, l'impression de remonter de l'enfer.

À la charge !

Nous nous étions quittés avec violence le père et moi, juste avant cet enfer. Ma faute peut-être. Je ne sais pas faire. Je ne sais pas quitter. La charge de ma punition. Punis-moi, ne punis pas mes fils.

À la charge !

Les couloirs de Debré résonnent de tes cris de douleur mon amour, et ton petit frère a eu si peur de te perdre qu'il n'a plus voulu sortir de la maison. Plus d'école, plus rien. Rester près de moi. Il avait perdu la gorge, le cri, la parole, il a été gagné par la peur, longtemps, très longtemps. Aujourd'hui, il est grand et un peu fort. Et toi, tu es vivant.

Sonnez la charge !

Stop ! Je ne veux plus entendre le son de la trompette, ni le galop des chevaux lancés à l'assaut. J'étais une petite fille douce et docile. Nous avons vaincu la maladie, la peur, les coups. Nous avons de la chance.

À l'hôpital, je souriais dans la chambre de mon fils aîné. Il fallait lui sourire. Je hurlais après mon père qui pleurait. *Va pleurer ailleurs autrement je ne vais pas y arriver.* Allez-vous-en les pleurnichards ! Regardez comme je suis forte, faites comme moi bordel ! Je le sauverai, je les sauverai, je sauverai tous les enfants. J'aurais voulu sauver tous les enfants. Je voudrais être la mère du monde.

Vingt ans ont passé et j'écris, quand suis-je devenue dure ? Après la guerre ? Ma guerre ?

Parce que j'ai dû réapprendre la douceur. Aller la chercher, je ne savais plus où elle s'était planquée la garce ! Ne m'approchez pas. Je vais vous attraper à la gorge et vous tuer si vous ne soulagez pas mon fils. Ses cris résonnent encore dans ma tête, il y a vingt ans bientôt. Nous pouvons dépasser ce que nous n'imaginions même pas de nous-mêmes. Quand on a dit le mot « tuer » c'est trop tard. Je l'avais attrapée à la gorge, l'infirmière. J'avais baisé les pieds d'une autre.

Quand il a eu trente ans, il m'a dit, mon fils aîné, mon survivant, qu'en lui ce n'était pas si tragique. Qu'il avait eu mal, mais que ce n'était pas tragique en lui. En moi pourtant, c'était fini. Tout était terminé. Je veux dire, celle d'avant. Il y avait tous ces autres enfants dans le couloir. Ils nous ont transformés pour toujours. Tous.

À la charge, sans la mort.

La charge s'est arrêtée juste à temps. Elle savait qu'il ne fallait pas trop me chercher. Je suis la plus forte du monde.

Quand il a eu vingt-neuf ans, il m'a dit, mon second fils, qu'en lui ça avait été tragique. Qu'il se souvenait, il venait de gagner un match de foot, alors que la tragédie l'attendait de pied ferme à la maison.

La trompette de Chet, timide et tendre. Plus de trompette. Je caresse la crinière du cheval sur lequel mon fils est monté. Plus de charge. Un peu de calme, que diable ! Un petit sabot dans la sciure, un autre, un petit trot merveilleux !

Je suis la plus forte du monde, car mon père était le petit enfant le plus fort du monde. Il avait dit au vent : *viens le vent, viens te battre, et il rossait l'air de ses petits poings, il se battait bien le petit homme, contre rien, contre tout.*[1] Une étoile jaune sur le cœur, mon père, ce petit garçon, a sauvé tout le monde quand le gendarme est venu lui demander où étaient ses parents. Il n'a rien dit.

Vingt ans ont passé et j'écris, quand suis-je devenue dure ? Après la guerre ? Ma guerre ?

Parce que j'ai dû réapprendre la douceur.

Quand Il m'a pris la main la toute première fois, je ne savais pas quoi faire. Sa douceur patiente est allée fouiller la mienne. La récupérer, doucement.

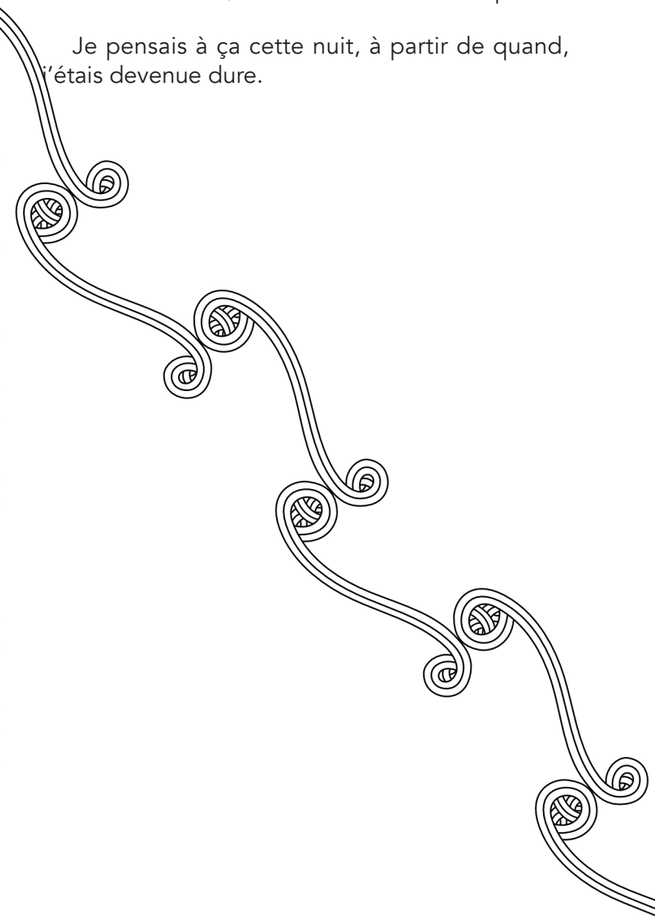
Le nouveau venu, mon miracle. J'ai accepté sa main dans la mienne. Elle n'est plus jamais repartie elle non plus. Je ne le dis pas, mais en moi, planquée quelque part, cette force dure, qui ne me quitte pas. Celle qui m'a permis d'affronter les charges du vivant. Parfois, elle remonte la dureté. Il m'en faut, il m'en faut, il m'en faut pour faillir. Pour m'écrouler. Je m'élève telle une géante, je tends mes bras vers le ciel et je l'implore parfois. Il n'y a que Lui qui sait à quel point je suis faible. Moi je dis que je suis forte. Je ne suis pas fragile. Seulement parce que je mourrai, comme tout le monde.

Enfin,

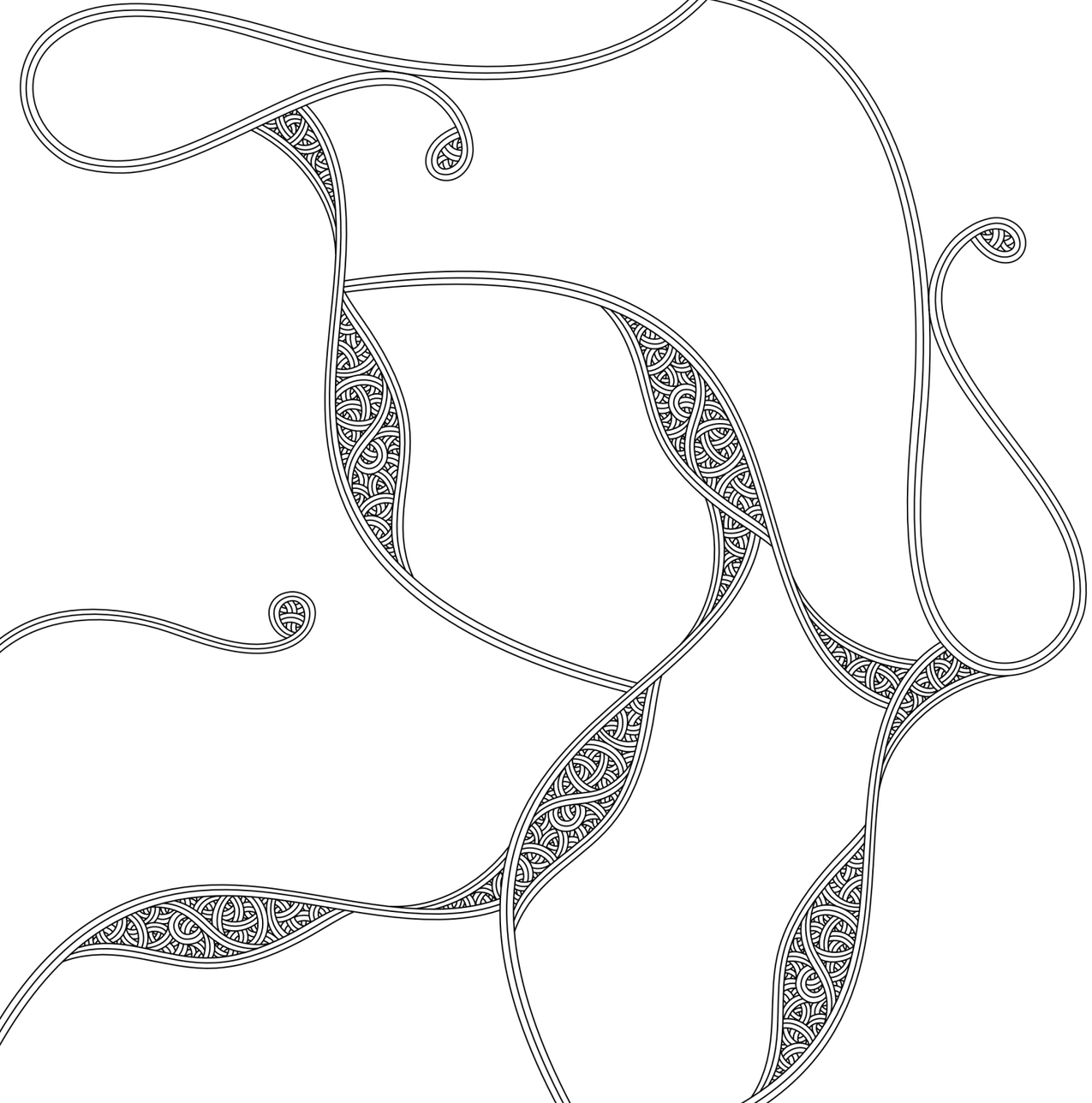
j'ai laissé ma main dans la sienne. J'ai lâché celle de mes fils, ils avancent seuls et bien. Je suis toujours posée sur leurs épaules et ça, ils le savent aussi. Je suis avec Lui maintenant.

Parfois, j'ai peur de la charge. Je n'éteins jamais mon téléphone la nuit. Mes garçons m'ont trop appelée pour me dire qu'ils avaient mal, ou qu'ils ne rentraient pas, ou qu'ils étaient heureux, que je ne m'inquiète pas. L'hôpital a beaucoup appelé aussi. Je sais que la charge sonnera encore. Pourvu qu'elle sonne dans le sens supportable de la vie. Mais laissez-moi l'accalmie. Un peu. Je perds mon âge, ma force. Un peu de répit. Du banal. Du merveilleux banal. Des mariages, des petits-enfants sans maladie, et de la douceur. Ne m'en prive plus. Laisse-moi l'instant de grâce, celle où tous réunis autour de la table, l'instant est absolument parfait.

Je pensais à ça cette nuit, à partir de quand, j'étais devenue dure.



1. Extrait de *Une étoile cousue main*. Éditions Fortuna.



Didier Betmalle

Le principe de soustraction

Cinéaste de formation. Artisan écrivain. Obsessionnel ce qu'il faut. Nouvelliste plutôt que romancier, mais travaille actuellement sur un format long… Un roman potentiel. Cherche à écrire comme jouait Coltrane. Publie en autoédition depuis 2016.

Le principe de soustraction. Ces mots m'ont littéralement sauté à la figure. Ils étaient tracés au marqueur au dos d'un épais dossier cartonné, presque englouti au milieu des détritus. Je l'ai repêché avec le sentiment étrange de sauver quelqu'un de la noyade. Je ne l'ai pas ouvert tout de suite. Je l'ai posé sur le siège passager et j'ai fini de débarrasser mon coffre : restaient deux sacs d'herbe et un sac de branchages.

Le principe de soustraction… Ça pouvait être une métaphore, ou je ne sais quoi de psychologique, s'inspirant d'un axiome mathématique… Ou des maths pures. Auquel cas j'aurais vite fait de remettre ce truc où je l'avais trouvé.

La maison était à cinq minutes de la décharge, pas plus, mais cela me parut insupportablement long, tant ma curiosité était vive. Arrivé dans la cour, je refermai le portail et, tout en retournant à la voiture pour me saisir du document, je décidai de m'y plonger toutes affaires cessantes. La tonte et la taille étaient bien avancées, la suite pouvait attendre jusqu'au lendemain, si toutefois ce que j'avais en main le méritait…

De la chemise à rabats, je sortis quatre liasses séparées, d'épaisseurs différentes. Je posai le tout sur la petite table bancale près du canapé et en fis l'inventaire. Sur le premier feuillet de la première liasse figurait le titre, toujours le même. Les trois liasses suivantes étaient intitulées Annexe I, II et III, tout simplement. Je fis rapidement filer les pages des annexes, toutes dactylographiées en interlignes simples… Des notes, des réflexions, des commentaires, et des annotations surajoutées à la main. Des dates étaient portées en tête de certains paragraphes. L'ensemble se présentait comme une sorte de journal, s'étalant sur plusieurs années.

La première liasse comptait exactement vingt-six pages dactylographiées en double interligne, avec des marges importantes et des retraits de première ligne à chaque paragraphe. Bref, un souci manifeste de mise en page laissant supposer qu'il s'agissait là d'une composition achevée. Je me servis un verre et commençai ma lecture avec excitation. J'avalai aussitôt les vingt-six feuillets sans même songer à prendre une gorgée de vin :

« Fils avait huit ans quand il fut recueilli par son oncle, un veuf, serrurier de son état. L'oncle avait un fils, prénommé Pierre, qui travaillait à la forge avec lui.

Fils aimait observer les deux géants ferrailler à l'unisson dans les lueurs orangées du feu, l'odeur âcre des lubrifiants et le tintamarre du métal battu.

En grandissant il entreprit de lui-même quelques tâches simples, sans nuire à l'organisation ni à l'économie de l'atelier. Avec le temps, ce qu'il accomplit devint très utile : d'abord il balaya et ramassa les copeaux de fer et d'acier, puis il rangea et prépara les outils, entretint les machines, tarauda, vissa et assembla des éléments dont la pose définitive s'exécutait sur les chantiers.

Tout cela se déroulait dans une région paisible.

Un jour pourtant, son cousin dut partir à la guerre dans des contrées lointaines.

L'oncle compléta alors la formation de Fils qui devint très vite un ouvrier efficace, car c'était un apprenti docile, courageux et intelligent.

Cinq années plus tard, quand le soldat fut de retour, Fils était un ouvrier très adroit et endurant. Cependant, son oncle lui annonça qu'il devait se séparer de lui, car il n'y avait pas assez de travail pour trois. Il lui donna un pain et une terrine et lui souhaita bonne route. Au moment de lui faire ses adieux, il le conduisit à la forge et lui trancha deux doigts sur l'enclume, l'index et le majeur de la main gauche, ceux-là mêmes que la guerre avait prélevés sur son fils Pierre.

Fils serra les dents tandis que son oncle cautérisait ses plaies au tison. Puis il partit.

Le soir même, alors qu'il passait aux abords d'une ville, il entendit des gémissements s'élever d'un fossé. Une vieille femme gisait là, écrasée sous le poids d'un énorme sac. Fils défit aussitôt les sangles collées par le sang aux épaules chétives de la vieille et les ajusta aux siennes. Il souleva le corps frêle et le porta vivement en direction de la ville. Tout en avançant il berçait la pauvresse et lui donnait du courage, mais elle mourut dans ses bras avant qu'il ne trouve du secours.

Avant de rendre l'âme, dans un dernier effort, elle lui confia ceci :

« J'ai pris moi-même ce sac sur le dos d'un vieillard exténué et mourant… j'étais jeune… forte et courageuse, et je n'avais peur de rien… c'était l'hiver dernier. Je meurs et je n'ai pas vingt ans !… Ce sac m'a volé toutes mes forces et ma jeunesse en l'espace de trois saisons. Je croyais pouvoir me libérer un jour de son emprise… mais je n'ai jamais pu entrevoir la fin de cette tâche… Que je le vide peu ou prou, il s'est toujours rempli aussitôt, exigeant que je disperse son abondance perpétuelle à travers le monde, et ceci sans fin, sans jamais me laisser prendre de repos, selon sa loi immuable… Ton tour est venu… Sache que tu ne dois pas y prendre d'objets pour toi-même, ni jamais essayer de savoir quelle magie il recèle. Si tu respectes cela tu auras toujours de quoi manger et de quoi boire, chaque jour tu seras exempté de ce souci… Mais… si tu essaies de te débarrasser de lui, tu mourras aussitôt ! »

Sur ces mots, la vieille rendit son dernier souffle.

Fils passait dans les villages avec son fardeau sur les épaules. Il s'asseyait. C'était le signal. On se groupait, on se bousculait autour de lui. Commençait alors une valse d'objets hétéroclites et toujours inédits. Il les sortait au hasard et les offrait de même. Tout le monde ayant été servi et ayant aussitôt tourné le dos – personne jamais n'attendait de supplément ni ne désirait exprimer quelque réclamation – il se retrouvait bientôt seul. Il réajustait son fardeau sur ses épaules et reprenait sa marche. C'était toujours ainsi. Et son sac pesait toujours plus lourd.

Il avait beau distribuer toujours plus de choses, le sac se remplissait de lui-même d'autant plus. Si bien que sa charge augmentait chaque jour.

Le sac avait été le fardeau de bien d'autres personnes avant lui, des hommes, des femmes, des enfants, des vieux, des vieilles, tous morts d'épuisement.

Fils était un jeune homme solide et courageux. Il avait fait auparavant des travaux bien plus pénibles. Ses membres étaient bien proportionnés et copieusement musclés. Il était calme et savait prévoir la durée d'un effort et s'y préparer.

Il avait parfois le sentiment de recommencer indéfiniment le même jour, mais une fois pour toutes il avait admis que son existence devait se dérouler de manière étrange, et tirer sa logique d'elle-même, sans le concours de sa volonté.

Il avait accepté totalement les lois du sac, depuis le début, sans même songer à en discuter le moindre aspect. Il respectait ses interdits avec une soumission absolue.

Une seule chose l'intriguait véritablement sans pour autant qu'il cherchât à en percer le mystère : c'était la satisfaction qu'il pouvait lire, à chaque fois sans exception, sur les visages qui l'entouraient. C'était comme si l'objet donné au hasard était exactement celui que chacun avait espéré recevoir.

Le fardeau prospérait sur le dos de Fils et leur réputation commune allait croissant dans le monde entier.

Jamais le sac n'avait trouvé de dos plus assujetti, plus fort, plus complaisant. Jamais les populations n'avaient vu porteur de fardeau plus noble et plus gracieux. Il était admiré dans tous les lieux où il passait et on attendait son retour, d'année en année, avec impatience.

Des présidents, des princes, des sultans, des puissants de toutes les régions et de toutes les cultures du globe, avaient souhaité, puis ordonné, que Fils participât près d'eux à des cérémonies ou des fêtes, en pure perte, car il n'avait qu'un seul maître, jaloux et farouche, qui le faisait bossu. De telle sorte qu'auprès de ces nobles personnes qui cherchaient à le circonvenir par toutes sortes d'offres alléchantes, il se fit une réputation d'intégrité et d'impertinence qui le plaça au-dessus de toute autorité.

Ainsi était-il au sommet de sa gloire quand, un jour qu'il officiait dans un bourg très important où se tenait un marché très renommé, et alors qu'un regroupement extraordinaire s'était fait autour de lui, Fils fut littéralement abandonné par la foule. Tous se dirigèrent soudain d'un même pas vers une place basse, sans plus se préoccuper de lui.

Pour la première fois il sentit la curiosité piquer ses talons et il suivit la masse des chalands.

Une rumeur courait parmi eux… On allait exécuter un homme condamné pour vol.

Le voleur, exposé nu à tous les regards, chaque membre solidement enchaîné à un timon posé sur le sol, était encore un enfant.

En s'approchant, Fils le reconnut. Le garçon faisait partie du groupe de gamins surexcités qui tout à l'heure lui tournaient autour pendant

qu'il faisait sa miraculeuse distribution. Il avait particulièrement remarqué celui-ci dont le regard brûlait d'un feu étrange en fixant le visage d'une jeune beauté.

Fils fut effrayé par l'excitation de la foule, par l'intensité animale des présences vrillées à la scène barbare qui se préparait : les quatre bourreaux faisaient reculer leurs chevaux et faisaient onduler savamment les longs fouets qui allaient lancer leur galop.

Défaillant presque en imaginant ce qui allait suivre Fils s'éloigna le plus vite possible. Malgré la distance qu'il put creuser entre lui et la place, il perçut le jappement des immenses serpents de cuir déchirant l'air, et le soulèvement de la foule. Les hurlements mêlés aux hennissements étaient d'une sauvagerie épouvantable.

Fils s'écroula, roula dans la terre sèche et rouge des dunes et ferma ses oreilles avec ses poings. Mais les craquements et les déchirements résonnaient dans sa tête.

L'image tressautante du corps mutilé de l'enfant qu'il imaginait, avec ses poulpes de cartilages, ses chicots maculés d'un torchis de sang et de poussière, secouait d'horreur son corps tout entier.

Tordu par l'effroi son visage ne portait cependant aucune trace de larmes. Ses yeux n'étaient pas même rougis. Sa douleur ne parvenait pas à se frayer le chemin naturel des pleurs.

Il tenta de se relever et hurla, à genoux, d'un seul souffle essayant d'évacuer les échos visuels et sonores qui se répercutaient sans aucune atténuation sous son crâne.

Il n'y parvint pas.

Il était anéanti et n'avait pas la force de se relever.

Il retomba sur le sol brûlant et resta étendu là, tel un supplicié évanoui, perdant toute notion du temps, exposé au soleil cuisant de midi et à ses tourments intérieurs.

Soudain, alors que tournoyaient toujours en lui les bruits ignobles de la foule, des fouets, des chevaux et des membres arrachés, surpris lui-même par ce qu'il osait, sans l'avoir prémédité un seul instant, il plongea sa main dans le sac gisant à ses côtés.

Quelque chose de froid et de vivant glissa entre ses doigts. Il se saisit de l'espèce de bracelet qui roulait ainsi au creux de sa main… Enroulé à son poignet et tournant vers lui sa gueule apparut un fin serpent couleur corail, qui le fixa droit dans les yeux… Fils n'éprouva aucune répulsion, aucune peur. Il approcha même son poing de son visage. En un éclair le serpent le frappa et se retira en laissant deux points rouges sur son cou. Au millimètre près il avait aussitôt repris la même position de guet hypnotique, face à lui. Il semblait qu'il n'eût pas du tout bougé. Fils n'avait absolument pas frémi, lui non plus. Mais ses pupilles, comme celles de l'animal, palpitaient maintenant, traduisant chez lui l'attente stupéfaite de la mort, chez le serpent la satisfaction de l'avoir instillée.

Un temps mort et une chaleur lourde se déversèrent dans son corps comme de la lave se répandant dans un moule, le remplissant d'une agréable sensation de poids et de repos parfait. Le serpent prit la parole d'une voix ondoyante comme un mirage :

« Tu as pris pour toi. Ceci est interdit. Nulle autre sanction que la mort. Cependant, tu as été un porteur exceptionnel. Je peux encore te sauver en t'inoculant mon contrepoison. Si tu me fais un fils qui, à ta place, le moment venu, porte le fardeau

à ton image. Tu t'y engages, je te rends la vie. Il te reste trois secondes pour dire. »

Fils était frappé par la lumineuse conscience qu'il avait de ses perceptions et des rouages de sa pensée, ainsi que des mouvements des fluides de son corps ; il avait l'impression de se connaître à la façon détachée et totale dont on peut connaître un mécanisme ; il avait aussi pleinement la sensation de perdre la vie ; il s'entendait grésiller, comme si une boule d'énergie ultime, pure et concentrée, rayonnait dans sa poitrine ; et son cœur battait avec une héroïque constance, fort et lentement.

Regarde, regarde autour de toi. Que ton regard soit un toucher, une question, un accueil, un élan, un vouloir, une respiration, ton voyage.

Fils se retrouva soudain devant l'image de la grâce personnifiée. Le visage de cette jeune femme, qui, parmi tous les autres, avait retenu son attention tout à l'heure pendant la distribution des objets. Il flottait devant lui. Il le contempla de nouveau, avec le sentiment cette fois de pouvoir y consacrer une éternité s'il le voulait.

Il revit aussitôt, simultanément, l'expression brutale sur le visage du gamin qui lui tournait autour : une convoitise féroce, lisible, évidente, à la vue de la jeune femme s'admirant dans le miroir qu'elle venait de recevoir. La coquette avait des raisons de se réjouir de ce cadeau qui reflétait si fidèlement sa beauté !

Fils admirait lui aussi ses traits sans défauts, sa peau veloutée, ses yeux verts, son front bombé comme le ventre d'un vase sur lequel retombaient ses cheveux tel le feuillage lourd et voluptueux d'un bouquet de tulipes.

Elle se souriait. Chez le gamin qui l'épiait ce sourire éveilla un désir sauvage de possession. Fils vit naître ce frisson dans l'éclat de son regard. Il comprenait maintenant ce qui s'était passé. Le sac avait tendu ce piège : le gamin, n'espérant rien obtenir de mieux que le reflet de ce visage et de ce corps splendides, avait volé son miroir à la jeune beauté…

Le pire lui fut enfin révélé : au premier rang de la foule, assistant à l'écartèlement du petit voleur, elle était là, il la revoyait maintenant, oui, c'est cela, c'était elle, le même visage rayonnant de toute sa beauté ignoble, avec son front pur souillé de joie vengeresse, avec le vert cruel de son regard animal posé sur le jeune être plein de désir massacré…

Le sac ! Le sac avait ourdi tout cela !

Il avait créé le désir pour la joie de l'anéantir…

La décision de Fils était prise. Il n'avait pas besoin de plus de réflexion pour peser et juger.

Il se sentait libre maintenant, extraordinairement libre, oui, et disposant d'un temps infini pour en profiter. Trois secondes, quasiment pleines encore, une éternité pour vivre sa vie… la défaire et la refaire en imaginant un autre chemin :

Le voilà qui travaille à la forge avec une rage qui trahit son intention secrète. Ce qu'il doit faire doit être fait avant le retour de Pierre. C'est pour aujourd'hui. L'oncle et Fils travaillent à la forge, tel un couple de forces parfaitement équilibrées. L'oncle maintient le fer sur l'enclume. Fils est un ouvrier puissant et sûr. Il envoie la masse avec dextérité et violence. Grâce à lui le travail est vite fait et bien fait. Quand l'élan est pris, la masse semble tournoyer autour de son épaule gauche comme un rapace apprivoisé. *Au tour prochain*, se dit-il… *Au tour prochain*. Il lui suffira de relever légèrement le pied droit et de se laisser emporter par l'outil volant sur l'axe de son talon gauche, pour

un petit quart de tour, et le coup retombera net, là où il faut. *Au tour prochain*, se dit-il… *Au tour prochain*…

Il lui semble dominer la scène depuis la charpente de l'atelier. Il s'observe, de dos, torse nu, ses muscles qui roulent, sa nuque dégagée où la sueur perle. Le feu ronflant éclaire d'un halo rougeoyant la silhouette penchée de son oncle, les genoux un peu pliés, tenant la pince à bout de bras. Les verrières qui éclairent l'atelier sur son pourtour donnent à Fils une vue globale sur l'extérieur environnant. Dans la cour le coq triomphe au milieu des poules. Une pie perchée sur un des peupliers qui bordent l'étang jacasse affreusement. On entend les vaches du voisin qui réclament la traite. Chtaccc… le rebond de la masse qui s'élance de nouveau, légère, vibrante, se conduisant presque toute seule, sans effort ; il a juste à maintenir le rythme et l'angle de sa giration. Le tour prochain, le tour prochain. Un appel dans les champs lointains. Un paysan qui demande de l'aide. Il s'est embourbé sans doute. Des « Oh ! Hisse ! » s'élèvent de derrière la colline. *Le tour prochain*… Oh ! Hisse ! *Le tour prochain*… Chtaccc… Oh ! Hi… Fils freine un peu trop le glissement de son soulier et la masse retombe trop tôt sur la face de l'oncle, lui arrachant le nez et emportant sa mâchoire inférieure déboîtée et pendante. Ce n'est pas un visage qui se tourne vers lui, il n'y a plus de place pour l'étonnement ou la souffrance visibles. Fils doit achever son travail. Le fer encore rouge sur l'enclume est parfait. Ce travail-là est impeccable, mais la langue de l'oncle cherche à articuler un cri absurde dans une bouche sans os, sans base et sans volume, le menton se balance dans le cou inondé de bave à l'écume rosée… *Achève-le*, se dit-il. *Han !* »

Devant cette interruption du récit, j'étais extrêmement dérouté. Je me dis que j'allais sans doute pouvoir mieux comprendre cette coupure énigmatique du fil de l'histoire en parcourant les annexes. L'auteur avait sûrement de bonnes raisons d'avoir laissé ainsi les choses en suspens.

Avant de me lancer, toutefois, je laissai le récit en l'état prendre sa place dans mon esprit, tourner en rond comme un chien avant de se coucher le nez dans ses pattes.

C'est un plaisir subtil et nuancé que de sentir ainsi un texte vivre en vous sa propre existence, y rouler son échine, déposer sa trace et son souffle, se mêler intimement à votre imaginaire pour commencer une existence en symbiose.

Sans chercher à comprendre vraiment, sans chercher à percer entièrement le sens de ce que je venais de lire, j'examinai le concept de soustraction sous divers angles. J'en éprouvai la consistance, l'élasticité, la fermeté, le poids. Je le faisais rouler et rebondir sur ma paume comme une balle. Je n'en tirai aucune conclusion et me contentai de ce plaisir d'approche presque tactile, sans porter de jugement. Je ne pouvais tout de même pas m'empêcher de penser que la soustraction, dans cette histoire, se présentait comme une série d'opérations de plus en plus violentes.

Je n'avais pas encore bu une seule goutte de mon vin rouge. L'envie me prit de le mettre de côté et de déboucher plutôt une bouteille de vin blanc frais et doux. Je me remplis un grand verre en cristal et, tout en admirant la belle robe dorée du Jasnières velouté qui dansait sous mes yeux, je retournai m'installer sur le canapé, me régalant par avance de tous les plaisirs qui m'attendaient. Mais je fus aussitôt pris par ma lecture et oubliai de nouveau ma soif.

Annexe I

18/12/99

Le cousin de Papa avait l'air d'un grand enfant, doux, rieur, claquant des lèvres et sifflant du coin de la bouche. Pierre… le cousin serrurier… j'entends encore sa voix si particulière, en lambeaux.

Cette voix, une voix qui s'étiole dans la crainte de se faire entendre, la voix de celui qui a peur de la parole. Comme Papa, comme moi, sûrement comme mon grand-père paternel… Voix d'une lignée d'hommes qui cherchent à passer au travers de l'existence, des voix soumises à une force intérieure d'extinction…

Travail sur cette recherche de l'origine de la voix éperdue.

❏

05/2000

Trouver un point à partir duquel je puisse considérer ma route avec confiance.

Cesser de voir ma vie comme une chose effrayante ! Une menace ! Un échec annoncé, un mécanisme d'écrasement.

C'était plutôt lapidaire et troublant ! Mon premier mouvement fut de reprendre ma lecture depuis le début en gardant l'empreinte fraîche de ce peu d'indices. Car ces quelques lignes me donnaient l'impression d'avoir tout lu sous le mauvais prisme – et que j'étais passé à côté de l'essentiel.

Mais la seconde suivante je me convainquis qu'il valait mieux, dans tous les cas, revenir sur ma première lecture après avoir pris connaissance de l'ensemble des annexes. Je pariai gros, en effet, que je n'avais pas fini de découvrir des dimensions inattendues dans cette histoire. Et sans plus hésiter je lus d'une traite la liasse intitulée Annexe II, puis la III, dans la foulée :

Annexe II

Notes 2002-2003

Plus d'un tour dans son sac.

❏

Le problème de « Fils », c'est la gravité évidente. Il faut absolument éviter ça ou l'oublier en la détournant. Se jouer de la gravité.

❏

Orphelin, c'est-à-dire comme un animal, suffisamment mûr pour subvenir à ses besoins, livré à lui-même et en capacité de mener sa vie. De fait, dans l'environnement favorable de la forge, c'est bien ce qu'il se passe. Il en sort formé et libre, puisqu'il a payé une dette (ses deux doigts).

Il est entièrement libre à ce moment. Mais un fardeau lui tombe dessus, un rôle. Plus que cela, un destin. Une charge.

❏

Fils dans la trinité, les deux doigts de la bénédiction en moins…

L'oncle est un père qui venge son fils. Non ! Pas vengeance… Il compense la perte. C'est une dette réglée. Pareil à un agent du fisc qui opère un prélèvement.

En Afrique, l'oncle préside au rite d'initiation. Il est celui qui donne son statut d'adulte, d'homme à l'enfant. Lui qui lui tend sa lance quand il a passé victorieusement les épreuves de la chasse au fauve. Il lui donne naissance au sein de la société, il lui donne le droit de prendre sa place. Il l'arme, une fois l'épreuve passée, pour en faire un homme débridé, libéré de toute dette. C'est positif.

Mais.

La liberté de Fils commence mal. Il se fait immédiatement piéger. Le piège : la compassion, le désir de secourir le pousse à endosser le fardeau d'un autre. C'est un excès de bonne volonté, dépourvue de discernement. Il croit qu'il peut sauver et prendre en charge le drame de l'autre sans aucun risque. En fait, il ne voit là qu'une splendide occasion d'être un sauveur. Est-ce que cette erreur n'est pas due à son malheur (à travers lui-même il veut sublimer ses parents) ?

En principe, la castration (les doigts coupés) guérit de l'illusion de toute puissance, de l'orgueil, mais là aussi il peut prendre ce signe comme l'attribution d'un destin christique – et se mettre soudain à se croire investi d'une mission de sauveur universel.

Partout où il passe en martyr (porteur) il offre la joie (les cadeaux). Oui, il a une allure christique. Donc, il tombe dans ce panneau. Aliéné. Le signe de l'aliénation d'ailleurs, c'est le vivre et le couvert. Il est affranchi des problèmes matériels de survie, qui sont en fait les conditions réelles de la liberté, de la responsabilité de soi, de l'indépendance, de la souveraineté, celle du petit Africain qui a réussi le passage initiatique, et qui a reçu les armes pour trouver sa nourriture. Le chasseur. Cette contingence assumée, liée naturellement à l'existence, c'est la liberté. Dès que tu échappes à cette nécessité, c'est que tu es vendu quelque part. On s'en occupe pour toi en contrepartie d'une rétribution. Le prix que paie Fils, c'est la privation de curiosité, de désir, il doit exécuter aveuglément – tout se passe dans son dos – et ne rien vouloir pour lui-même, ne rien connaître, comme un robot, un automate privé de pulsions. Ses besoins vitaux sont satisfaits mais il est privé de désir.

Non. Pas privé. Il doit y renoncer.

❑

Cadeaux en abondance. Le cadeau, c'est le lien d'amour avec la mère archaïque, remerciement et don de soi, ca-do (caca dans le dos). Ce cliché psychanalytique des fèces transformées en présent d'amour ! Offrir ses propres matières = remercier. Amour inconditionnel et rassurant. Porter le fardeau coûte mais => jubilation constante à travers le plaisir pris par les autres. Piège, là encore, de toute puissance, d'orgueil.

❑

Avec l'enfant écartelé pour vol (le vol ayant été déclenché par l'attrait d'un objet sorti du sac), Fils se rend compte qu'il ne donne pas que du bon. Il n'est pas seulement dans le don d'amour mais aussi dans la destructivité. Cette découverte anéantit sa construction narcissique. Son moi idéal est fracassé.

Le sac lui permet d'aliéner l'autre par le don de son amour surnaturel, idéal, parfait. Soudain il peut voir/sentir cette ambivalence des objets, bons et mauvais, et le but de sa relation (pur/intéressé). Le don n'est pas qu'altruisme (pas que du pain bénit), il est aussi séduction destinée à s'aimer soi-même toujours plus.

❑

Je pensais que Fils pouvait devenir Père et faire porter le sac par son fils ; cela est une solution acceptée par le sac qui n'y voit que des avantages. Mais bien sûr, en tant que père, Fils ne veut pas sacrifier son fils et il cherche un moyen de tromper le sac.

❑

Finir par un transfert des épaules de Fils à celles de Pierre, le cousin qui, tout comme Fils, a les deux

doigts de la bénédiction manquants.

L'histoire se boucle…

❑

Fin du récit : Fils abattu, ne peut trouver la force d'aller plus loin. Il reste là, dans cette ville et cesse momentanément ses distributions. Le sac ne lui fournit plus sa pitance (évoquer ces moments magiques où il trouvait un abri avec nourriture et feu, après une journée épuisante). Il se transforme physiquement, s'affaiblit. Il mendie. Les gens l'évitent. Il est dangereux de l'approcher maintenant. Dangereux de lui donner, à lui qui a tant offert. Il est maudit. Rejeté, paria.

Le procès du sac se déroule : une file ininterrompue de plaignants qui viennent déposer sur les malheurs qui leur sont arrivés à cause des objets.

Verdict : l'homme et le sac, inséparables, doivent être brûlés avec tous les objets qui sont rendus par les victimes.

Au milieu des flammes qui commencent à lui lécher les pieds, Fils plonge la main dans le sac. Au milieu d'un amalgame boueux et sombre il sent quelque chose de vivant qu'il saisit. C'est un serpent du désert à la morsure mortelle foudroyante. Fils approche le reptile de son visage pour recevoir son baiser mortel.

Puis il disparaît dans les flammes et se perd dans les cendres.

Un enfant, assis sur les épaules de son père, et qui a assisté à l'exécution, demande pour quelle raison cet homme est ainsi exécuté. L'homme répond :

« Parce que c'était un *sans voix*. »

Je voudrais bien que la jeune fille qui a reçu le miroir s'occupe des cendres de Fils et soit grosse de lui.

Finale.

❑

Froid et distant. Dur. Être dur. Pour ce finale avec Fils être, ainsi, implacable.

Annexe III

17 mars 2004

Retour sur ce souvenir douloureux. Je suis assis sur les marches du perron avec ma petite amie. On regarde mon père passer la tondeuse…

Notre grasse matinée a été interrompue par les bruits du moteur. Le jardin ici est un peu sauvage, il n'y a jamais eu de gazon, c'est de la bonne grosse herbe avec de belles touffes et des pierres cachées. Je ne suis pas sûr d'avoir proposé à Papa de passer la tondeuse à sa place. Pas sûr du tout. Mais je le vois bien en train de refuser. Il adorait se livrer à ce genre d'activité. Ce qu'il y avait de bizarre c'est l'espèce d'acharnement qu'il y mettait, il n'était pas dans le plaisir mais dans l'entêtement à faire comme une démonstration ; c'est une pure interprétation de ma part mais je sentais que ça m'était adressé : il me montrait ce que j'aurais dû faire.

Bref. Nous étions assis sur les marches hautes et le regardions faire. Il se pencha pour prendre une pierre que la lame avait rencontrée, en dessous de la joue de protection, et aussitôt un choc retentit, il retira sa main en sursaut, ensanglantée, et jura, perdant son souffle. Aucune vision précise de ce que fut ma réaction. Il me semble que ma petite amie fut plus réactive que moi. Je me revois affolé allant chercher une casserole dans la cuisine pour y mettre les doigts abîmés ramassés mélangés avec le hachis d'herbe. Là encore, je ne suis pas certain,

mais il me semble avoir vidé le bac à glaçons du frigo pour conserver les chairs. Ensuite je me souviens de l'attente à la clinique, et de notre inquiétude, car le fait que mon père était diabétique pouvait compliquer sérieusement la situation. Ce qui ne fut pas le cas, heureusement. Je me souviens surtout que Papa était dans une rage phénoménale contre lui-même, se reprochant d'avoir été assez bête pour faire ce geste qu'il aurait formellement déconseillé à n'importe qui d'autre. Cette rage je la ressentais comme adressée à moi, qui aurais dû passer cette tondeuse à sa place depuis quelques jours. Si je l'avais fait nous n'en serions pas là, lui avec sa colère détournée et moi avec ma honte et le sentiment d'être responsable en grande partie de l'accident. Je dois dire qu'il y a aussi le sentiment de honte que mon père se soit ainsi blessé d'une façon stupide devant ma petite amie. Il lui avait démontré une certaine faiblesse de caractère qui retentissait sur moi. De cela, sûrement, je lui en voulais, en même temps que j'avais honte de ne pas avoir fait ce que j'aurais dû faire. Au-dessus de tout cela, en amont de cet événement traumatisant, il y avait le décès de ma mère, qui remontait à peu de temps, et qui, d'une certaine façon, expliquait cet enchaînement de fautes, et de maladresses, par distraction. Non, plutôt par obsession de ce drame encore frais. Nous n'avions pas de quoi être fiers de nous durant cette période. Tout allait de travers. Papa se retrouvant seul à la maison, puisque j'avais emménagé avec ma petite amie à M., était d'humeur sombre. Je me souviens combien l'agaçaient le ton morne que j'avais et les soupirs que je poussais quand je passais le voir – souvent pour lui demander une aide financière !

Je me rends compte aujourd'hui que je l'ai beaucoup maltraité, en ce sens que je lui manquais de respect et de reconnaissance : je me comportais comme si tout m'était dû, sauf l'effort. De son côté il ne m'a jamais pris entre quat'z'yeux pour me dire mon fait. Il ne m'a jamais fait aucun reproche et presque jamais aucune remontrance dont je me souvienne. Mais ce qu'il pensait de moi, j'en ai eu une vague idée le jour où il s'est très sincèrement étonné de mes marques d'affection. Sans se réjouir de mes attentions, qui le surprenaient beaucoup, il remarqua combien il me connaissait peu encore, malgré toutes ces années.

Les doigts coupés de Papa débarquent dans cette nouvelle d'une façon inattendue pour moi. Je ne l'avais pas prémédité et c'est au détour de la phrase annonçant le départ de Fils de chez son oncle que cela a surgi.

Dans le contexte de l'histoire, les doigts coupés de Fils compensent les doigts coupés du cousin. C'est la justice, représentée par l'oncle, qui tranche. Si je rapporte ce contexte à l'autobiographie, l'oncle, le patron de la serrurerie c'est Pierre (chez qui j'ai fait un stage de serrurerie), le cousin de Papa, qui représente le jugement, la conscience que j'ai de ma faute et la sanction que je m'adresse pour rétablir le scandale des doigts coupés de mon père. Devant ma petite amie je suis fautif, affolé, inefficace, castré en somme. Avec ma casserole j'avais l'air d'un con… Sauf que j'échappe à la blessure physique réelle. C'est mon père qui est dans le réel (la comptabilité son métier), moi, je me suis défaussé dans la fiction, la marge, l'à côté, la spéculation romanesque (le spéculaire : juste un voyeur, mais non jouissant, plutôt passif, fasciné, dans la stupeur).

Cette scène touche à l'essence de ce que je suis : je suis celui qui *passe* à *deux doigts de la réalité*, et qui, par une série de « chances », passe toujours au travers.

Le sentiment de culpabilité qui en découle m'amène à me sanctionner de diverses manières très secrètes. Il y a un tas de choses que l'on

s'interdit de réussir ou d'obtenir pour gagner, en échange, un peu du confort moral qu'apporte le fait de purger sa peine.

Le choix du fardeau est assez parlant dans ce sens et exprime bien les freins, le poids qu'on s'impose. Les interdits du sac expriment aussi très clairement l'auto-persécution.

Mais si je fais ce travail d'approfondissement ce n'est pas pour ajouter de la cohérence, c'est pour chercher un développement et un terme à mon récit qui soit dans une logique de dégagement, d'évacuation (comme le dit si bien Nizon). Il faut que je trouve la forme de récit qui conduise à la pleine expression de l'énergie que contient ce récit.

18 mars

Suite et fin de « Retour sur les doigts coupés ».

Cette histoire, véritablement, je dois la mettre de côté.

Ce qui m'intéresse ce n'est pas le sens personnel que cela peut prendre, mais au-delà, le sens magique.

Je voudrais bien que de nouveau, après avoir ainsi « dépolarisé » mon texte des liens autobiographiques, il s'impose à mon imaginaire, tout seul, par sa propre force d'invention, qu'il me surprenne comme il m'a déjà surpris tout au début de sa genèse.

25 août

Terminé.

Je dois passer le relais pour qu'un autre imaginaire s'en empare…

Il y a encore du potentiel d'étonnement dans ce récit, dont les sources sont les personnages, les situations, la langue, et les rencontres, *la rencontre*, que j'appelle de mes vœux.

J'ai donc pris la décision de le séparer de moi, de mon histoire, pour lui donner une chance nouvelle de se poursuivre.

De m'en *décharger*. De le déposer très précisément à la décharge. Déposer ce fardeau-là.

Peut-être que quelqu'un trouvera ce dossier, aura la curiosité d'en prendre connaissance. Et ce sera peut-être une rencontre fructueuse pour eux deux.

❑

J'avais fini ma lecture sur des chapeaux de roues, légèrement haletant. Je me sentais manipulé, piégé… ce qui était parfaitement idiot : comment pouvais-je avoir été manœuvré par une liasse de documents trouvée dans un tas d'ordures ? Pourtant c'était comme si ce truc me lançait un défi. Je savais bien que c'était seulement une histoire de hasard. C'était tombé sur moi. Un point c'est tout. À moi de voir ce que j'en ferais…

Je *commençai* par chercher à retrouver mon calme… Systématiquement, verre après verre, je liquidai ma bouteille de Jasnières, qui jusque-là était restée intacte. Je me la jetai vite fait derrière la cravate, pressé d'en ouvrir une deuxième. À mi-bouteille je retrouvai enfin un peu de calme, mes visions d'horreur étant plus distantes. Cependant l'alcool m'avait échauffé, le sang battait dans mon cou, et ma prothèse me faisait mal. Il était plus de minuit, je n'avais pas dîné – et n'en avais d'ailleurs plus aucune envie. Il fallait surtout que je m'allonge pour soulager ma jambe. Je délassai mon pied gauche et le déclipsai pour me masser le mollet.

L'accident était survenu sur l'autoroute à la hauteur d'Orly. En faisant une embardée pour éviter un chauffard qui entrait sur la bretelle, un camion avait perdu une tôle, juste au moment où nous changions de file pour doubler sur la droite une bagnole qui refusait de nous libérer la voie. La tôle avait foncé sur nous.

J'ai vu la tête de papa s'envoler par-dessus moi, tandis que je le tenais par la taille, et que, les mains sur le guidon, il continuait de mettre les gaz.

La moto avait poursuivi gaillardement sa route et moi je n'ai même pas senti le choc… Peut-être que j'étais déjà inconscient, assommé par l'insoutenable vision de la décollation de mon père.

C'était un pur miracle que je m'en sorte avec seulement un pied arraché.

Et cette moto vivante, atrocement, détalant comme un canard décapité, c'était une pure horreur.

Combien de nuits, combien d'années avait-il fallu, pour atténuer l'angoisse que diffusaient ces instants cristallisés, empaquetés dans leurs sachets souvenirs, diffusant l'horreur dans l'eau tiède des jours, des nuits, des années ?

Et ce n'était pas fini. Il ne m'était plus possible maintenant d'espérer la paix.

Qu'allais-je faire de cette rencontre ?

Fallait-il que je réponde à l'appel du *principe de soustraction* ? À quoi faisait-il écho en moi ? Pourquoi l'avais-je repêché au milieu des déchets, des rebuts, des choses rejetées, évacuées, vouées à une rapide décomposition ? Pourquoi l'avais-je *soustrait* à l'anéantissement ? Quelle était la teneur de mon propre désir ? Existait-il pour moi, au cœur de cette histoire surgie de nulle part, une quelconque raison de trouver un apaisement, un réconfort ?

J'ignore combien de temps encore je suis resté éveillé, mais je sais qu'avant de sombrer j'ai pris la décision de laisser tomber mes travaux de jardinage. Non par crainte d'un quelconque accident, mais parce que je sentais que j'allais devoir mettre toute mon énergie à trouver le moyen de sortir des délibérations où m'avait plongé cette lecture.

Je fus éveillé par une idée fraîche comme un courant d'air. Sous son impulsion, j'allai directement feuilleter l'annexe II, à la recherche d'une impression que j'avais ressentie, une étincelle entraperçue au cours de ma lecture, qui me semblait capable d'éclairer le chemin qu'il me restait à faire… Voilà, c'était ça :

Le sac ne lui fournit plus sa pitance (évoquer ces moments magiques où il trouvait un abri avec nourriture et feu, après une journée épuisante).

Cette chose, mise entre parenthèses ! L'insouciance perdue, définitivement perdue, qui nous semble être la perte d'un trésor irremplaçable ! Alors que le vrai trésor est dans cette perte même, qui fonde notre liberté. Ce qui nous est retiré ne vient pas en déduction, c'est au contraire ce qui permet aux fils d'établir leur responsabilité de pères. C'était cela l'étincelle. Voilà ce que je devais tenter d'évoquer, dans mon langage personnel.

Je consacrai la matinée à faire une longue marche dans la campagne avoisinante, rempli par les émotions que j'éprouvais au souvenir de mon père, tout en restant connecté à mes impressions de lecture. À chaque pas j'avais la sensation d'avancer dans une sorte de paysage intérieur, où chaque détail, haie, barrière, chemin, muret, pommier, basse-cour, échelle, volet, ombre, couinement, m'adressait un indice que je devinais presque. Sous la lumière crue de cette journée d'automne, j'avançai, effervescent, la lucidité au bord des yeux, sans jamais l'atteindre.

À mon retour je déjeunai. Je me reposai. Et, avec d'infinies précautions, je me préparai à écrire.

Au *principe de soustraction*, tel que je l'ai découvert, *j'ajoute* le texte qui suit, dont chacun des mots fut une entière surprise, s'échappant de ma plume sans passer par ma tête.

Annexe IV

Il rentrait avec son odeur. Elle arrivait la première dans la chambre, juste après le bruit de la porte. C'est souvent tard qu'il rentrait, j'étais dans mon lit. Il y avait le bruit de la porte, des clefs, des vêtements, surtout son blouson de cuir ; tous ces bruits se succédaient très vite, mais l'odeur était déjà arrivée, parfois même avant le bruit de la porte, avant même que j'aie le temps de me lever.

Je courais à travers le couloir jusqu'à taper dans ses jambes ; je poussais un cri. Je me cognais sur lui, un grand coup dans ma poitrine et ça me forçait à sortir de l'air en faisant *Han !* Quand je pouvais, quand j'arrivais assez vite, quand on se rencontrait au bon endroit, parfois en ligne droite dans le petit couloir mais pas toujours, ça pouvait être aussi en plein virage, je me laissais rebondir et je faisais deux fois *Han !* Il riait.

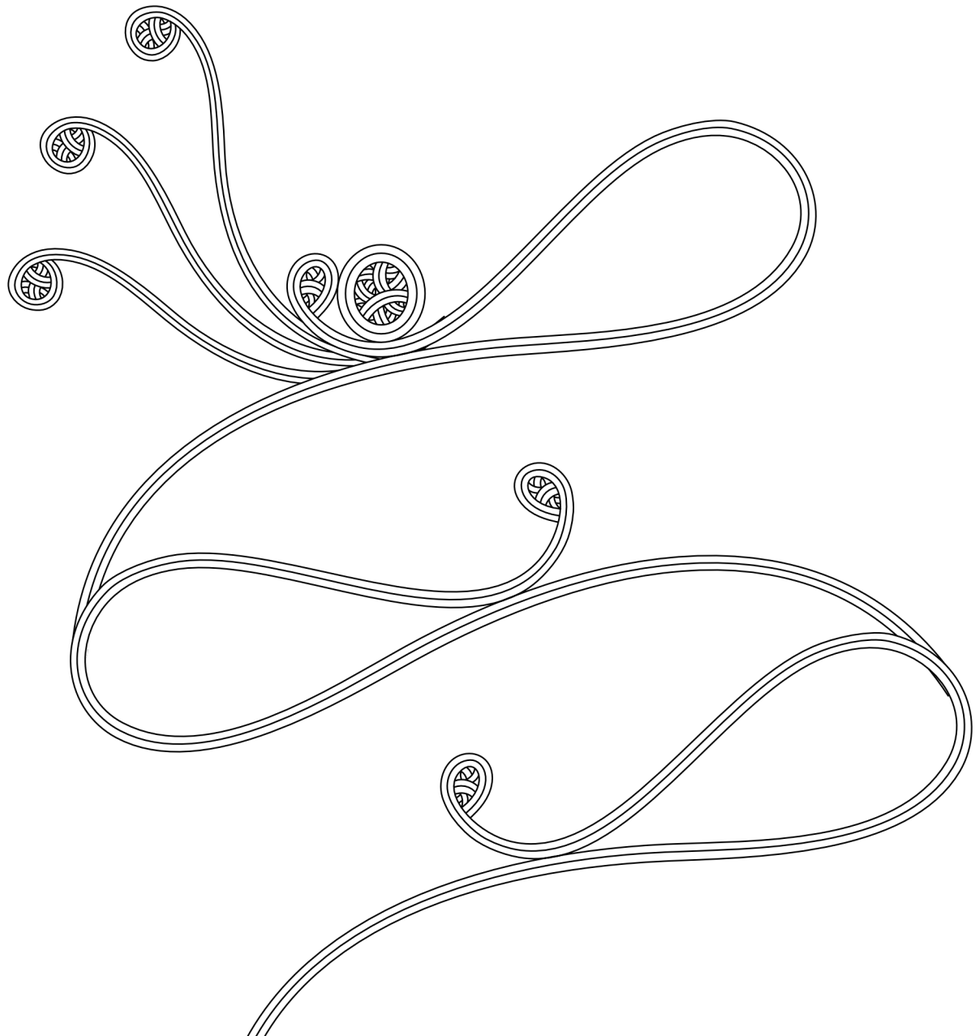
Je l'accueillais presque à chaque fois avec ce jeu de balle qui se jette dans ses jambes. Heureusement il savait arrondir ses os. Ça ne faisait pas mal et j'étais dans son odeur, j'étais entré dans son nuage d'odeurs ; c'est ce nuage qui m'avait attiré, électrisé, je me collais à lui, happé comme une pelure de papier sur une règle en bakélite frottée. C'était une odeur pleine de parfums mélangés que je pouvais deviner, un par un, toutes les vapeurs du dehors qui restaient collées sur lui, elles aussi comme happées. Une multitude de gouttelettes d'odeurs qui grouillaient sur lui comme quand on glisse un doigt dans un verre de limonade, frétillaient, glissaient sur lui, pétillaient et chatouillaient mes narines, pluie sur écharpe de laine, herbe écrasée, cambouis, gant de cuir, chien trempé, bière, coussins poussiéreux, essence, café, encaustique, toute cette vie en suspension, qu'il avait attrapée dans ses habits et sur son corps, ses mains, ses cheveux, son haleine, et qu'il ramenait comme une provende, une manne, une délicieuse récolte dans laquelle je plongeais… une mare et moi canard.

Il me frottait la tête, me soulevait jusqu'à son visage, je voyais ses yeux grands et clairs et qui bougeaient de droite et de gauche très vite, le ping-pong des yeux, ses lèvres rouges tout étirées, les gros plis de ses joues, sa barbe du soir qui crissait sur mes joues et sur ma tête quand je redescendais et encore sur le coton de mon pyjama. Je gloussais. Je cancanais et m'agitais dans tous les sens comme une toupie remontée, et m'affalais pareil qu'elle à bout d'élan.

Je restais tranquille ensuite, allongé ou assis, sans plus beaucoup me montrer, plutôt même en disparaissant, juste occupé à le regarder, à ne pas perdre une miette de ce que je pouvais attraper.

Sa peau blanche parsemée de taches de rousseur, j'avais envie de vérifier si elle était sucrée comme je le pensais, une crème, un dessert nappé sur son visage, avec des vaguelettes à la surface, ses mains couvertes de petites rides, une main comme une motte de beurre où est passé le couteau denté. Une lame de machine avait tranché son index à la main gauche.

Souvent, les pères, il leur manque des morceaux.



Olivier Steiner

Une fleur à Versailles

Écrivain né à Tarbes en 1976. A publié Bohème *et* La Vie privée *chez Gallimard, puis* La Main de Tristan *aux éditions des Busclats.*
Publie aussi un journal en ligne sur Diacritik.

En passant près du Hameau, en relevant le col de mon paletot contre le vent, j'entendis roucouler des colombes. Partout l'odeur du buis, comme au dimanche des Rameaux, enivrait. Comment ai-je pu cueillir encore un mince bouquet de printemps, dans ces jardins saccagés par l'automne ? Sur l'eau, le vent froissait les pétales d'une rose grelottante.

Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*,
« Les regrets, rêveries couleur du temps – Versailles »,
1896.

C'est le mois d'août et mes parents arrivent en gare Montparnasse. Ils sont si impressionnés par la grandeur des lieux qu'ils ne disent rien. Le lendemain je les emmène à Versailles.

Mes parents sont nés en 1950, mon père à Tarbes, ma mère à Lourdes. Ils n'ont pas fait d'études, ont travaillé toute leur vie, en silence, ils sont aujourd'hui à la retraite. Mon père était peintre en bâtiment, ma mère a été vendeuse puis a gardé des enfants à domicile.

Il fait très chaud, c'est le mois d'août, on a du mal à respirer, poussières dans l'air. C'est le grand escalier de Versailles, le grand escalier extérieur, lisse comme un miroir, avec ses trois degrés. C'est un été caniculaire, c'est la foule et c'est un silence majestueux, souverain, comme pendant la neige.

Elle s'appelle Rose.
Ma mère.
Je viens de Rose.
Nous venons de Rose.
Rose is a rose is a rose is a rose.

C'est l'été, j'ai quarante ans.

Aujourd'hui ma mère c'est un peu Marie-Jeanne Bertin, dite Rose Bertin, marchande de mode de Marie-Antoinette, « ministre des modes », la grand-mère de la Haute Couture française. Ma mère c'est aussi les délicats camaïeux rose lilas des jardins de Trianon, ce rose qu'on appelle rose Pompadour, désigné dans les registres de la Manufacture de Sèvres comme « un rose très frais et fort agréable ».

Cette mère, que je suis seul à connaître, est aussi cette petite femme qui marche à Versailles en ce moment, qui n'en revient pas, n'en revient pas. Et moi j'ai envie de pleurer.

Mais cette femme, cette mère, Rose, c'est la peur, aussi, elle a peur tout le temps, tellement peur qu'elle en fait peur. On dirait qu'elle est calme, elle est ombrageuse. On dirait qu'elle réfléchit, qu'elle rêve, elle broie du noir. Rose, cette mère, est une femme douloureuse, une femme en creux. Il y a du vide en elle. Des « ne pas », du non, de l'inquiétude, une inquiétude sans nom. Des négatifs, comme en photographie. Pensées négatives de ma mère, comme les mains noires sur les parois des grottes préhistoriques.

Quand Rose rit, quand un éclat de rire vient défigurer son visage, ça donne l'impression d'une erreur, d'une grimace, d'une petite souffrance, et le laid est alors un moment du beau, rien de plus, un passage comme celui d'un nuage noir devant le Roi Soleil. Rose voit toujours le mauvais temps couvert sous le ciel bleu, le verre à moitié vide, la Révolution à Versailles, la Terreur qu'elle annonce. Et si ce mal de tête cachait une tumeur ? Ou un AVC ? Il faudra faire une radio, une IRM. Et ce grain de beauté dans le dos ? Est-ce qu'il n'évolue pas ? Un carcinome, un mélanome ? Quand Rose va quelque part, au cinéma ou ailleurs, elle emporte une lampe torche, au cas où, c'est-à-dire qu'elle pense aux ténèbres : ça s'appelle un caractère malheureux. À Versailles c'est pareil, elle a une petite lampe torche dans son sac, au cas où les *Lumières* s'éteindraient d'un coup en plein jour. Le pire n'est jamais sûr, dit la sagesse populaire, pour Rose le pire n'est jamais à écarter, je ne sais pas d'où lui vient cette noirceur. Elle va jusqu'à prendre deux piles neuves, en plus, qu'elle enveloppe dans du « papier » Sopalin. Au supermarché, une lampe torche, à Auchan, à Leclerc. Quand Rose entend dire à la télévision qu'il y a eu un problème à Paris, une alerte à la bombe ou autre, elle pense aussitôt que je suis juste à côté, à quelques mètres de la bombe, prêt à exploser, que j'ai explosé. Elle m'appelle, me laisse un message angoissé. Me voit-elle exploser ?

Quand elle va faire un tour en ville
– j'adore cette expression
aller faire un tour en ville –,
Elle emporte un petit parapluie,
Qu'elle glisse dans son sac,
Même s'il n'y a pas un nuage
Et que l'air est très sec
Et que c'est l'été.

Rose ne sait pas nager. Elle dit qu'elle a peur quand elle n'a pas pied, l'idée de ne pas avoir pied lui coupe la respiration. Parfois c'est comique. Ici à Versailles pendant quelques secondes c'est comique. Comme il y avait trop de monde dans la galerie des Glaces, nous sommes sortis dans les jardins. Après avoir descendu le grand escalier qui mène au bassin de Latone, je m'improvise guide pour mes parents, je raconte comme si j'avais été là, avec une drôle de fierté, ce 20 août 1715. Devant le bassin de Latone, dans le fauteuil à roues qu'il ne quitte plus, Louis XIV jette de la brioche à ses carpes. Ces poissons dorés sont immortels,

l'émissaire du Japon le lui a juré. Pour la première fois, il songe qu'ils lui survivront. Depuis le début du mois, il a effroyablement maigri et, malgré la chaleur, il grelotte. L'enflure de son pied gauche a gagné le mollet, les élancements le taraudent. Les médecins ont diagnostiqué une sciatique, ils ne parlent pas de gangrène mais, au fond de lui, Louis sait.

Le compte à rebours a commencé. Il lui reste dix-sept jours à vivre. Ma mère adore toutes les histoires qui contiennent la mort, et quand elles sont royales, c'est encore mieux, *lady die*.

Nous continuons, descendons vers le Grand Canal par l'allée Royale, je regarde les statues de plus en plus grandes, je fais des photos, je regarde de temps à autre ma mère devenant de plus en plus petite ici dans la perspective Le Nôtre. Après le bassin d'Apollon j'insiste pour louer une barque, je veux que mes parents voient le Château depuis le Grand Canal. Je veux qu'ils voient le plus beau. Je veux revoir avec eux le plus beau, la perspective, cette grande croix chrétienne faite de nature ordonnée. Mais Rose est prise de panique au milieu de l'eau pourtant si plate, si calme, si peu profonde. Elle se met à crier, à étouffer, peur des autres barques, du courant, quel courant ? Elle nous voit déjà sombrer.

Sur ce Titanic d'eau douce, de pacotille, j'ai honte.

Les gens nous regardent, se moquent, qui est cette folle, cette Jackie ? Qui sont ces Bidochon, cette famille Groseille ? J'ai honte et la honte se transforme en colère : non, je ne suis pas un sans-culotte, un sans-dents, non je ne suis pas comme elle, une vulgaire poule mouillée ! Je sais nager, moi ! La colère est totalitaire, elle emporte tout sur son passage, une petite révolution qui fait perdre la tête. J'ai honte jusqu'à la douleur, je lui en veux à cette petite femme, je m'en veux d'avoir ces sentiments, j'ai alors la brusque envie de dynamiter Versailles, de tout mélanger, de brûler Télérama, Proust, Gallimard, mon savoir de collectionneur, de faire exploser le sixième étage de Radio France, France Culture, je veux raser tout le boulevard Saint-Germain, dézinguer Le Flore et Le Nemours, chloroformer les marquises qui se tiennent si bien, elles, sur ce Grand Canal, elles, duchesses de Guermantes et d'ailleurs, orchidées fleurs fixes qui savent sauver les apparences, elles si hautes, tellement plus hautes, imperturbables pendant les crises économiques, à la cime des arbres toujours. Malheur de la comparaison. Je trouve d'un coup que tout a plus de hauteur que ma mère. Tout. Nous regagnons la berge, nous rendons la barque, ma colère se décourage, se fatigue, il fait si chaud, nous sommes fatigués de piétiner, et mon père qui baisse la tête, sourit avec gêne, qui ne dit rien.

On ne sait plus quoi faire alors on fait des kilomètres sous un soleil ardent entre le bassin de Neptune et le potager du Roy. Et tout serait comique si ce n'était pas si triste, s'il n'y avait pas cette honte première, primitive et primaire, toujours sourde, tapie dans les bosquets, prête à attaquer. Cette honte passagère, qui est ma passagère, quand je ne la retiens pas, quand je la laisse passer, me traverser, quand je lui ajoute de la patience vers un effort d'humilité, il arrive qu'elle se transforme en quelque chose de plus doux.

À Versailles, mes parents, pendant quelques minutes, je les avais trouvés tellement pas à la hauteur du marbre ! Comme un enfant qui fait un caprice, j'avais eu envie de pleurer, de rage, casser mes jouets, pleurer sur eux, sur moi, sur

Versailles, cet été trop chaud, ces grandes eaux et tout ce monde, toute cette foule qui nous rendait si anonymes, si dérisoires.

Je n'ai rien dit et nous avons piétiné encore, en silence, nous avons marché sans rien nous dire. Je pensais à Guillaume, qui aurait pu être ici, avec ses beaux-parents, mes parents. Ma mère aurait alors préféré Guillaume à moi, elle aurait marché à son bras et j'en aurais été heureux.

Sur le chemin je m'en voulais à cause de la barque, j'étais triste parce que je savais qu'ils avaient vu ma honte et je ne pouvais plus revenir en arrière. Le mal était fait. Qu'y a-t-il de pire qu'un fils qui a honte de ses parents ? Des parents qui constatent que leur fils a honte d'eux.

Dans les jardins du Petit Trianon, mausolée désolé, immobile et sans fête, j'ai regardé les fleurs, le rose du marbre et des fleurs, comme un couillon. J'ai regardé les colonnes blanches, comme un idiot, et je ne sais pas pourquoi, je veux dire que je ne sais pas comment, une forme de tendresse est arrivée, comme l'ombre d'un pardon, comme une nostalgie très vague. Ce fut comme si un accablement agréable recouvrait la honte, de la même façon qu'un lierre grimpant peut recouvrir un mur.

Dans le hameau de la Reine, je m'approchais d'une chaumière, je regardais la passiflore, je m'approchais encore comme s'il y avait là une réponse qui m'attendait, je regardais les minuscules attaches de la plante, filaments vivants propulsés dans le vide, petites lances vertes à la recherche d'un point d'ancrage, s'enroulant autour d'une poutre. Ma mère prenait des photos avec l'appareil jetable. Je leur lisais la brochure du Château. Chaque maison avait son petit jardin, planté de choux pommés de Milan, de choux-fleurs et d'artichauts, entouré d'une haie de charmille et clos d'un palis de châtaignier. Les rampes des escaliers, les galeries et les balcons étaient garnis de pots en faïence de Saint-Clément, aux couleurs blanches et bleues, contenant jacinthes, quarantaines, giroflées et géraniums. De petits vergers étaient plantés de pommiers et de cerisiers. Sur les murs des maisons et le long des allées, mon regard courait, avec les plantes grimpantes, d'un coup je me sentis mieux, plus libre, j'avais arrêté de penser et de comparer. Dans cette nature apprivoisée, mon regard avait changé, je venais de regarder Rose de la même façon que j'avais regardé la passiflore et les colonnes, la regarder en lui donnant sa chance, sans chercher à la changer, la regarder comme un objet vivant définitivement extérieur à moi et, malgré ça, peut-être plus proche encore, de moi, de tout ce qui m'est proche, Rose, une fleur à Versailles.

C'est horrible à dire, à écrire, mais ma mère est morte. Et pourtant, non, elle est toujours vivante, je l'ai eue au téléphone pas plus tard qu'hier, je voulais qu'elle me renvoie à Paris un courrier de La Poste que j'avais reçu chez mes parents, je m'étais domicilié chez eux il y a quelques mois, j'étais alors très dépressif, je n'avais plus de chez moi, je pensais que j'étais fini, que c'était fini, bref, c'est une autre histoire, qui n'a rien à voir avec Versailles. Ma mère est morte, pourquoi ai-je l'idée ou l'envie d'écrire ça, n'est-ce pas horrible, indécent, serais-je un monstre ? Au minimum un fils indigne ? Et je ne pleure même pas, je ne pleure plus, mes larmes se sont transformées en pensées et en mots.

Je ne sais pas.



Je me souviens du jour où j'ai le plus pleuré de ma vie. Nous sommes en 1993, j'ai dix-sept ans, *Philadelphia* vient de sortir au cinéma et je vais le voir. C'est ainsi que je découvre l'homosexualité sur un écran, et la voix de la Callas, et cet air d'André Chénier, qui n'en finit pas, *La mamma morta*. Je me souviens d'un torrent de larmes dans le noir de la salle, *love streams*, je pleurais tellement que j'en avais honte, c'était trop, je savais que c'était trop. Autre fois où mes larmes furent indomptables : *Tout sur ma mère* d'Almodovar. Et dernière fois : *Dancer in the dark* de Lars Von Trier. Des histoires de mère. Ce qui me fait pleurer au cinéma ce sont les histoires de mère. Dans la vie, plus de larmes, et je n'ai même pas les bons mots pour les morts, quant aux morts-vivants, comme ma mère, encore moins. On n'a jamais les mots précis, les mots justes, ceux qui disent, montrent, réparent, comblent tout le silence du monde. Ma mère est de plus en plus petite, de plus en plus lointaine, elle s'efface peu à peu mais elle vit sa vie, quelque part, autrement, une vie que je ne connais pas, que je ne comprends pas, c'est-à-dire qu'elle tient, elle résiste, elle s'accroche, c'est fou, il est fou ce long désir de durer. Elle vit une drôle de vie : aujourd'hui, hier, demain, tous les jours, ma mère est morte. Je l'enterre et je ne vais pas à ses obsèques.

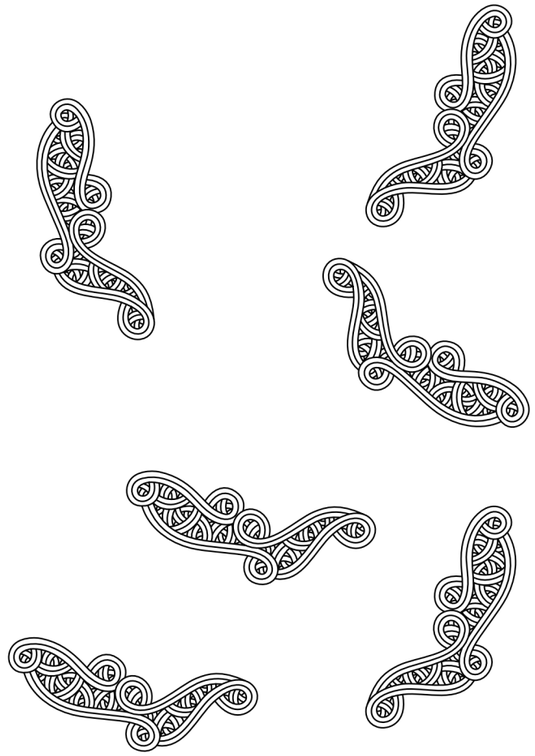
Je suis incapable d'écrire « maman », ce mot m'écorche les lèvres, me brûle la bouche, je crois même que c'est politique, c'est pour les bourgeois, « maman », c'est pour Versailles, moi je viens d'un monde où on ne peut que ma mère, ou la mère, cette mère du *Barrage*, folle, rendue folle par la vie, la société, mais qui fonctionne quand même, ça se couche, cette mère, ça se lève tôt, ça fait son ménage, ça mange à midi son plateau-repas devant la télévision, les nouvelles, Oh ! Mon Dieu, Untel est mort, il était si

gentil ! Oh ! Mon Dieu, t'as entendu ça ? ça va mal, ça va très mal. Cette mère, cette longue plainte, est une énigme et un aimant. Et moi j'écris un tombeau, ou un château, ou une pyramide de Gizeh, je ne sais pas.

Peut-être que je me trompe, peut-être c'est moi, le mort-vivant, et elle, avec son cœur simple, elle serait au milieu de la vie, la vie qui vit et ne pense pas à la vie, la vie qui n'écrit pas, qui ne déprime pas, qui sait y faire avec les heures, les jours qui passent. Ma mère ne fait rien, mais ses journées sont très bien remplies, il n'y a jamais aucun vide. Moi je suis encore dans l'impatience brûlante, et ma mère, la mère, cette mère, Rose, elle serait passée de l'autre côté, vers la patience brûlante ?

Une mère, un fils, un père et une sœur un peu plus en retrait, nous sommes des mouettes, *non, c'est pas ça*. C'est quoi alors ? C'est Versailles, c'est toujours Versailles, c'est l'émerveillement de ma mère découvrant la Galerie des Glaces par le salon de la Guerre après les Grands Appartements, cette sorte de bonheur qu'elle eut ce jour-là, son regard ébloui, je veux le prolonger, le retrouver, avec l'éternité et *la mer allée* dans le sillage du Roi Soleil. Et puis un jour, je voudrais qu'elle s'endorme un peu trop, ma mère, doucement, gentiment, sans trop souffrir, sans laideur, avec dignité. Je voudrais vivre cela car l'idée qu'elle puisse apprendre ma mort m'horrifie. Je veux pour elle le cours normal des choses.

Qui je suis ? Personne, le fils d'une Reine. Une Reine qui s'ignore, qu'on ignore, mais Reine quand même, et même plus que Reine. Donc vive la Reine ! Que Dieu sauve la Reine ! Avec qui j'écris après tout, avec quoi ? Avec la langue maternelle.



Laurent Guillo

Mille cinq cents signes

Récit en désordre

Chercheur à temps partiel, trouveur occasionnel et auteur accidentel, qui observe le principe qui veut qu'il faut vider sa baignoire avant de vider son cumulus [*ou, si l'on préfère, qu'écrire permet de se vider la tête pour faire place à autre chose*]. *Travaille actuellement sur un projet de roman de nouvelles de récit de résidence secondaire.*

Le bonnet

Ses cheveux tombaient, il en semait partout. Le voyant gêné, je lui ai proposé de lui raser la tête. Perspective qui ne l'enchantait guère, mais il s'y est résolu. Quand les événements nous dépassent, feignons de les organiser… Alors on a fait ça, tranquillement, assis devant la glace, la serviette autour du cou, commençant aux ciseaux, finissant au rasoir avec de longs passages en quart de cercle, consciencieusement croisés. Ensuite, quand tout est lisse, un bon massage du cuir chevelu avec une lotion, et quatre bisous dans l'oreille. Nickel, pas de coupure. Mine de rien, ça a pris près d'une heure.

Ensuite il a essayé quelques bonnets pour avoir chaud à la tête, et en a finalement choisi un en satin bariolé, acheté lors de vacances à Antalya – un bonnet de circoncision, en fait ; si vous portez ça dans la rue tout le monde rigole. Avec ses lunettes rondes à bordure d'écaille, il a l'air de Tintin sortant du grand vase du Lotus bleu. Une nouvelle tête, donc, pas une tête de malade. On avait dédramatisé la chose et ça lui allait bien – je n'ai pas été le seul à le lui dire. C'était l'époque où le crâne rasé devenait à la mode…

Avec le recul des années, je me suis rendu compte que ce moment avait été le premier où il m'avait laissé entrer dans sa maladie. Il avait longtemps refusé qu'on l'accompagnât à ses séances de chimiothérapie, qu'on l'aidât pour ses courses ou pour quoi que ce fût qui lui aurait donné l'impression d'être assisté. Il lui a fallu atteindre l'épuisement consécutif à un séjour de trois semaines en chambre stérile pour qu'il acceptât enfin d'être soutenu, d'être attendu dans l'escalier ou de s'asseoir dans une pharmacie.

J'ai toujours le bonnet. Je n'aime pas que les objets soient orphelins, je préfère les donner à qui ils peuvent servir, mais ce bonnet je l'ai adopté.

❏

Les pierres

C'était Noël, un de ces noëls passés rue Saint-Dominique, quand les familles n'étaient pas encore éparpillées. Celui-là fut à la fois classique et joyeux. Nous étions tous là : nous deux, sa mère, son compagnon et sa fille, sa tante et son oncle, leurs deux enfants et leurs amis d'alors. L'ambiance était détendue, tout le monde était content d'être venu, même ceux qui habitaient loin, et on se connaissait suffisamment pour que les paroles soient franches.

Le repas fut préparé par plusieurs paires de mains expertes, le pâté aux pommes de terre – spécialité bourbonnaise – fit l'unanimité et le foie gras, cuit par le beau-père boulanger, était parfait. Bougies, dinde, gâteaux divers, tout était sur la table, à profusion. La soirée avance avec légèreté, les plats circulent et les bouteilles vont de verre en verre. Outre les cadeaux échangés, nous étions convenus que chacun allait tirer, sous une serviette, trois pierres dans un panier d'osier. J'habitais alors en lisière du quartier chinois du XIII^e^ arrondissement, où des marchands proposaient des pierres semi-précieuses polies en forme de galets irréguliers. Il y avait de tout : ambre, chrysocolle, œil-de-tigre, quartz blanc ou fumé, hématite, agate, opaline, cornaline, malachite, pierre de lune, améthyste, jade… de quoi faire un panier coloré, varié, et assez plein pour qu'il soit grisant d'y plonger la main.

Ça mange, ça parle, ça rit et, à la fin du repas, chacun tire ses trois pierres à l'aveuglette, avec les « oh ! » et les « ah ! » qui vont avec. Je ne voulais pas qu'il tirât l'hématite ; il a tiré un quartz rose, une améthyste et de l'ambre. Et moi un jade, un œil-de-tigre et un quartz fumé à rutile. Je ne voulais pas qu'il tirât l'hématite, j'y aurais vu comme un mauvais présage. Il n'a pas tiré l'hématite, et pourtant…

❏

Le cartomancien

Il est assis en face de moi. C'est un disciple de Jodorowsky, grand, plutôt beau, les cheveux ras, assez concentré, il commente calmement les cartes que je retourne l'une après l'autre. J'ai opté pour une attitude en retrait, ne voulant répondre à aucune question ni à aucune suggestion.

C'est la première fois que je me fais tirer les cartes. Les arcanes tombent, il les commente doucement. Certains le font réagir, hésiter. Je me souviens parfaitement de la question que je lui ai posée – sur l'opportunité que j'aurai de revivre, une seconde fois, une relation « au long cours » –, mais pas des réponses qu'il a tenté de me donner. Ça devait tourner autour de « il ne tiendra qu'à toi de faire en sorte qu'elle advienne ». Je ne me suis pas senti bien avancé. Un peu penaud, voire.

Les cartes sont sorties dans cet ordre. Il aurait pu les battre autrement, moi les couper et les tirer autrement, mais elles sont sorties dans cet ordre. Les événements auraient pu arriver autrement, mais ils sont arrivés comme ça. Plus tard, j'ai dû admettre que ma question aurait pu être mieux formulée, et qu'il a pu me dire, ce soir-là, des choses que je n'ai pas entendues, tout ému que j'étais.

J'ai souvent pensé au « comme ça » et au « pas comme ça ». À ce qui advient et à ce qui n'advient pas, à ce qui a été et à ce qui aurait pu être. J'ai pensé lui demander de tirer plusieurs fois les cartes et de faire une moyenne – parfois ma formation de physicien montre le bout de son nez – mais bien sûr, je n'en ai rien fait.

Aujourd'hui, j'ai deux jeux dans les mains : un tarot de vingt-deux arcanes, et vingt-deux chapitres de mille cinq cents signes. Ce livre est composé de l'alternance des chapitres et des arcanes, disposés dans l'ordre – le désordre – où ils ont été tirés. J'en laisse l'interprétation à ceux qui voudront bien s'y livrer.

❏

De la cave au grenier

Paradoxalement, le surgissement de la mort confère une nouvelle dimension à la vie. Il livre une vision plus large des épisodes passés et, le deuil fini, procure un sentiment plus distancié de la vie présente. Peut-être, aussi, une vision plus pessimiste des épisodes futurs.

C'est un peu comme une pièce supplémentaire dans une maison, qui aménage plus d'espace et ouvre d'autres perspectives, à ceci près que cette pièce va rester noire et vide. Nul n'en a jamais fermé la porte mais peu l'ont vue ouverte. On passe devant, on l'évite, on n'y pense pas mais elle est bien là ; elle participe de l'architecture du lieu, comme une cave ou un grenier, ou comme les chambres désertées qui gardent longtemps le parfum du passé.

À bien écouter, le parquet craque et la porte geint. On entend parfois quelques frôlements sur les murs, comme les bourrasques d'un soir d'orage, perçues du fond du lit, dans un sommeil agité, et on les oubliera vite.

Je pressens qu'allant au long de ma vie et de l'âge, cette pièce bruira de plus en plus de tous ceux qui y auront pénétré avant moi. Elle s'emplira des gens aimés, des proches, de la parentèle. Et d'inconnus aussi, entrés là sans que je sache jamais pourquoi leur mort m'aura touché, ni par quelle mystérieuse empathie j'aurai pu m'identifier à eux, dans ce moment. Des inconnus qui persisteront là comme certains souvenirs de jeunesse, confits dans ma mémoire sans raison comme des insectes dans de l'ambre.

Je pressens que je pourrai désirer les rejoindre là-bas, qu'ils pourront s'y trouver suffisamment nombreux pour que la promesse de quelques retrouvailles puisse me réchauffer le cœur. Je sens pourtant que cette pièce sera vide quand j'y entrerai à mon tour, et que je n'y serai que pour quelques proches comme d'autres en leur temps y auront été pour moi.

❏

Jaune

En entrant, je le vois sur le lit, enveloppé dans un drap serré d'où seul émerge son visage. Le menton est maintenu par une bande qui lui donne un drôle d'air de châtelaine médiévale. Sur le torse, une étiquette dit son nom et l'heure de la mort.

Je suis resté dans la chambre pendant presque deux heures, assis à côté de lui. Plusieurs fois, je

mets la main sur son front encore tiède ; je me souviens de ces jours de visite à l'hôpital, de ces moments de doute et d'incertitude, de ces trajets quotidiens vers Cochin-les-Bains à la nuit tombée.

Je le vois encore, hypnotisé par son téléviseur, presque inconscient de ceux qui venaient l'entourer, touchant à peine à la nourriture. Je revois les derniers regards échangés, les mains pressées, les cigarettes fumées au bout d'un couloir aux carreaux livides. Je réentends nos dernières paroles, sans doute futiles.

La chambre baigne dans une lumière matinale douce et jaune, avec son carrelage, le store à moitié baissé, le lavabo. Tout est propre, rangé, empaqueté, prêt à être enlevé. Hormis ses joues creusées et son teint gris, plus rien n'évoque la souffrance, ni le corps meurtri par les escarres, ni les bras maigres, bleuis par les aiguilles. Il repose là, comme un sacrifice sur un autel, unique justification de tout ce qui l'entoure.

Avant de quitter son service, l'infirmière en chef entre silencieusement ; elle pose une main sur mon épaule pour me dire qu'il a été courageux, qu'il a tout enduré sans jamais se plaindre. Enfin, je me lève parce qu'il faut bien sortir, parce que ces moments à la fois intimes et terribles ne peuvent pas durer trop longtemps. Avant de sortir, j'ai envie de parfumer son front mais je n'ai rien prévu, bien sûr… J'aurais dû le faire.

Peut-on encore dire « il » en parlant d'un mort, quand l'essentiel est déjà parti ?

❏

Deux semaines plus tard

Ce soir (il doit être vingt et une heures environ), je me dirige vers le boulevard Saint-Michel. J'ai des documents et quelques bricoles à prendre dans son appartement.

Passé les cérémonies, les démarches et les formalités ont déjà commencé. C'est effarant tout ce qu'une disparition exige de choses à faire, de gens à voir, de lettres à écrire. Il faut rendre, prévenir, annoncer, désabonner, couper, renvoyer, vendre… Décider ce qu'on doit faire de ceci ou de cela, choisir, jeter, préparer, empaqueter, déménager, nettoyer, vérifier…

Je remonte vers Port-Royal, je dépasse le Centre culturel égyptien (désert comme toujours), les taxis dévalent le boulevard à toute vitesse, dans la lumière de leurs phares blancs. Les brasseries sont pleines de gens, de lumières et d'alcools. Il fait froid. J'arrive enfin à son domicile, fatigué par des semaines de tension et de doute, comme si tout cela n'était pas vraiment réel. Ce chemin, suivi tant de fois, me conduit ce soir vers un appartement vide, trop sonore, où je crains de ne pas vouloir m'attarder. En fait je n'ai pas envie de monter. J'aurais mieux fait de venir plus tôt dans la journée.

Sa famille et moi, nous devons couper un à un tous les liens qui le rattachaient à son appartement, à son quartier, au monde. Penser au téléphone, à Internet, au courrier, aux clés, aux comptes, aux assurances… Trancher à la machette des lianes qui ne retiennent plus rien. Il faudra tout débarrasser, laisser la place nette, rendre cet appartement de fonction dans un état de vide parallélépipédique.

Je grimpe l'escalier jusqu'au troisième étage, avec ses marches grinçantes et son tapis clouté. Je tourne la clé dans la serrure, je pousse la porte, la lampe du couloir est allumée. Il n'y a personne dans le salon. Il doit être dans la chambre.

❏

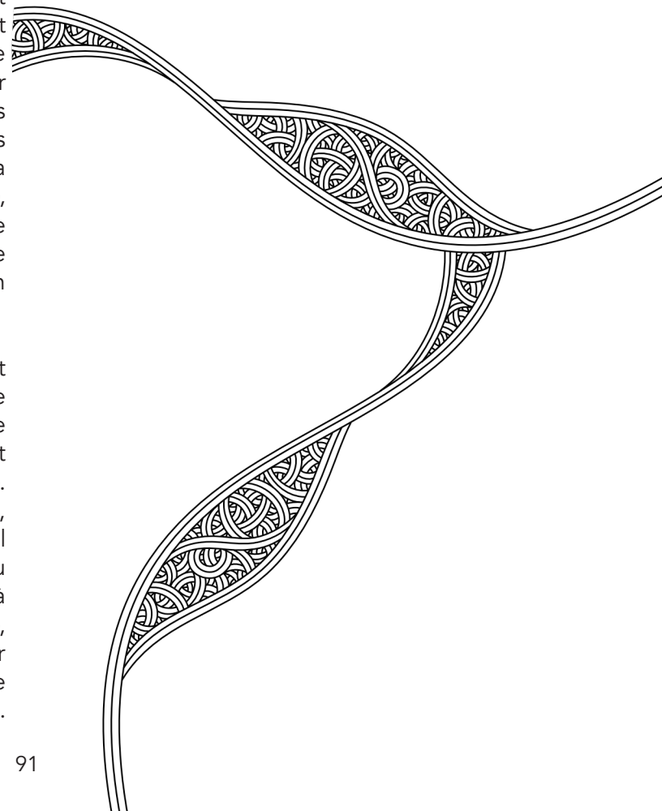
Les deux boutiques

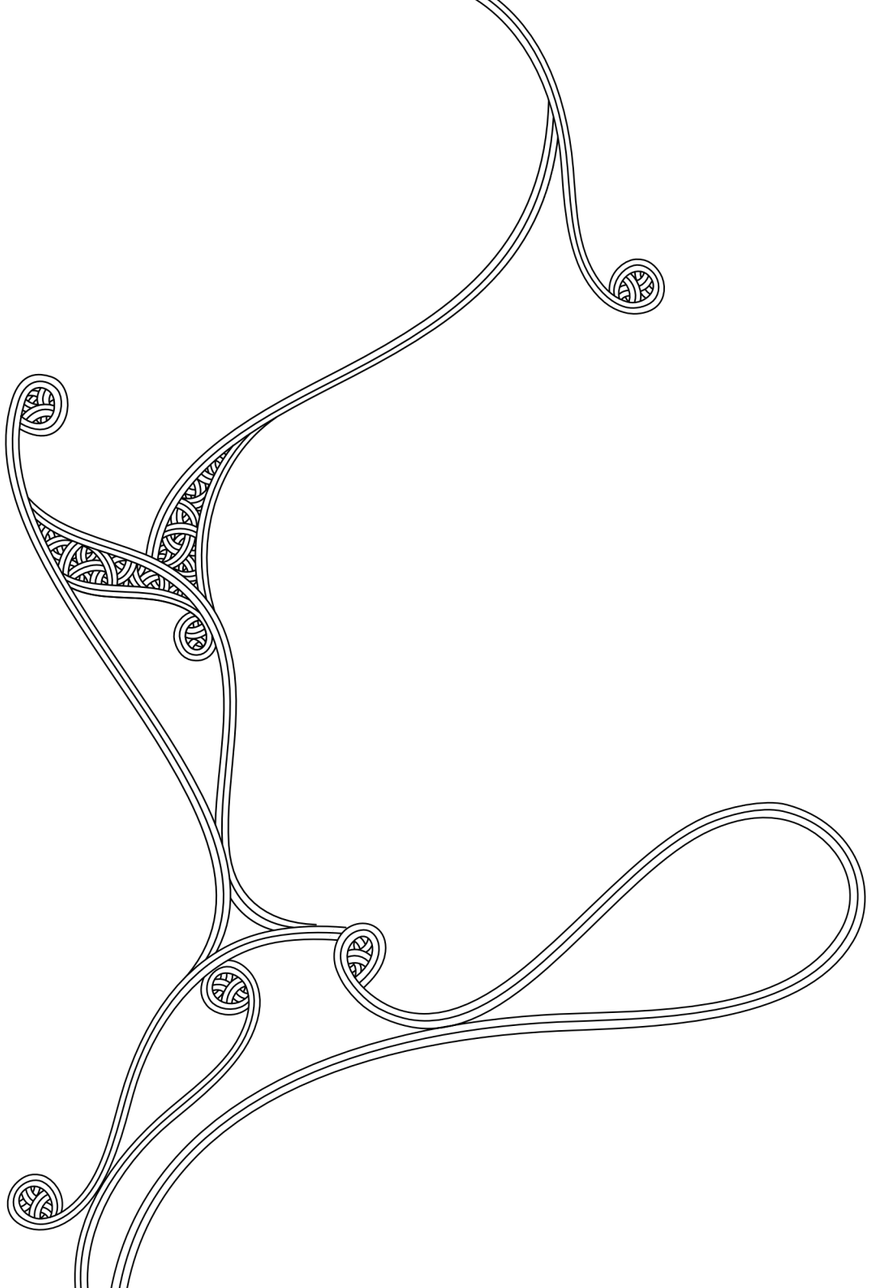
À l'entrée de la rue qui mène à Cochin-les-Bains, on passe devant deux boutiques de pompes funèbres. Au début leur présence ici paraît un peu déplacée et on évite de les voir. Avec le temps et la routine des visites quotidiennes, on s'enhardit à regarder dans les vitrines. La première affiche une respectabilité toute municipale, tempérée par une collection de faire-part de convois d'hommes célèbres et quelques photographies de funérailles nationales – on n'en demandera pas tant. De la seconde émane une quiétude vaguement orientale, avec tapis et fleurs séchées – on y propose même une drôle de remorque à cercueil tractée par une 2 CV, pour les défunts désireux d'un dernier clin d'œil *post mortem*.

Le jour dit, quand tout est fini, quand on sort abasourdi de l'hôpital, la tête déjà pleine de formalités faites ou à faire, le cœur à distance comme dans un film, les boutiques vous guettent sur le même trottoir et vous happent au passage. On y entre, la porte tinte et se referme sur vous, on y est, il n'y a plus qu'à se laisser conduire. Il n'y a plus qu'à choisir le cercueil (en chêne ou en sapin, brut ou verni), à régler les convois, à décider des accessoires, de la composition florale, trouver une église et un prêtre officiant, se délester de quelques milliers d'euros, prévoir encore quelques dispositions sans beaucoup d'intérêt. Une mécanique huilée se met en mouvement, prête à gérer efficacement une logistique plutôt complexe. Laissez-vous faire, tout est prévu, nous avons l'habitude.

Ces boutiques vivent de la mort comme l'hôpital vit de la maladie. Elles sont là comme deux rémoras sous leur requin. Ensuite elles reprennent vite l'aspect neutre et distant qu'elles avaient avant qu'on en pousse la porte. Leur masque impersonnel retombe. Quelqu'un finira bien par entrer.

❏





Patrice Salsa

El Burlador

Polygraphe désabusé, maniériste puriste, minimaliste et baroque, baratineur mais bosseur.
Contemplatif hyperactif, rêveur, et désormais éditeur.

La gondole en exil, ondulante et voluptueuse, glisse sur les flots sombres vernis d'écarlate par les derniers feux d'un soleil mourant, qui se reflètent aussi sur les azulejos des ponts à balustre dans un pâle scintillement cuivré. Devant l'étrave qui taille mollement le tissu moiré des eaux peu profondes, les flamants roses s'écartent avec nonchalance, hautains et indifférents ; quelques semaines à peine après le début de l'épidémie qui a presque exterminé les habitants de la ville, confiné les survivants – du moins ceux qui n'ont pas réussi à trouver un refuge illusoire dans les campagnes environnantes – et fait fuir les voyageurs, les animaux liminaires se sont enhardis et occupent chaque jour un peu plus effrontément l'espace urbain. Courbé sur vos pensées, les yeux perdus dans le sillage de l'esquif, vous ne daignez rien voir. Le nautonier masqué, drapé dans une cape de velours élimé et coiffé d'un tricorne cabossé, travesti pour on ne sait trop quel carnaval dément, accoste en douceur et vous débarquez, lui jetant son obole, dans l'ombre du palais de brique, de marbre et décoré de céramique peinte. Son style grandiloquent, mélangeant allègrement les éléments Renaissance, gothique et mudéjar, lui confère l'allure d'un décor d'opérette, tout à fait adapté, pensez-vous, à la farce qui va se jouer là. Sur le ponton de pierre, vous chassez à coups de botte quelques iguanes épineux et écrasez deux mygales un peu trop aventureuses. Sous une arche en partie effondrée, corneilles et freux, dans des croassements étouffés, se disputent une charogne indistincte, un chien ou un môme en bas âge, un misérable parmi les milliers que la maladie a créés. L'infection, si elle épargne les enfants prépubères, emporte leurs parents et toute leur famille en quelques jours, créant autant d'orphelins livrés à eux-mêmes, sans ressources et sans appui. Presque six mois maintenant que la fièvre pourpre

venue des marais du Guadalquivir – enfin c'est ce qu'affirment les autorités – a transformé la région en charnier à ciel ouvert dont Séville est l'épicentre ; le cordon sanitaire est fixé pour l'instant, après avoir été élargi deux fois, aux portes de Cordoue, de toute façon désertée, et on dit que les habitants de Malaga et de Grenade se préparent eux aussi à l'exode. Presque un semestre maintenant que vous avez, d'un coup de couteau vif et précis, ouvert la joue et tranché la jugulaire du Gouverneur de la province, qui s'offusquait grandement de vous découvrir à la nuit tombée dans la chambre de sa fille unique, légèrement vêtue, et la veille de ses noces, en plus. Si elle portait encore un déshabillé vaporeux révélant ses formes bien plus qu'il ne les voilait, vous étiez déjà, vous, dans le plus simple appareil, la virilité triomphante et palpitante. Est-ce la montée d'adrénaline de vous voir surpris par ce père indigné que vous pensiez retenu par quelque dîner protocolaire, est-ce l'excitation de ce meurtre brutal, est-ce la brise s'engouffrant en courant d'air de la fenêtre à la porte soudainement béante pour rafraîchir votre verge dressée, est-ce le tulle électrique effleurant votre gland à demi découvert dans le mouvement que fit la belle abusée, tout autant pour se prémunir de la fureur paternelle que pour arrêter votre geste irréparable ? Toujours est-il que votre foutre jaillit pour se mêler au sang éjaculant à gros bouillons de l'artère ouverte. À la lueur incertaine des flambeaux vacillants, tandis que vous rassembliez et enfiliez à la hâte vos habits dispersés, vous jureriez avoir vu le visage de votre victime expirante, vous maudissant dans un dernier souffle, se couvrir des pustules vermillon qui annoncent aujourd'hui le stade ultime et toujours fatal du mal qui ravage la contrée. Votre domestique, votre homme de main – à son corps défendant – et votre âme damnée – contre son gré, affirme-t-il à qui veut l'écouter –, entendant le grabuge et pressentant quelque fâcheux empêchement à votre téméraire entreprise, avait déjà mis en route le moteur souvent capricieux de votre Hispano-Suiza de location, qui démarra cette fois sans réticence dès la portière claquée. Mais quel diable d'homme est-ce là ? se demanda-t-il pour la centième fois, vous voyant – admirant au passage votre carrure athlétique – vous relever sans dommage du saut tout en souplesse que vous venez de faire depuis le balcon des appartements au premier étage de la belle que vous convoitiez qui, c'est désormais certain, se présentera vierge à l'autel.

— Lepo, partons pour la côte nous reposer quelques jours, l'air de la cité va bientôt empester de rumeurs injurieuses, et je n'aurai pas assez de deux mains pour souffleter tous ceux qui murmureront sur mon passage, avez-vous jeté négligemment, rajustant votre gilet et essuyant la lame de votre couteau sur la manche de celui qui vous sert aussi de chauffeur.

— Avez-vous pu mener à bien votre projet, monsieur ?

— Presque, ou c'est tout comme. L'affaire était pratiquement faite, et ce n'est pas un imprévu de dernière minute qui y change quelque chose. J'avais bien entré un doigt, et même deux.

Ce disant, vous portez ces phalanges inquisitrices à hauteur de votre nez et les humez en fermant les yeux, puis, après un silence :

— Tu peux la mettre sur ta liste…

— Monsieur, voyons ! Jamais je ne…

— Trêve de simagrées, si tu crois que je ne suis pas au courant… Continue à bien la cacher, cependant ; un tel inventaire, s'il tombait entre de mauvaises mains, serait de nature à me conduire à l'échafaud ou à la potence, suivant le pays où il serait découvert.

Puis, d'un air farouche :

— Ce n'est pas la première fois, en effet, que pour parvenir à mes fins je dois me débarrasser de façon

expéditive d'un importun. Au moins, ce n'est jamais prémédité, à ma décharge ; tu le leur diras quand ils t'interrogeront.

Votre chemise mal rajustée, encolure largement ouverte, laisse voir le haut de votre torse ; sur votre cou, une veine palpite. Tête renversée, nuque reposant sur l'appui-tête, vous respirez intensément, les yeux fermés. C'est bon d'être vivant.

— Cesse de me dévisager et regarde plutôt la route !

— Monsieur…

— Que faisais-tu, faquin, lorsque le Gouverneur s'en est retourné chez lui ? Tu ne pouvais manquer de le voir, tu étais posté là à dessein, pour m'avertir au cas où…

— Monsieur, je… je…

— Tu étais encore en train de t'astiquer en loucedé, j'imagine. Je me demande si je parviendrai un jour à te purger de cette manie puérile… Note dans ton calepin fétiche cinq coups de cravache pour tantôt.

— Monsieur, je vous assure que…

— Dix coups… Paix, maintenant !

Vous roulez jusqu'aux portes de la ville puis traversez, toujours muets, ses faubourgs endormis, et, comme eux, vous vous abandonnez au repos.

Car, bien évidemment, c'est une farce qu'on vous joue, ou plus probablement un guet-apens que l'on vous tend, une machination ourdie par le cerveau enfiévré d'un couard qui, trop lâche pour vous affronter directement, a préféré les détours mystérieux d'une mise en scène de Grand-Guignol, vous attirant par un défi que votre fier caractère ne pouvait que relever. Viendrez-vous dîner avec moi demain ? En aurez-vous le courage ? Il faut dire qu'ils sont nombreux, dans cette ville, les maris que vous avez faits cocus, les fiancés dont vous avez défloré, parfois sans effort ou presque – l'incident du Gouverneur était une exception –, la future épouse la veille de ses noces, les frères dont l'honneur se sent stupidement bafoué parce que leur sœur a geint sous vos caresses et vos coups de boutoir, griffant votre dos, mordant votre épaule, le souffle court et les yeux renversés sous les paupières mi-closes. Et parmi eux, surtout, ceux d'Elvira, ravie à la clôture d'un couvent quelques jours après avoir prononcé ses vœux. Comme elle gémissait, se tordant comme une possédée dans sa robe de moniale à demi ôtée, allongée sur le tapis oriental jeté sur les marches basses qui conduisaient au chœur de la chapelle jouxtant le cloître, tandis que vous vous enfonciez en elle, et que sa chair bouillante vous enserrait comme un fourreau de feu ; il vous semblait que votre dard besognait les brûlantes entrailles de la Terre elle-même, à travers une fente volcanique emplie de lave, ouverte là par le simple effet de votre inexorable volonté. Tandis que de votre sainte Thérèse d'Ávila, toute à son extase, s'échappaient des halètements entrecoupés de jappements, vous vous êtes senti comme observé. Levant le visage, vous avez découvert le grand Christ de bois, décharné, suspendu à sa croix les épaules presque déboîtées, le visage douloureux sous la couronne dont les épines transperçaient le front, qui regardait votre accouplement de ses yeux morts. Le sentiment de l'absolu de la profanation que vous étiez en train d'accomplir fut comme un coup d'aiguillon, et vous avez joui comme rarement, un influx nerveux serpentant sur votre verge, du méat jusqu'à sa racine profonde, électrisant votre périnée et contractant spasmodiquement votre prostate.

Ils sont nombreux, ceux qui voudraient vous voir non pas simplement mort, mais écartelé, écorché, empalé, châtré, émasculé, mains, pieds, langue, nez et oreilles tranchés, les yeux crevés, puis brûlé vif à petit feu ou rôti lentement sur un gril, et enfin jeté palpitant aux pourceaux affamés.

Les fous, les fats, les insensés, les pleutres, pas un, en dépit de la verte envie qui les dévore, n'aura le courage de vous affronter en plein jour, ou même par une nuit sans lune. Même la masculine fratrie d'Elvira, dressée sur ses ergots, clamant haut et fort ses menaces et ses promesses de sanglante et prompte vengeance, n'ose vous affronter en terrain découvert et affirme néanmoins que son honneur ne peut être entièrement lavé si votre mort est ignominieuse. Vous êtes donc tranquille de ce côté-là. Si vous tombez, ce sera sous la visée anonyme d'un tireur embusqué, ou par une bassesse quelconque, perpétrée en rétribution d'une offense dont vous aurez oublié jusqu'à l'existence. C'est là que la liste de Lepo serait utile. Dans le corridor, vos pas sonnent sur les pavés de faïence décorés d'arabesques qui luisent dans la pénombre. Vous progressez au jugé, mais on n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par un ciel dont les étoiles diffusent leur froide lueur à travers les hautes fenêtres. Le bâtiment est désert, vous ne savez pas exactement où l'on vous attend mais, comme il s'agit d'un repas, vous saurez que vous êtes arrivé quand vous verrez une table dressée pour deux convives, à moins que ce ne soit un banquet où seront aussi invités goules, striges et farfadets. En attendant, vous avancez le long de ces couloirs, à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction d'un autre siècle, lugubre, où des couloirs interminables succèdent aux couloirs, silencieux, déserts…, enfilades de portes aux encadrements sculptés, de galeries, de couloirs transversaux, qui débouchent à leur tour sur des salons déserts, des salons surchargés d'une ornementation d'un autre siècle, des salles silencieuses…

Vos pensées dérivent. Une fois installé dans cette grande propriété avec sa plage privée, il n'a fallu que quelques jours pour que vous gagne un ennui insupportable et, au mépris de toute prudence, vous vous êtes montré au village voisin. La nouvelle de l'assassinat du Gouverneur y était bien entendu parvenue, mais nul ne semblait faire le lien avec votre arrivée récente. Vous avez lié amitié avec un couple de jeunes personnes que leur bonheur de s'aimer rendait insouciantes et aveugles à tout le reste ; vous en avez conçu quelque dépit jaloux, à les voir si bien accordées et heureuses. L'humeur mauvaise, de retour à la villa, vous avez administré à votre souffre-douleur les dix coups de cravache promis et sur son dos nu les stries rouge vif sont venues croiser des marques brunes plus anciennes. La correction terminée, il a, comme d'habitude, posé ses lèvres sur le revers de la main qui venait de le châtier pour une faute imaginaire, alibi commode à votre soif de violence. Il a attendu à genoux de savoir si vous souhaitiez qu'il vous prodigue les services qui soulagent la tension que ces flagellations entraînent sur votre libido détraquée mais, trompant son espérance, vous le repoussez, l'esprit trop occupé à échafauder des scénarios pour mettre cette fraîche et riante fiancée en votre puissance. À partir de là, tout est allé de travers. Une bourrasque a fait chavirer la barque apprêtée pour le rapt de la belle lors d'une promenade en mer organisée par son promis. Vous avez failli vous noyer puis avez échoué sur la grève, épuisé, meurtri, la peau mordue par le sel et le sable, du goémon séché mêlé à vos cheveux poissés. Grâce à Lepo, meilleur nageur que vous et parti à la villa rapporter de quoi vous changer et soigner vos plaies et bosses, vous avez échappé aux frères d'Elvira qui, accompagnés d'une poignée de sbires appointés pour l'occasion, vous y attendaient pour vous faire un sort et mettre un terme à votre insolente carrière de suborneur sans scrupules. Une fois à l'abri dans une chambre d'auberge anonyme, la fièvre vous a pris et vous êtes resté deux semaines couché,

roué de courbatures intenses, ne supportant plus la moindre lumière, votre esprit enfiévré délirant ne percevant plus, dans un crépuscule indécis, la succession des jours et des nuits. C'est à peine si vous reconnaissiez votre fidèle serviteur, tentant de vous faire avaler quelques cuillerées de bouillon, essuyant sur votre front une sueur rosée et s'occupant du bassin avant de vous laver d'un linge humide imbibé d'un peu d'eau de Cologne. Lorsque vous avez enfin pu vous mettre debout, l'esprit subitement clair comme après un long sommeil réparateur, l'état d'urgence sanitaire était déjà déclaré, et il n'était plus question de quitter la province, surtout incognito. Le seul élément positif, c'était que dans le chaos ambiant – mélange de panique généralisée et de désorganisation presque totale –, nul ne se souciait plus du meurtre du Gouverneur, et vous avez pris le parti de revenir à Séville, dans votre palais délabré, mais fortifié.

Vous aviez survécu à la fièvre pourpre. Lepo demeuré à votre chevet semblait immunisé, tandis qu'au moment de votre départ vos aubergistes – qui jamais ne s'étaient approchés de vous à moins de plusieurs pas – arboraient déjà des yeux chassieux et un visage tavelé de carmin. Dans la cité dévastée et rapidement livrée aux pillards, vous avez organisé votre survie, un exercice auquel la sorte de précarité de votre existence vous avait finalement assez bien préparé. En compagnie d'un certain Domenico, individu louche et pourtant votre créancier, Lepo s'adonnait à divers trafics, dont le plus intéressant était sans doute celui du tabac. Il troquait contre des denrées alimentaires des cartouches de cigarettes extraites d'un énorme stock déniché dans un entrepôt dont le gardien gisait dans sa guérite, sa face déjà patibulaire constellée de bubons éclatés, débitant sentencieusement à ses clients des arguments de négociant avisé : qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre, et il inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en usent, ce dont nous avons fort besoin en ces temps troublés.

La ville entière est devenue votre terrain de chasse et, du centre historique aux quartiers malfamés, vous poursuiviez, traquiez et acculiez vos proies, femmes belles ou moins belles, jeunes ou moins jeunes, et considériez votre journée perdue si vous n'aviez pas réussi, contre une boîte de conserve ou la promesse jamais tenue d'un abri, à en convaincre au moins une de se livrer à vous et de consentir sous votre emprise à toutes les débauches.

Il y avait eu cet épisode plaisant, où Elvira, émaciée, était venue plaider sa cause et vous implorer, au nom de la passion que vous lui aviez manifestée, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin, et tant d'emportements que vous aviez fait paraître, de la prendre sous protection. Impassible du haut de votre balcon, vous avez écouté sa supplique monter de la ruelle où elle vous adjurait d'avoir pitié d'elle. Puisque enfin il était assuré que vous n'étiez parti que pour la fuir, lui avez-vous répondu plein d'une morgue glaciale, sa requête n'avait aucun espoir d'aboutir, et vous avez refermé la croisée puis tiré les pesants rideaux de damas gris-de-fer.

Décidément, toutes ces femelles sont timbrées à vouloir, par la verge, vous lier à elles comme unique objet de vos désirs, à souhaiter que vous renonciez au monde et à la chair sans plus foutre personne d'autre qu'elles. Quelle belle perspective que de s'ensevelir pour toujours dans une passion, fût-elle la première, d'étouffer et de laisser mourir tous les appétits à venir devant les autres plats que le festin

de la vie vous promet après les amuse-gueule et les hors-d'œuvre, de fermer les yeux devant tous les appas divers dont la nature a doté le sexe faible, variations infinies de la beauté dont une existence de luxure ne suffirait pas à épuiser la gamme sans cesse renouvelée et toujours capable d'aviver des sens qui s'émoussent à la première répétition. La fidélité est une notion ridicule, et toutes les femmes que vous croisez ont le droit d'être convoitées, charmées, séduites, pénétrées, foutues en con, en bouche et en cul, ravagées, consumées. Et abandonnées. Rien n'est comparable à la première fois où l'on s'empare d'un corps et qu'on le conduit, par cent caresses osées, impudiques, interdites, à rendre les armes. C'est un plaisir en soi que de vaincre, chez une amante cernée puis conquise, réticences, préjugés, tabous, que de forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle oppose, et la mener doucement aux portes de l'oubli de soi et à la dissolution dans votre insatiable débauche. Une fois que le chemin a été parcouru, que la destination est atteinte, à quoi bon le sillonner à nouveau, en s'endormant dans la trompeuse tranquillité d'une passion déjà éteinte, dans une léthargie létale qui ne peut conduire qu'à l'annihilation. Votre vie, c'est la conquête des corps féminins, et de victoire en triomphe, vous avez décidé que vous n'existeriez qu'en ne versant jamais deux fois votre élixir vital dans le même vase.

Hormis cet événement, une morne routine s'était installée jusqu'à cet étonnant phénomène de la veille. Votre expédition du jour vous avait mené jusqu'au district nord et pour regagner vos pénates, contre l'avis de Lepo, souvent en proie à de superstitieuses terreurs, vous aviez décidé de couper par le cimetière de San Fernando, et ce faisant vous avez trouvé sur votre chemin le panthéon de la famille du Gouverneur, érigé au XVI^e^ siècle, dont la tradition séculaire voulait qu'à chaque décès une sculpture représentant le défunt soit jointe à la cohorte de ceux soutenant la bière du fondateur de dynastie, pour peu que le trépassé ait ajouté quelque chose à la grandeur familiale. Un orage menaçait, et de lourds nuages violets veinés de mercure galvanisaient l'atmosphère, dans une trompeuse tranquillité que troublaient seulement, au ras du sol, de minuscules tourbillons de poussière et débris de feuilles sèches.

— Monsieur, prenons par cette allée-là, cela n'est guère civil de marcher près de la tombe d'un homme que vous avez tué.

— Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

— Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

— Considère, Lepo, que ce Gouverneur, dont la réputation était celle d'un homme simple, presque humble, avait pourtant le souci de sa gloire *post mortem*, et qu'en conséquence il avait déjà fait réaliser sa statue, de fort belle facture, il est vrai. Le voilà fort bon, avec son pourpoint et sa collerette d'un autre âge.

— Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur, si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir à nous voir.

— S'il est en vie, il doit avoir grand-faim. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi ce soir.

— C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

— Demande-lui, te dis-je.

— Vous moquez-vous ? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

— Fais ce que je te dis. Sinon, ce soir, c'est au nerf de bœuf que tu goûteras.

— Quelle bizarrerie ! Seigneur Gouverneur… Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. Seigneur Gouverneur, mon maître vous

demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

À cet instant précis, un éclair a foudroyé un cyprès situé à environ cinquante pas. Lepo est tombé à genoux, la figure entre les mains, et bien que vous lui affirmeriez plus tard que votre vision avait été abusée par quelque illusion d'optique, vous avez vu vous aussi, dans les instants entre l'éclat bleuté de la foudre éblouissante et le formidable coup de tonnerre qui a suivi, par deux fois la statue opiner du chef. Le ciel avait ouvert ses écluses, on ne distinguait plus rien au-delà du bas tendu et, sous la violence de l'eau qui se déversait, vous avez cru revenir à ces moments où, projeté hors de la barque, vous aviez pensé périr noyé.

Saisissant cette loque de Lepo au collet, pour le forcer à se relever et l'entraîner, vous avez grommelé entre vos dents : « Allons, partons d'ici ! »

Le même soir, Lepo, la mine pâle et défaite, affairé à préparer votre repas, ne semble plus que l'ombre de lui-même et ne vous répond que par monosyllabes. Déjà la table est prête, le souper froid est servi.

— Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous aura troublé la vue.

— Hé ! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu de nos yeux, de nos yeux vu ! Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête.

— Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et pensons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. Nous mangerons plus tard. Apporte-moi une pipe de haschich et viens t'occuper de moi. C'est le deuxième jour que je rentre bredouille. Le gibier se fait rare, et farouche.

Vous connaissez bien votre bonhomme et, à sa figure qui s'éclaire, vous savez que vous avez réussi à le détourner du fâcheux effet qu'a produit sur son moral l'aventure de tantôt.

Le coquin prenait son temps, et vous le laissiez faire, embué dans des songeries au bord d'un étang bleu dont l'eau se ride, où vous convoquiez le souvenir de vos plus marquantes victimes, vous demandant pourquoi, voilés de larmes, les yeux clairs en sont-ils plus beaux. Vous vous rêvez en souverain du royaume des pleurs et maître de l'abîme du désespoir.

Trois coups sourds et profonds à la porte ébranlent le silence. Revenant en sursaut à la réalité, vous repoussez votre serviteur, vous vous rajustez et prenez votre arme.

— Va voir à la fenêtre qui peut bien frapper de cette sorte et faire ce vacarme.

Lepo revient, plus blanc qu'un linge, et bougeant la tête de haut en bas parvient à grand-peine à articuler :

— C'est lui, le… Il est là, il a répondu à votre invitation.

— Une chaise et un couvert, vite donc. Fais-le entrer, et mets-toi à table.

— Monsieur, je n'ai plus faim.

De la ruelle, une voix forte s'élève :

— C'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage ?

— Oui, j'irai. Où faut-il aller ?

— Un peu avant minuit, venez plaza de España et entrez dans le palais.

Vous patientez encore quelques minutes, mais l'échange est terminé. Lepo, avachi sur une chaise, la tête inclinée, les épaules basses, les mains entre les cuisses, est l'image même de l'accablement.

— Allez, paresseux. Fais-moi souper.

— Monsieur, n'y allez pas, c'est un piège, une diablerie, un fantôme, vous serez en grand danger.

— Ne t'inquiète pas. On cherche juste à m'effrayer, pour quelle raison au juste, je n'en sais rien, mais je vais tirer ça au clair. Quant à ton fantôme, ça sera quelque mime qui se grime comme une statue et reste immobile, attendant que les passants lui jettent un peu de monnaie ou s'approchent pour prendre la pose près de lui, puis s'anime subitement, pour faire sursauter les badauds. Tes sornettes, tes histoires de revenant et de moine bourru m'agacent, tu le sais, et je ne crois qu'une chose, que deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit. Je crois à la matière vivante et pensante toujours renouvelée, éternellement jeune, éclose, lumineuse et fleurie. Il ne sera pas dit que je me laisserai impressionner par cette comédie.

Vous avez quitté votre demeure très en avance, plein d'une impatience nouvelle, non pas cette sorte de fébrilité empreinte de colère, et parfois même d'un dégoût anticipé, qui prélude à vos rencontres souvent si prévisibles, mais une excitation inédite, ou depuis longtemps oubliée ; les paumes vous picotent légèrement et votre salive en bouche a une saveur de fer. Vous faites un détour par les arènes où depuis plusieurs jours un comité improvisé organise des jeux cruels auxquels chacun est loisible d'assister en acquittant son entrée, de préférence en denrées consommables. Vous jetez un paquet de cigarettes encore scellé au couple de gargouilles qui tient le guichet. Lorsque vous vous installez sur un gradin parmi le public clairsemé, trois nains dénudés, un poignet lié dans le dos, affrontent au coutelas des dogues des Canaries. Un des chiens gît sur le sable au bout d'une longue traînée sanglante, signe d'une agonie pénible, mais un des nabots a le biceps salement amoché avec, inerte, le bras pendant le long du corps. Il veille à rester derrière les autres combattants qui lui font un rempart avec force moulinets. Les cabots ont toujours la bave aux babines et les crocs sortis, mais se montrent de moins en moins belliqueux et finissent par s'éloigner du trio, sous les huées des spectateurs. Outre les projecteurs, la scène est éclairée par une grande croix en feu à laquelle est lié le corps d'un médecin, enfin si l'on se fie aux grandes capitales rouges peintes maladroitement sur la pancarte au pied de ce calvaire sinistre, qui proclament que le carabin a reçu le juste châtiment pour n'avoir pas sauvé ses malades. Une pétarade interrompt le léger brouhaha, annonçant une course de motos qui, bardées de piques et de lames qu'on devine particulièrement tranchantes, s'alignent derrière un ruban maintenu par deux jeunes femmes bien en chair en bikinis pailletés, se tortillant d'une manière qui se veut suggestive, mais que leur évident manque de conviction rend grotesque.

Tout cela est lassant, et vous quittez l'enceinte de La Maestranza tandis que retentit une clameur annonçant l'élimination d'un premier concurrent.

En longeant la darse, vous entendez les échos d'une fête dans les jardins de l'hôtel Alfonso XIII ; plus que l'intérêt, c'est le désœuvrement durant le temps à tuer avant votre rendez-vous qui vous pousse à vous y mêler. Sur une musique syncopée où dominent les basses, transpercée par les tintements du cristal que l'on choque, les rires argentins des femmes grises et de mâles exclamations, des silhouettes faiblement éclairées par le sol dansent – enfin s'agitent – se découpant en ombres chinoises sur les bosquets. La sueur colle les cheveux aux fronts et aux tempes, fait dégouliner les maquillages outranciers sous les mantilles virevoltantes, tache les aisselles. Dans un coin du jardin, un groupe entoure un amas indistinct de troncs, de membres et de têtes, de poils et de cheveux ; quatre, peut-être cinq, personnes copulent à même le sol, remuant synchrones sur la cadence donnée par les

percussions qui séquencent la mélodie hypnotique issue de haut-parleurs invisibles. Vous trempez votre doigt humecté dans un petit saladier empli de poudre blanche que vous tend un jeune groom sanglé dans un spencer bleu roi très ajusté. Sous son tambourin comiquement posé de travers sur sa brosse blonde, sa bouille ronde affecte une gravité imperturbable, comme si la frénésie autour de lui ne le concernait pas. Un reflet fugitif éclabousse sa face, et vous ne sauriez dire si ce qui constelle son visage sont des éphélides ou les manifestations de la fièvre pourpre. Peu vous importe, vous frottez votre index contre vos gencives, grimaçant sous l'intense amertume, et vous quittez ce parc et ses plaisirs frelatés.

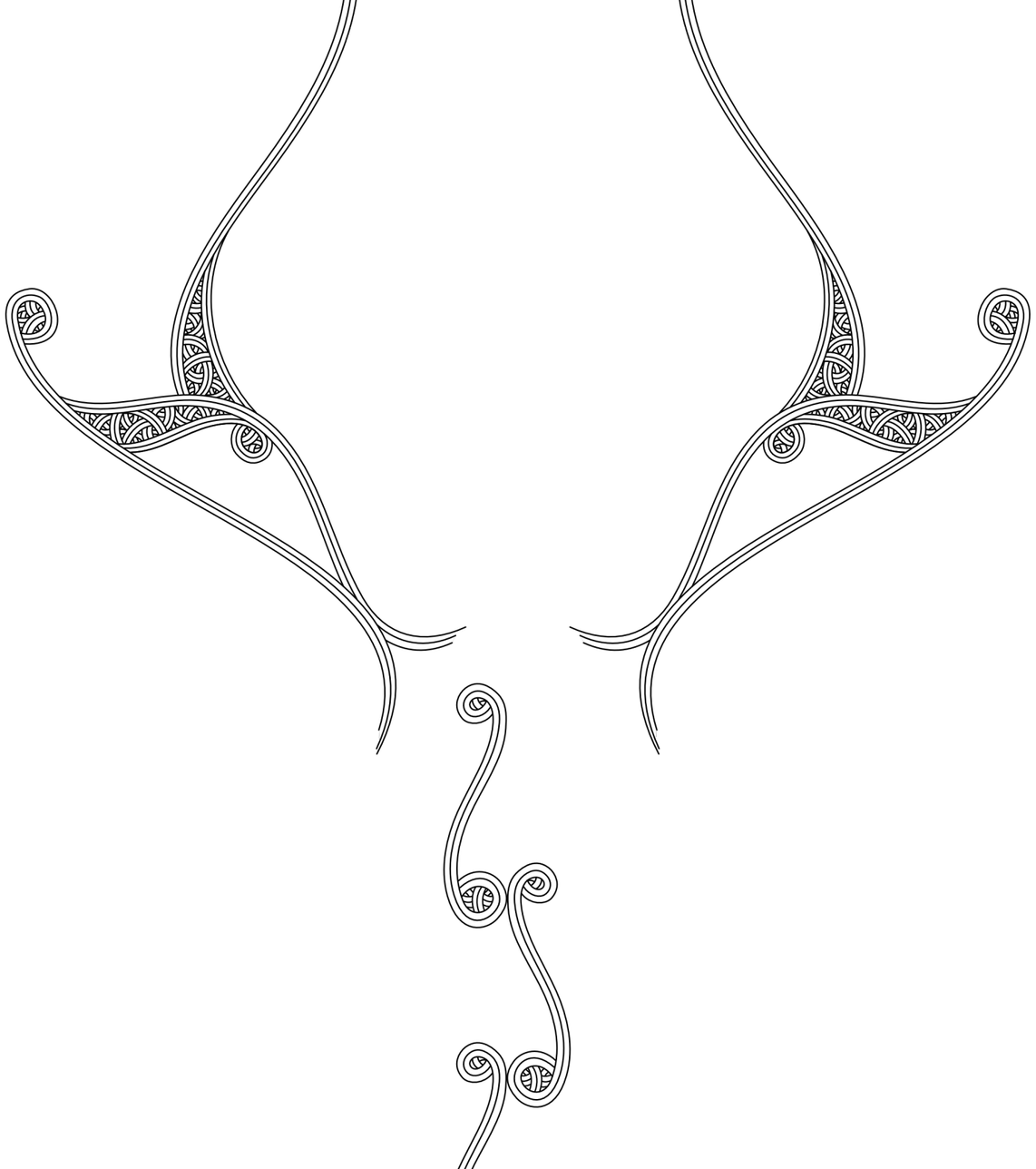
Maintenant vous êtes là, dans ce palais désert au centre d'une ville vidée de ses habitants, capitale d'une province ravagée par un fléau digne de la fin des temps. Si, par le jeu d'une intrigue, on a voulu vous attirer ici dans l'idée de vous faire un mauvais parti, eh bien soit, vous êtes prêt à en découdre. C'est quand même bien mal vous connaître que de penser que vous vous laisseriez troubler par un macabre subterfuge accompagné de quelques minables effets scéniques, et vous vous plaisez à croire que si les sortilèges existent, ils ont une autre allure. Vous parcourez une galerie de portraits sous un plafond de verre, des femmes montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes, se tordant sous le noir firmament, comme un grand troupeau de victimes offertes. Le vent soudain fait retentir un long mugissement. Au détour d'un couloir se dresse devant vous, tout près, une femme à l'allure spectrale dans sa robe de soie noire brodée de jais, le visage blafard sous le voile translucide qui brouille ses traits, même s'ils vous évoquent vaguement ceux, amaigris, d'Elvira ; d'un mouvement réflexe, vous la repoussez, mais ce n'est qu'un grand tableau en pied dont vous crevez la toile de vos mains tendues. Votre cœur n'en bat pas plus vite pour autant. Allons, que vous trouviez enfin l'endroit où vous êtes convié, et qu'on en finisse.

Enfin, vous arrivez dans la salle où vous attend la statue du Gouverneur. Elle vous semble plus grande que dans votre souvenir.
— Vous m'avez hier donné parole de venir souper avec moi.
— Oui. Où faut-il aller ?
— Donnez-moi la main, Don Juan Tenorio.
— La voilà.

Le feu glacé qui brûle vos phalanges et se propage à votre poignet, à votre bras, à votre corps entier, est l'épiphanie que vous attendiez depuis toujours, sans même savoir la définir ou l'imaginer. La sensation que vous éprouvez est au-delà de l'exprimable et son intensité au-delà du cri. Sous vos paupières baissées tournoient des orbes polychromes qui explosent en spirales étincelantes. Vous ne vous appartenez plus, votre quête a pris fin et vous vous abandonnez à l'épectase.



Ce texte a été publié pour la première fois dans le recueil collectif 14 Contrefaçons *paru en novembre 2020.*



Benoît Toccacieli

Mémoires d'un enfant sauvage

Trentenaire auvergnat et ingénieur de formation, a mis sa carrière entre parenthèses pour un temps indéterminé : il tient à accorder à ses enfants et aux personnages nés de son imagination le temps et l'énergie qu'ils méritent. Il aime construire des histoires réalistes qui, entre les lignes, interrogent sur la parentalité et les processus créatifs.

Animal.
Arraché à ma sauvage tranquillité.
Aux limites limpides et aux règles immuables.
Deux axes dans l'espace : ceux du sol où mon corps se déplace.
Parfois un troisième,
Lorsqu'il faut creuser le sol pour s'abriter, grimper aux arbres pour manger.
S'y associait une poignée de sensations
Nécessaires pour vivre et faire vivre un savoir dédié à la seule survie :
La faim, la soif ; le chaud, le froid ; le clair, le sombre ; l'immobilité et le mouvement ; le bruit et le silence.

De la goutte d'eau de ma solitude,
Je me retrouve noyé dans l'océan de la civilisation.
Vertige.
Face aux émotions à reconnaître et à maîtriser.
Joie. Peur. Envie. Tristesse. Colère. Ennui.
Même immobile, mon corps est sans cesse secoué par ces nouveaux mouvements,
Ces vibrations internes qui l'empêchent de trouver le repos.
Vertige.

Face aux innombrables relations sociales qui s'ouvrent.
Comprendre les autres, leurs humeurs, leurs inconstances ;
Pourquoi se comportent-ils aujourd'hui différemment d'hier et de demain ?
Pourquoi leur visage se transforme-t-il en présence ou à l'évocation de certains individus ?
Que me veulent-ils, qu'attendent-ils de moi, que puis-je espérer d'eux ?
Vertige.

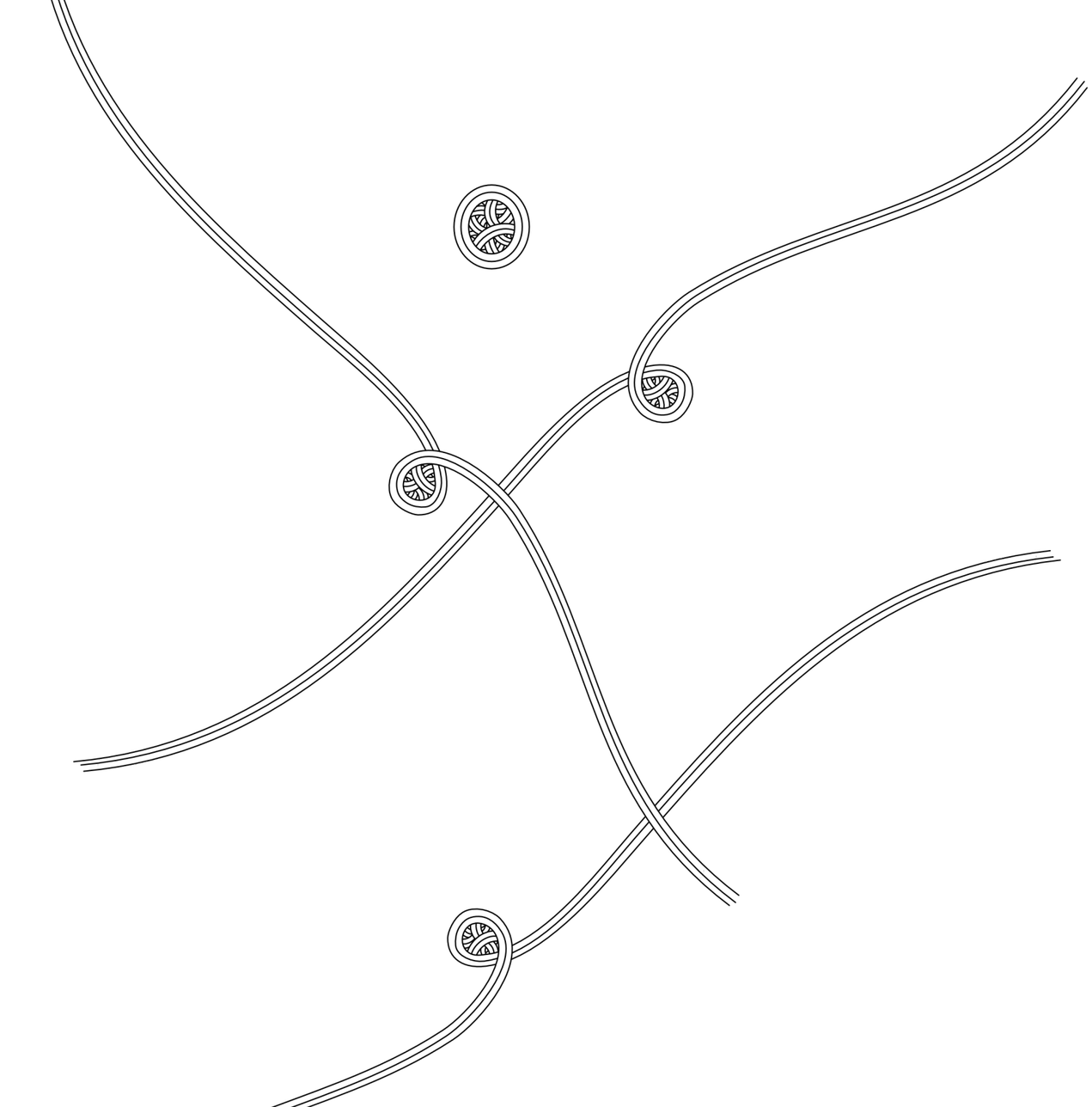
Face au temps, au passé, à l'avenir,
Aux *j'aurais dû* et aux *il faudrait*.
Que dois-je faire pour préparer demain, l'année prochaine, dans dix ans ?
Qu'ai-je fait hier ou deux ans plus tôt qui me freine ou me soutienne ?
Qu'est devenu mon présent que je chérissais tant et que je ne discerne plus ?
Vertige.

Face à la connaissance,
Tous ces nouveaux concepts à appréhender, ce vide à combler dans mon savoir ;
Mon corps ne serait qu'un assemblage d'atomes, une combinaison de molécules ? Mes humeurs pourraient s'expliquer avec la chimie ?
Les nuages, les couleurs, les étoiles, la texture du sol ne seraient que le résultat d'équations physiques ?
D'autres auraient vécu avant moi dont je devrais m'inspirer, reproduire leurs succès et éviter leurs erreurs ?
Vertige.

Face à la conjugaison de toutes ces nouvelles forces.
Composer avec les émotions des autres. Maintenir les relations sociales dans le temps. Apprendre de son passé, choisir les connaissances utiles à retenir pour l'avenir.
Vertige.

Pour retrouver un début d'équilibre et ce qui faisait mon bonheur,
Je veux regagner l'harmonieux confort de ma solitude,
Revenir à des dimensions plus limitées, un monde plus sobre ;
Je retourne donc m'enfermer dans mon grenier.
Je m'y cloisonne entre quatre murs de livres
Et ne conserve pour seules béquilles
Qu'un cahier et un stylo.
Le blanc du papier et le noir de l'encre :
Deux uniques éléments pour reconstruire toute la complexité du monde,
Un univers façonnable à ma mesure :
Celui de l'imagination et des rêves.
Ainsi,
Ici,
Je crée,
J'écris,
Je crie mes maux
Sur le papier
Et reprends pied
Grâce à mes mots.
Plus de manques ni d'excès,
C'est à mon rythme que tout se crée.
Avec un nombre fini de symboles,
Je définis et englobe l'infini :
Les droites, les courbes, les formes ;
Les lumières, les ombres et les couleurs.
L'horizon, la perspective, le relief ;
Les bruits, les goûts et les odeurs.
Le chaud, le froid, le beau, l'affreux,
La musique d'un torrent qui ruisselle.
L'amer, le doux, le piquant, le moelleux,
Les étoiles qui pétillent dans le ciel.
L'équilibre et le vertige, le désordre et l'harmonie,
Le parfum des sous-bois après la pluie.
Le rythme, les vibrations, la vie et même la mort,
La fraîcheur d'une gorgée d'eau après l'effort.

Je m'écorche encore sur l'orthographe
Et me noie dans les conjugaisons ;
Je perds mes repères dans la grammaire,
Mais en retrouve dans le vocabulaire.
Grâce aux mots du dictionnaire,
Aux pages des encyclopédies,
Tout ce que je ne peux plus voir, toucher ni sentir
Reprend forme dans mon esprit.
Crissement. La neige sous mes pas en hiver, les feuilles mortes à l'automne.
Bruissement. Le vent dans les arbres au printemps, les herbes sur mes mollets en été, les ailes d'un papillon qui s'envole.
Ondulation. La surface de l'eau après y avoir fait ricocher un galet, la ligne de l'horizon et de ses collines, le mouvement des cimes de sapins par grand vent.
[…]



Laurence Biava

Les Désagrégés (Les Exclus)

Juriste de formation, auteure de treize livres, critique littéraire ayant collaboré à de nombreux médias, et désormais agente d'auteurs et d'artistes. Créatrice du Prix Rive gauche à Paris [*deux fictions – française et étrangère*] *et du* Prix des Savoirs [*essai grand public*]*, elle travaille actuellement sur un projet d'ateliers d'écriture à l'intention en particulier des femmes victimes de toutes formes de violence, pour qui le passage acté par l'écriture aurait valeur de résilience.*

Il faut oublier beaucoup, oublier les torpeurs et les atavismes des nerfs, des muscles et des têtes, avancer dans ce noir des humeurs et souffrir et s'enrager et devenir dur et fiévreux, diamant et dynamite, orfèvre de l'endurance, esthète de la résistance, si peu conscient des racines du temps, si intensément audacieux. Sans autre raison que l'urgence cellulaire de dire le mot ou l'impact, la trace, plus fort que le rien, plus fort que le vide, le tu.

J'ai voulu parler pour tous ceux qui à un certain moment de leur vie démissionnent de parler.

Les dépressionnaires sont tenaillés dans leur obsession d'amour et de frustration. Ce sont des enragés : leurs corps tendent la langue, leurs chairs sont en guerre. Leur vide est encore un nerf.

Et la parole est leur dernier sursis.

Des insanités ? Mais c'est bien ainsi que vous les qualifiez, les paroles, quand elles ont ces éclats qui sont les leurs, ce côté un peu rance et râpeux qui fait leur langue sans envie.

Essayez de dépasser cet inconfort et ce déplaisir, vous les remercierez après de vous avoir ouvert les yeux.

Ce qu'ils ont à vous dire, ce que vous ne pouvez entendre, ils l'articulent en silence, presque en se taisant, du souterrain où ils vivent maintenant couchés. Rien d'étonnant dans leur refus du subterfuge. Ils n'ont pas besoin d'artifice. Le mensonge est pour ceux qui espèrent encore et se trémoussent dans les apparences, dans les compromis et tous les bals de civilisation.

Les dépressionnaires ont horreur des pitreries sociales, des attitudes asservies, des phrases qu'il faut dire pour la circonstance et donc pour l'éphémère et le provisoire. Ils préfèrent, si le mot a encore du sens, les déliaisons, les ruptures, les sauvageries de la nuit, les accents inappropriés. Pas les mots d'usage. Surtout pas. Plutôt l'intempestif et l'irrévocable, le lamentable et l'obscène. De toute façon ils sont acculés.

Ils savent que c'est pire que la mort, la maladie et le reste, mais justement ce sont leurs derniers mots.

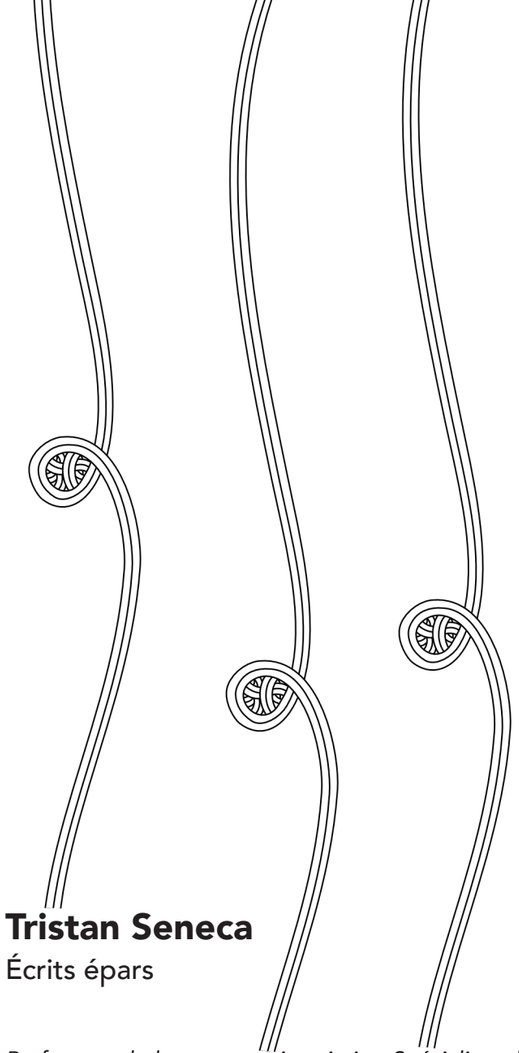
Ils savent que la paranoïa galopante fait son nid, que cette société est rendue sourde à leurs cris, d'autant plus frileuse que d'autres qu'eux craignent de parler à ceux qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne peuvent toucher. C'est de l'autisme en XXL, une vie en circuit fermé, chaque poisson tourne en rond dans son aquarium, et voit l'autre comme un individu en carton-pâte.

Vous ne devez pas rester figés dans votre peur de l'inconnu. Les dépressionnaires n'en peuvent plus d'être ces bêtes traquées, déboussolées, dénigrées, et invisibilisées au seul prétexte qu'elles ne parviendraient pas à comprendre l'importance des enjeux technologiques. Que savez-vous, vous, de cette vive attraction pour un réseau perpétuellement connecté où la séparation et la disparition sont des actes volontairement et individuellement consentis ? Ignorez-vous que l'identité numérique devient le cœur d'un service qualifiant une publicité hyper-personnalisée ? Comment trouver périmée l'idée de l'avatar très rimbaldien : « je est un autre » ? Comment ignorer la démarche romanesque du réseau social puisque l'espace numérique peut-être ou adolescent, littéraire, confiné, mouvant, synthétique, expansionniste, surprenant ?

Leurs derniers mots seront juchés là, dans cet espace/temps qui vous semble tellement phagocyté : la rapidité des interactions et leurs reliefs de personnalité feront le reste. Leurs velléités d'existence seront martelées dans une nouvelle organisation, au cœur de cette effervescence grégaire que vous déplorez. Leurs présences seront permanentes, jamais figées. Les dépressionnaires écriront et posteront des textes, qui finiront gravés dans le marbre, loin de vos pitreries annexes, de votre *mainstream* suintant le snobisme par tous les pores de votre peau, de vos minauderies qui puent le rance.

Le réseau social a entraîné la création d'une simulation dimensionnelle sociétale, incarnée par des jeux de rôles, où l'esprit de corps fait sens, où l'éphémère n'y est pas légion. Rien à voir avec les peines à jouir, les refoulés du commérage, les anatomistes de la pensée experte.

Les dépressionnaires ne sont pas de vains planqués pseudos, des imposteurs aux relents sadiques, de vieilles biques dédaigneuses qui ressemblent à des institutrices de pensionnat, des m'as-tu-vu, des moutons de Panurge, des « prêts-à-penser » livrés en boîte. Non, ce sont des âmes nobles qui ne se laisseront pas exclure et désagréger. Laissez-les donc dire, laissez-les crier, laissez-les hurler : ils ne vous feront plus jamais peur.



Tristan Seneca

Écrits épars

Professeur de lettres et universitaire. Spécialiste de symbolisme et de littérature contemporaine, étudie notamment les œuvres de Marguerite Duras, François Emmanuel, Jean-Luc Lagarce ou Brigitte Fontaine. Également écrivain, poète et membre du collectif d'artistes hypersensibles Kepler 452-b.

Crime, et châtiments

Il était un enfant, un p'tit boy en salopette bleu ciel et chapeau de paille. Dans un champ, idyllique. Peut-être était-ce en Amérique oui, il y a déjà quelques années. Il jouait avec les sauterelles. Il voulait les empêcher de chanter, tout le monde disait qu'elles chantaient mais lui savait la vérité depuis un soir de lune verte. Il savait la douleur, que c'était un suicide, qu'elles se tranchaient les veines et que les autres prenaient ça pour les douces caresses de l'archet sur les cordes. Une pulpe musicale, translucide. Un chant de chaleur. Aujourd'hui, c'était le mariage du grand frère. On attendait que la mariée arrive, elle était en retard. Mais l'enfant, lui, savait qu'elle n'arriverait pas. Il l'avait aidée le matin même à manier de l'archet. Elle était bien contente à présent, sous le champ idyllique, avec les sauterelles.

Lui voulait aider, même cruellement, tant qu'il fallait le faire.

Personne n'a compris son histoire dans la famille.

Il était un nuage, doux comme la main d'une grand-mère. Il aimait faire les grosses joues, funambuler avec le vent. Adorait cette piste bleue sur laquelle il patinait en s'étirant.

Un matin, il vit en contre-bas une vraie patinoire sur l'esplanade d'un vieux port. Il crut que les enfants l'imitaient. Il était fier et heureux. Il s'allongea pour mieux les éclairer. C'est alors qu'il aperçut les mômes ôter à toute vitesse leurs bonnets et leurs gants. Les doudounes sur les rives du lac blanc semblaient de vieux nuages crevés. Il fallait faire quelque chose. Le soleil déjà faisait fondre la glace, ils allaient tous mourir. Le petit nuage courut dans tous les sens, ameutant les autres, se cognant aux très gros cumulos et déclenchant leur colère. Ils étaient frénétiques de fureur, échevelés. Ils voulaient l'attraper, lançaient des flèches d'or

pour le capturer. Alors le petit se mit à pleurer, si fort qu'il inonda la terre en contrebas, submergeant tous les stands de barbe à papa.

Aujourd'hui, c'est une mer.

Lui voulait aider, même bêtement, tant qu'il fallait le faire.

Personne ne comprit son histoire dans les grottes d'Éole.

Il était une belle rose dans une roseraie, tout au fond du grand parc d'un château Renaissance. Elle se savait parfaite, délicatement ouverte, un doux fard étirant sa nacre sur les pétales, nuancée et embaumante, et plutôt que d'en tirer de l'orgueil, elle se résolut de garder sa beauté pour servir un dessein plus grand, embellir une créature encore plus majestueuse. Elle s'inclina humblement lorsqu'elle vit s'approcher la jeune princesse. Elle crut que le soleil coulait sur sa chevelure, elle crut voir une fleur, et se fit la servante de la pucelle de lait. À son bras un petit sire tentait de la séduire. Il voulut cueillir la rose, mais la toute fraîche éclose ne saisit pas son geste. Elle crut qu'il voulait la dérober et l'offrir à sa tante. Elle n'appartenait qu'à la princesse, vous comprenez, alors elle referma ses pétales et tendit tous ses dards.

Le jeune homme mourut d'une septicémie.

Elle voulait aider, même naïvement, tant qu'il fallait le faire.

Personne ne comprit son histoire dans le bosquet charmant.

Il était un ourson qui se prenait pour une peluche. Il confondit le zoo et le Luna Park.

Vous connaissez la suite…

Il voulait aimer, même faussement, tant qu'il fallait le faire.

Il était un poète qui se croyait un enfant. Une rose. Un nuage.

Il voulait aider, aimer, au cœur de sa débilité.

Naïvement, bêtement, cruellement. Même faussement.

Il confondit plumes et griffes.

Vous connaissez la suite.

Sagrada Familia

Il y a, et c'est assez inédit, une forêt que nul homme n'a encore souillée. Peut-être quelques sourciers s'y sont-ils aventurés au tout début du temps, des femmes sans corps y ont battu leur sabbat. Mais l'homme non, il n'y a jamais eu accès.

Le soleil ne troue pas la frondaison épaisse. Une touffeur infecte recouvre les troncs de continuelles perles d'eau noires, de baves résineuses. Les écorces scarifiées dessinent dans la pénombre des visages absents, des corps retranchés dans les sinuosités du bois poudreux, invincible, gorgé d'eau. Pétrifié putréfié. Parfois même ces visages s'extirpent de la raideur et errent sur la roche grise, sur des sentiers non tracés, échappés de la pensée structurante.

Le regard bâillonné d'une mèche de tissu jaune et poisseux, leurs lèvres sont cousues. Ils poussent des hurlements rentrés, bloqués par le rideau d'acier des chairs suturées.

Personne ne les entend, ils n'entendent personne, mais on dirait que cette communication gutturale leur suffit. Ils se contentent de l'errance, on pourrait croire qu'ils sont à la recherche d'un lieu, d'un instant. Une clairière enfin ensoleillée, le contact d'une peau, de l'eau claire aussi, qui sait ?

Ces ombres blanches ne se rencontrent pourtant jamais, ils n'ont plus d'empreintes autres que le vent à leurs oreilles. Leurs mains sont longues et fines, les veines bombent dessous la peau, prêtes à crever, abreuver le sol de sang noir, coagulé bleu. Les ongles sont tranchants, ils ont perdu leur nacre et ressemblent à la terre. Ils griffent la pierre dressée des dieux désertés. Plus tard, quand le lieu sera envahi par la vie, on pourra croire à la marque de rites anciens.

On ne saura pas que ce sont nos propres marques.

Le vent s'engouffre et pourrit tout. Il disperse l'humidité, condamne le lieu à la décomposition.

La moiteur recouvre aussi les corps gommés. Ils continuent pourtant leur marche, les gestes oubliés du corps qui avance, les muscles sans le réflexe de la contraction, jamais enseignée, jamais inscrite dans la mémoire.

La mémoire, justement, il n'y en a pas, c'est pour ça qu'ils marchent.

L'expérience de la solitude totale, celle des cavernes et celle du vent. Les souffles avortés. Ils ne sont pas délimités. Ils dansent autour d'un cercle vide, sans centre, déplacé ailleurs.

On voudrait qu'ils se rencontrent, on leur en veut de ne pas se retrouver. On se trompe. On ne reproche pas au néant de ne pas croire en la lumière.

Et l'odeur ? Ont-ils la perception de l'odeur ? C'est possible.

Je voudrais les suivre mais je ne peux pas les voir davantage, ils s'estompent dans la nuit dont ils sont la paroi. On ne peut les voir sans en mourir.

Alors je ferme les yeux sur ce mystère qui me fascine et me glace, que je ne saurai pas.

Le désir de la perte, l'à-rebours.

Je ne peux rien y faire.

Alors je pose les ombres dans la noire tranchée d'encre, sculptée dans ma main, puis je retourne vers la chaleur irrespirable et mouchetée de microbes du monde des surfaces.

Codicille

« Je suis pour le soleil couchant en haut des collines désertes
Je suis pour des forêts profondes »

Barbara

Madame, Monsieur,

Par la présente, je vous informe de mon refus total d'obéir à la moindre de vos injonctions.

N'y voyez, je vous prie, aucune volonté de vous tenir tête ni la moindre insolence dans ma démarche.

Mon refus est bien au-dessus de vos fronts.

J'ai décidé de ne simplement adhérer à aucune de vos valeurs, de ne prendre en compte aucun de vos propos.

Je ne vous obéis pas. Je ne vous entends pas.

Je ne vous combats pas puisque je ne suis même pas informé de votre existence.

Je ne serai pour rien, je ne serai contre rien.

Je ne connaîtrai pas l'idée des prisons, ni celle des chapelles.

Encarté ? Qu'est-ce que c'est ?

Envolé ? Ouais, possible. Mais sans la présence d'ailes. J'ai pas voulu. Et puis il y avait déjà beaucoup trop d'édredons. Alors j'ai dit merde aux plumes.

Par contre j'ai conservé l'air. Ça c'est à moi.

L'air ? C'est au-dessus, vous connaissez pas, cherchez pas. Vos cervicales sont fossiles.

Je prends le ciel, je vous laisse Dieu.

Je prends le corps, et je vous laisse croire que l'âme en est séparée.

Je ne marcherai pas dans les clous pour une raison très simple, c'est que je ne marche pas.

Je vous laisse les pensées et les conceptions. Je prends la nature.

Je vous laisse les mondes glacés de la dématière. Je garde l'océan et ses marées.

Prenez les plages aussi, je prendrai le sable.

Ah oui, aussi, pendant que j'y pense : prenez le temps et les mesures, et laissez-moi l'inconnaissance de mes secondes.

Non, bien sûr que non je ne vous dirai pas qui je suis.

Parce que je ne vous suis pas, je viens de le dire !

Pas d'état civil, non. Pas de papiers.

Mairies et préfectures ? C'est quoi ?

Non, non. Je ne suis personne puisque je ne sais qu'agir, bouger. Recueillir l'énergie de la terre brute.

Visage remuant, corps sans forme ni topographie données.

Vierge ? Non, pas plus. Vous ne suivez absolument pas, vous !

Poète et danseur ? J'avais oublié ces mots mais si vous voulez. Oui, OK.

Oh et puis non.

Je ne suis pas poète, mais part de l'écriture.

Je ne suis pas danseur mais part du rythme perpétuel. Les planètes, vous connaissez ? Non, pas celles que vous avez découvertes. Les autres, derrière.

Écoutez, vous êtes bien gentils, mais vous êtes dans l'incapacité totale de me comprendre, de même que j'ai toujours été incapable de me conformer à vos directives. Je n'ai jamais pu m'y intéresser et hélas j'en suis navré mais je ne peux faire que ce qui m'intéresse.

Alors, cessons là.

Je suis là où sont mes muscles, là où la tension s'opère, où grâce et douleur s'épousent.

Je réponds inconsciemment aux pulsations de toutes les musiques.

Non, désolé, je ne vois pas l'intérêt de vous expliquer la musique.

Ni les mots.

Ni les rêves.

Ni le sang, la sueur ou le sperme.

Non.

Oh j'ai envie de vous tuer d'un coup, vous dire un mot qui pourrait vous tuer. Ce serait le mot imaginaire par exemple, mais je crois finalement que sa lame ne vous atteindrait pas.

Alors ça suffit. Brisons là !

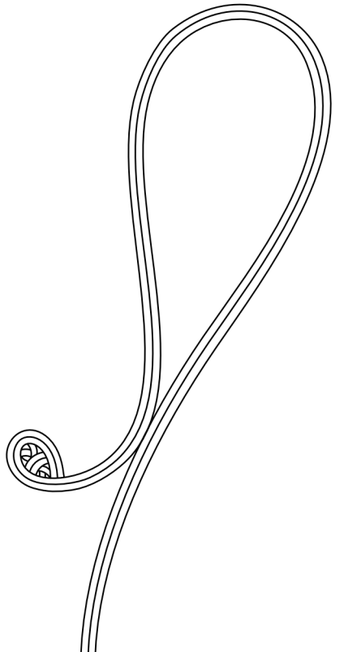
Je disais donc : je vous informe par la présente, à titre rétrospectif et sur un très long terme, que Non.

Sur ce, madame, monsieur, je ne vous salue pas.

Je ne vous crache pas non plus au nez, car ma salive est bien trop précieuse.

Dans la non-attente de votre non-réponse, je ne vous prie pas. N'agréez rien.

En mon corps et esprit.



Éric Dussert

Pays conquis de François Salvaing

Haute stature et chemise à carreaux, François Salvaing semble disposer, en 2021 comme autrefois, d'un physique complice de la rugosité. Il n'en est rien. C'est un homme affable et aussi délicat que possible. Ses livres le montrent d'ailleurs. Même si sa toute première irruption sur la scène littéraire, en 1974, a pu laisser penser au contraire qu'une addiction à l'adrénaline l'avait conduit à écrire *Mon poing sur la gueule*, un roman consacré à la boxe (Balland). Autrement dit, s'il ne contourne pas les sujets qui fâchent, François Salvaing n'est pas un voyou, non plus qu'un bretteur, un matamore ou un fanfaron. Son *Pays conquis*, de 1977 (Robert Laffont), va démontrer aisément qu'il est équipé de bien d'autres qualités.

À l'heure de publier son premier livre, François Salvaing est un tout jeune journaliste que *l'Humanité* vient d'embaucher après ses études de lettres – né à Casablanca en 1943, et cela n'est pas sans conséquence pour notre propos, il les a suivies à Paris. On n'en doutera pas à le lire, d'autant que son métier, qu'il ne lâchera pas sa vie professionnelle durant (il sera aussi chef de service à la télé), exige des qualités d'observateur et de commentateur, impose le quant-à-soi et une certaine dose de perplexité, quand bien même on est encarté au PCF – il s'est ouvert d'ailleurs de son parcours dans *Parti* (Stock, 2000). Mais pourquoi prendre les choses à rebours ? Commençons par l'incipit et par cette première page du roman dont il est question ici, une première page manifestement très réussie.

Chapitre Un

Le grand port vola en éclats au-dessus de la ville, mais personne ne prit la peine d'aller à sa recherche que Moussa, et d'ailleurs on ne les revit, lui ni le port, plus.

Cette nuit-là, ou quelque autre de la même semaine, Antoine et Louise se mirent en devoir de faire un enfant, ainsi qu'ils l'avaient depuis deux mois décidé, et il aurait fallu bien autre chose que les Yankees et leurs bombes pour les en faire démordre, c'est du moins ce que disait Antoine en regardant crouler, toutes pinces ôtées, la sombre exubérance des cheveux de Louise.

Avec le port on vit passer au ras des toits les marbres et les plâtres des cimetières du bord de mer comme chapeaux enlevés par le vent. Et la première grue, qu'il avait vu les Français monter une trentaine d'années plus tôt une fois dragué le sable et les digues de bois dressées, cette première grue voilà qu'elle fusait dans le ciel de l'ancienne médina à l'aplomb d'Hadj Ali.

Plus rien ne subsistait, ou guère, du paysage qu'Ali avait découvert une aube de son enfance lorsqu'à la suite du grand-père Omar toute sa famille s'était hissée avec ses ânes et ses bagages au sommet de la colline des Sept-Lions, où l'infatigable vieillard avait accordé à ses trente-trois descendants la permission d'une halte dont ils n'étaient pas, soixante ans après, encore repartis. Les trois fils d'Omar avaient profité du répit pour décharger les bêtes et déployer les tentes. Sans un mot pour eux ni pour personne – Allah sait pourtant comme grand-mère Fatima criait – Omar s'était remis à marcher de sa longue foulée qu'entravait parfois sa gandoura, le seul petit Ali courant à ses côtés, vers ce qu'il était venu voir depuis son lointain douar : les Français.

Nature et progrès

François Salvaing est né au Maroc alors sous protectorat français, au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale. Non loin, à Alger, le jeune Frédéric-Jacques Temple songe à s'engager, ce qu'il va finalement faire. François Salvaing, lui, a l'âge de s'imprégner du pays maternel dont il saura le moment venu restituer les lumières, les douceurs, les beautés, les rudesses et les aspérités. Il en a empli son roman comme il aura pu le faire avec une éponge : il a mis dans *Pays conquis* couleurs, textures et, observateur averti, ces gestes constamment répétés par l'humanité, jamais vraiment libérée de sa condition malgré la doctrine du « progrès », ce fléau des petites gens qui rend aisée aux puissants l'excuse de toutes leurs exactions. Ainsi, ce geste de la bretelle remise sans cesse de la piétaille, qui ne l'a commis, sac à trimballer (*tote bag*) glissant au coude, vingt fois, cent fois ? Le progrès nous dira-t-il quand l'humanité n'aura plus à remonter sur l'épaule le sac qui glisse ?

Plus gravement, c'est à des épisodes sanglants de la conquête du Maroc durant laquelle se concurrencent la France et l'Allemagne que François Salvaing fait référence. On n'est plus au XIXe siècle ; le conflit majeur est à venir, mais en terre africaine, et au Maroc en particulier, tout peut prendre une allure tragicomique. Salammbô danse le french cancan.

Le sang est poisseux tout de même. Et on fusille lorsqu'on enquiquine le général à moustaches. On doit avancer à marche forcée dans des conditions climatiques extrêmement variées. On ne s'attendait pas à ça. Un régiment expéditionnaire, certes, mais avec son peintre. Et tout de même ça, le sang, les balles, des morts, au Palais, dans la rue, chez l'habitant qui n'en peut mais… La faim a pu jouer. La troupe résiste mal aux privations, d'autant qu'au bord de l'eau, dans la nouvelle ville plantée au cœur des dunes versant à la mer, les filles faciles et les débits sont déjà nombreux. On y a la vie exotique promue par le ministère des Colonies. Engagez-vous, rengagez-vous qu'ils disaient. Le rapport à l'histoire est puissant chez l'écrivain Salvaing. Il le dira une nouvelle fois à propos de la chose militaire, et avec beaucoup d'inventions, d'esprit et de style, dans son ultérieur *De purs désastres* (Balland, 1989 ; « Folio », 1992) dont l'« édition aggravée » (Cadex, 2010) n'est pas un livre contournable.

Voilà pour le propos. Reste le style qu'il a choisi pour nous ravir, et pour nous plonger dans l'étonnement. Cette langue qui sonne dès la première page nous donne la précise impression que nous sommes nous-même en terre de découverte. Littéraire, cela va de soi. Il n'est pas de lisse phrase dans ce livre qui ne cache un caillou, pas de dune qui ne cache une rose des sables. On y prend garde tôt et l'on se plaît à relire tel paragraphe qui cahote avec les cavaliers, qui chemine avec la troupe en long ruban de têtes à casquette, fusils à l'épaule, sacs au dos, ombre soulignant impeccablement le trajet.

page 109

« Et cette fois le soleil s'était levé, surgissant si brusquement au-dessus des dunes que, d'instinct, ils baissèrent le ton, comme à l'entrée inopinée d'un étranger dans une pièce, et ce n'étaient pas seulement les voix qui prenaient contenance, mais les gestes aussi qui se faisaient prudents, on ne savait trop quelle figure on avait, ou plutôt, à soudain découvrir aux visages des autres l'histoire de leur nuit, on se méfiait des siens, on se devinait l'ombre d'une barbe, pâleurs et cernes, et pire que ça, tout ce que d'un homme la fatigue révèle, ce masque sous le masque…

Cela d'abord s'empara d'eux avec le jour subit, et de chacun différemment, les sentinelles avaient un mouvement d'épaule pour redresser la bretelle de leur fusil, l'ordonnance une toux brève ; Marfaing frottait ses mains à son pantalon, du plat, du dos, en s'appliquant, comme s'il n'y voulait plus sentir le souvenir câlin du ventre de… son nom lui reviendrait, le général croisait les bras derrière sa cape, fixait insolemment le soleil.

Puis ce fut bien autre chose. Ils n'eurent plus souci les uns des autres, mais tous ensemble de ce décor qu'installait le matin. Le matin leur apprit les trois couleurs qu'arbore le soleil au lever, le rouge, le mauve et l'ocre, entre quoi la journée choisira, si elle choisit… leur apprit les odeurs mélangées de l'algue et du laurier, et le soupir du vent dont se forment les dunes. Si grande qu'elle fût déjà, Maisonneuve un instant leur parut dérisoire forteresse contre l'angoisse d'être là en étrange terre, au bord de ce pays qui ne ressemblait à rien qu'ils connussent, Flandres Savoie ou bien Anjou, Alsace Languedoc et ni même Provence. Combien parfois rassure d'avoir un ennemi. Mais rien non plus qui rappelât, de loin, de près, le Prussien ou le Russe. Et ce n'était pas non plus que la chaleur fût insupportable, ou le froid, pas que cet air se révélât irrespirable, ils ne pouvaient mettre au compte des éléments ce creux qui cavait leurs poitrines, l'hostilité qu'ils ressentaient ne venait pas de la nature, elle n'avait ni forme ni voix, se pouvait-il qu'elle fût en eux, se pouvait-il ? Et qu'avec eux elle ait descendu la passerelle, planté sa tente, et déballé son paquetage ?

— Il faudra m'apprivoiser tout ça, dit le général.

Et il reprit :

— Ni toit, ni murs ? Je veux que cette voiture se monte au vu de tous, je veux qu'elle soit le symbole du progrès qui marche dans nos traces. Je veux que sa fabrication soit l'exemple du rôle qu'ici jouera notre pays. Au vu de tous ! Soldats, civils, de tous ! Au vu de cet enfant aussi…

Ali avait gardé sa position, menton sur les genoux.

— Ni toit, ni murs !

— Mais les oiseaux, mais le sable, répéta Marfaing.

— Chacun son métier. Si vous êtes incapable du vôtre. J'accepterai très volontiers votre demande de rapatriement.

— Mon général, vous aurez votre symbole. Quant à prétendre qu'il roulera…

Western et soumission

François Salvaing, l'air de rien, nous montre ce qu'est une conquête sur un mode contrasté. Il semble que l'énergie de cette entreprise coloniale se concentre dans l'automobile du général, symbole plus haut que tout, même que le mobilier de la générale, ses assiettes, son lot d'officiers et de sous-officiers. S'ajoute sans compter vraiment une foule bigarrée plus ou moins serviable, quelques personnages curieux et cette troupe aux individualités à peine identifiables — si peu importantes qu'on se lasse de tenter de les distinguer. Et puis il y a des planches, encore des planches, toujours des planches. Au fond, dans un coin de la photo, on voit le petit Ali, sorte d'otage volontaire de ce cirque auquel il ne comprend pas grand-chose, et puis l'institutrice qui ne comprend pas tout non plus.

C'est une tragi-comédie, on l'a dit, mais c'est aussi du cinémascope cocasse, du western moderne comme on a plaisir à en lire chez Céline Minard (Faillir être flingué). On peut y déceler le fruit de ses lectures des années 1970, années durant lesquelles les Latino-Américains ont pris avec leurs audaces l'ascendant sur les fictionneurs du monde entier. En particulier Augusto Roa Bastos dont François Salvaing fera ses délices plus tard (Moi, le Suprême, notamment). Pour entreprendre Pays conquis, son inspiration la plus directe, il l'a trouvée dans Mandingo (traduit de l'américain par Joachim Francis Roy, R. Laffont, 1964), un livre particulièrement atypique de Kyle Onstott (1887-1966), qui raconte la vie d'un ex-esclave. Voilà pourquoi, s'il avait écrit son premier livre comme un amusement, un roman de gare assumé, frappé qu'il est par ses récentes lectures de littérature qui s'affirme, il souhaite avec Pays conquis se convaincre qu'il est capable, lui aussi, de se forger une langue, de bâtir un sujet, de créer un livre qui soit une œuvre importante, tout au moins à ses yeux. En conséquence, la conquête du Maroc devient chez lui un tableau mémorable, une société mobile et contrastée qui va être remarquée. Son grand succès interviendra plus tard avec Misayre, Misayre (Balland, 1988, prix du Livre Inter), mais Pays conquis, hormis un article assez idiot de Max Gallo, reçoit des suffrages et des saluts appuyés. Il est clair, aujourd'hui, que le fait de soulever sur un mode à la fois grotesque et tragique la question coloniale n'est pas étranger au succès du roman. N'oublions pas que le Sergio Leone ne procure pas un autre plaisir en revoyant l'allure du western devenu trop lyrique. Et puis il y a chez Salvaing, au fil des pages, toute la question de l'obéissance et de l'identité… On s'explique du reste très bien l'épigraphe de son roman qu'il a retenu chez Bertolt Brecht : « Jette-le dans une mare, en deux jours il lui aura poussé des palmes entre les doigts. Ca vient de ce qu'il n'a rien à perdre. » Il s'agit d'un fragment de Homme pour Homme ou La métamorphose du commissionnaire Galy Gay dans les baraquements militaires de Kilkoa en l'an dix-neuf cent vingt-cinq, une pièce traduite par Geneviève Serreau et Fanny Besson (Esprit, nouvelle série, n° 186, 1952). Brecht y interroge le conditionnement des hommes et de la dispersion de leur individualité dans le collectif, grave question éternellement manipulée par les militaires et les dictateurs. Nul doute que l'intention de François Salvaing est politique et que la colonisation hirsute qu'il nous conte n'est pas étrangère à nos propres vies quotidiennes, teintées par les marques de toutes sortes, contraintes par les visées d'expansion des marques, affublées de chaînes de toutes sortes, caractérisées par nos soumissions à des dogmes, des doctrines, des habitudes sans fondements réels. Gardons-nous de croire que rien ne se passe lorsque le chien aboie.

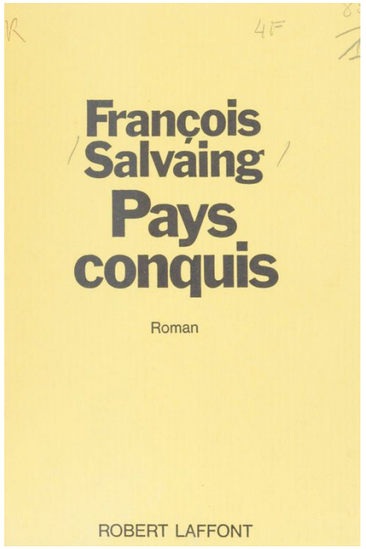
Ils marchaient. Les odeurs devant eux faisaient silence et les aigles tournaient court. Les sentes devenaient étroites, et la neige, après certains virages, éclaboussait leurs yeux.

Le premier jour de montagne, des hommes tombèrent ou traînèrent, on ne les revit que le soir, hagards, leur équipement abandonné trois cents mètres plus bas, les officiers leur ordonnèrent de retourner le chercher, et ils passèrent la nuit à cela, le vent s'était levé, mouchait les torches. Le second jour, ils furent davantage, et le général s'écria : qu'on les fusille, les salves courtement trouèrent de fauve le violet du soir, et le général fit remarquer : quel écho. Le troisième jour, chacun se délesta, mais avec circonspection et seulement d'une paire de chaussettes ou de quelques cartouches.

Ils marchaient. Crèvecœur s'imaginait Charlemagne au passage des Pyrénées, Tarade Bonaparte à celui des Alpes. Il ne manquait à leur plaisir qu'une armée ennemie.

On n'avait pas emmené de photographe, faute de temps à lui accorder pour l'installation de ses instruments devant un site ou l'autre, mais la générale avait recommandé un jeune peintre, remarqué sur le navire, paraît-il qui vous croquait en un clin d'œil les colonies de cigognes rencontrées, le bond cabré des marsouins, ce tic même qu'a M^me^ S. de se pincer à tout propos la narine gauche entre le pouce et l'index, vrai Léonce Ancelin avait un talent rare.

On avait mis un soldat à lui guider sa mule, et Léonce, le trajet durant, crayonnait, le dos bien droit, les jambes enserrant fermement la bête qu'il avait surnommée – on ne savait si c'était tendresse ou insulte – Ingres. Chaque feuille achevée rejoignait dans son carton à dessin la production antérieure, légitimait une rasade de vin et provoquait une chanson. Un capitaine, au début du voyage, avait bien tenté d'intervenir, l'alcool est interdit sur les rangs, Léonce avait ricané, puis le général de Crèvecoeur, prévenu, s'était arrêté, avait attendu le peintre dont la mule trottait parmi l'arrière-garde, l'avait abordé, paternel



— Mon jeune ami, vous donnez le mauvais exemple.

et s'était entendu rétorquer

— Pour faire une armée, général, il faut dit-on de la discipline. C'est possible, et si vous me l'assurez je vous crois, vous êtes homme de l'art. Pour faire une toile, général, il faut, couleurs fondamentales, charlatan qui prétend le contraire, du vin rouge et du vin blanc.

Le général, pour décider s'il devait ou non tolérer ce ferment d'indiscipline, avait demandé à voir le contenu du carton à dessin, en avait été enchanté, c'était exactement ça, Amélie-Rose décidément pour ce genre de choses avait le chic.

— Remarquable, commenta-t-il, remarquable.

— De la merde oui mon général, des platitudes naturalistes.

— Ne faites pas le modeste avec moi jeune homme, ne me prenez pas pour un béotien, n'injuriez pas le naturalisme, mais buvez si ça vous chante.

Léonce donc buvait et chantait. Le soir, pour se détendre et,

paradoxalement, pour tromper l'appétit sexuel qui lui était ordinaire à la tombée du jour, il traçait à la sanguine des études de nus, délassement qui lui valait

nombre de visites devant sa tente ;

des chapelets de questions – et cette rousse à longues jambes comment s'appelait-elle, et toutes ces filles blague à part les avait-il tringlées, et vraiment ça existait-il des seins comme ceux-là, à chaque séance de pose tu te rends compte, et il était payé combien ?

parfois quelques menus profits – le sergent Goueffic avait acheté cent sous Laure vue de dos, le soldat Lefranc avait signé une reconnaissance de dette pour une Émilienne à sa toilette…

et même une commande – l'artilleur Partureau avait décrit sa promise, petit cul mais très brune, tétons pointus et hanches plates, Monsieur mais très brune, et là à la racine du cou un point de beauté, non, davantage qu'un point : une île Monsieur ; et, malgré l'insistance générale, n'avait refusé de dire que son prénom, c'était sa fiancée Messieurs et non une putain.

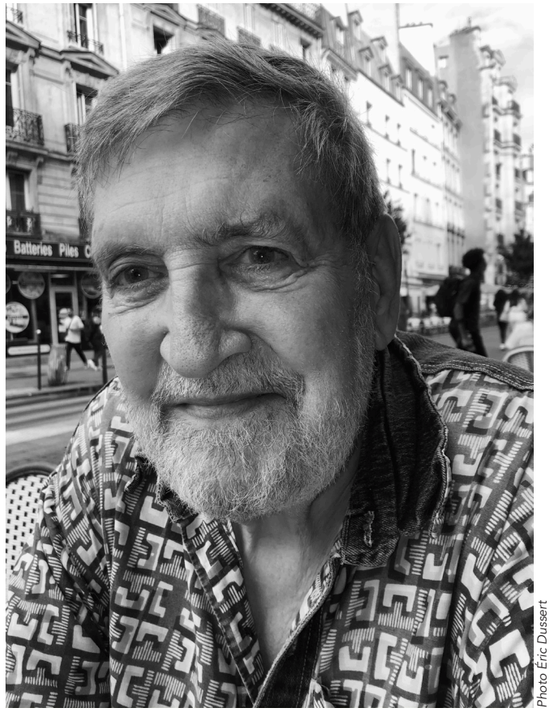


Photo Éric Dussert

François Salvaing à Paris en 2021.

Éric Dussert

En provenance d'Isère puis de la région lyonnaise, il est critique littéraire, éditeur et consacre le reste de son temps à la numérisation de fonds patrimoniaux à Paris depuis quelques lustres. Il anime l'Alamblog [*ww.alamblog.com*] *et dirige la collection L'Alambic* [*chez L'Arbre vengeur*]. *Il tient une chronique présentant des écrivains oubliés, voire égarés, dans le* Matricule des Anges *depuis 1992. Il est lui-même l'auteur de plusieurs livres consacrés à la littérature* [Une Forêt cachée, *La Table ronde, 2013 ;* Cachées par la forêt, 138 femmes de lettres oubliées, *La Table ronde, 2018, etc.*] *et à l'histoire du livre.*

Le gars qui fait des lignes…

… est venu les poser sur Labyrinthes #1, *lui offrant un très beau cadeau, mieux même, un don, une onction. Il n'est pas venu illustrer, il a été invité et a répondu avec simplicité et intérêt pour exécuter une intervention. Inédite, et en apparence de surface, elle est en fait profonde, venant affecter, envahir la plupart des pages de ce numéro, en faisant une création unique et mutante, hybride dans sa forme comme la revue l'est dans son projet.*

Le plus souvent immédiatement inscrite dans le provisoire, l'éphémère, voire l'inachevé, l'appropriation par les signes graphiques du territoire urbain relie bien évidemment le travail de Jordane Saget au *street art*, et il semble tout à fait l'aise avec cette étiquette, commode pour catégoriser, mais bien trop limitative pour rendre compte d'une puissance créative qui considère qu'a priori aucun lieu, aucun objet, quels que soient sa taille et son emplacement, ne sont hors de sa portée quand il s'agit de le marquer, de se l'approprier, de l'envahir. Poser son empreinte pour transformer le réel, et par là, modifier le regard que les autres portent sur lui est le propre de la démarche artistique lorsqu'elle ambitionne d'être un dévoilement et de permettre l'émergence d'une *sur-réalité*.

En voyant ces lignes envahir les surfaces qu'elles recouvrent sans les dissimuler, on peut penser à Lovecraft (*La couleur tombée du ciel*), à ces manifestations d'un univers parallèle de dimension cosmique, au-delà de l'humain, et qui lui est complètement irréductible. Mais contrairement à Yog-Sothoth et autres entités intrinsèquement maléfiques, les expressions de cet outre-monde sont apaisantes, rassurantes, avenantes. Elles fascinent sans inquiéter, car leur surgissement, bien qu'intense, extrême et puissant, est néanmoins dépourvu de toute agressivité ou violence.

Un autre aspect de ces envahissements, outre leur dimension fractale – une partie valant pour le tout –, est qu'ils ne sont souvent limités que par les bords matériels de ce qu'ils habillent et révèlent, et pourraient s'étendre à l'infini ou presque. Pour autant, l'échantillon présenté ici ne saurait rendre compte de l'étonnante variété des supports, des techniques et des matériaux dont Jordane Saget s'empare avec une déconcertante facilité, pour les restituer à nos regards ébahis.

Ces courbes, ces lignes, ces boucles qui se déploient de façon si évidente, presque avec candeur et ingénuité, sont chargées d'émotions ; c'est un envahissement doux, une caresse, presque un effleurement. Vous êtes un peu triste, peut-être un peu perclus dans la morne rigidité du quotidien, et quelqu'un, même pas un ami, mais juste une personne gentille et bienveillante, enroule son bras autour de votre épaule pour vous réconforter et réenchanter la morne réalité par un moment d'émerveillement.

PSA

Empêché d'intervenir dans l'espace public durant le confinement, Jordane s'est pris au jeu de poser ses lignes sur les cartes postales que lui proposaient ceux qui suivent ses travaux sur Internet. Voici une courte sélection de ces créations.

@studio_jordanesaget
www.jordanesaget.com




PARIS - Statue de Strasbourg

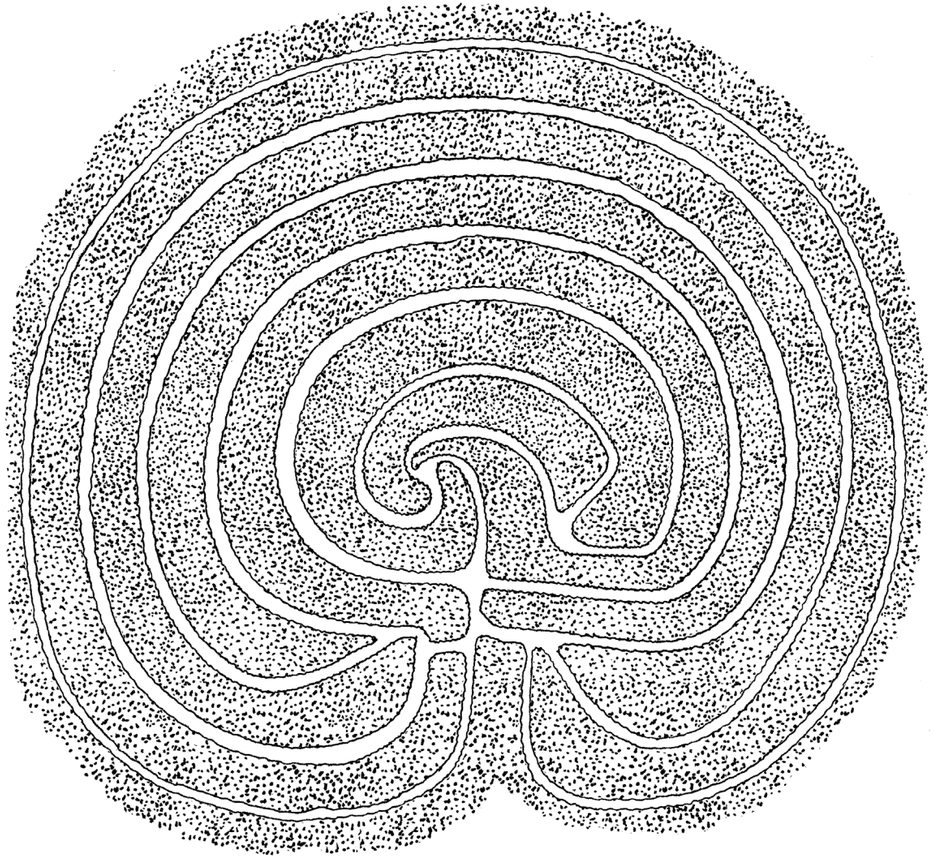

694. PARIS — Monument de Pasteur E. L. D.


Girard
"Quartier-Latin"
Pasteur Boyer
2018


1701. - PARIS. — Notre-Dame. - Chimère. - Le Penseur.
Notre-Dame Church. - Chimera. - The Tinker.

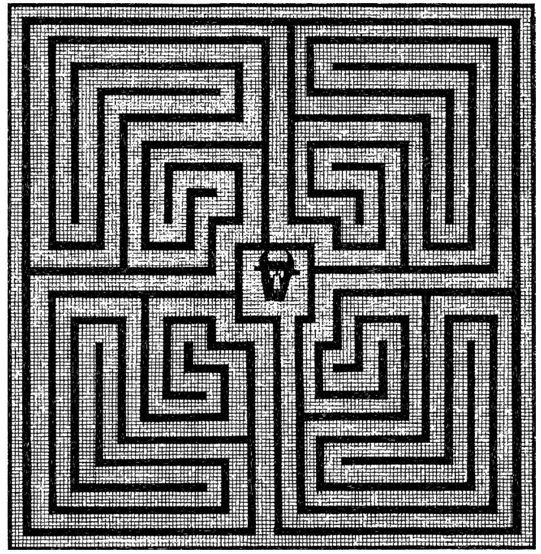

34 Tout PARIS – La Madeleine et le Boulevard
E. F.
PARIS


PARIS



Usgalimal
Gravures rupestres, Pansaimal, Sanguem Taluka, Goa, Inde
Latérite [avant 20 000 AÉC]

Conímbriga
Condeixa-a-Nova, Portugal
Tesselles de pierre taillée [1-100]

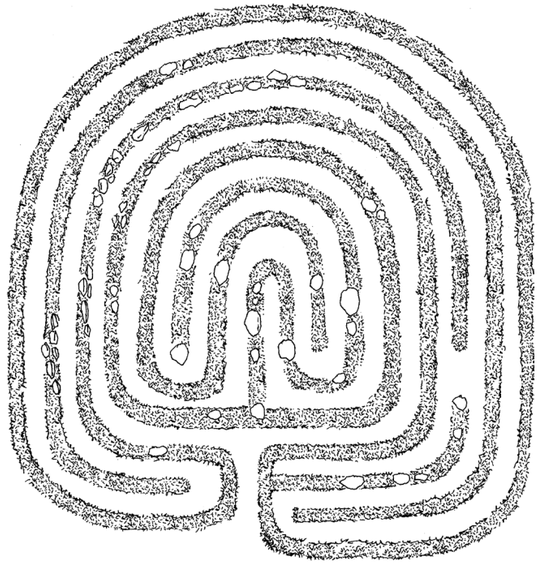


La chronique d'Astérion

Donatien LeWis

De numéro en numéro, une présentation des labyrinthes selon différentes approches.
Pour ce #1, quelques repères historiques.

Les labyrinthes, ou tout du moins leur représentation, sont contemporains des premiers artefacts réalisés par l'humanité. Il en existe des exemples dans de nombreuses cultures disparates, et leurs motifs sont apparus sous diverses formes et supports à un moment donné dans la plupart des régions du monde, de l'Amérique du Nord et du Sud à l'Australie, en passant par Java, l'Inde, le Népal et la Chine. Gravés dans la pierre, l'os ou l'ivoire, dessinés sur des parois ou tracés au sol, ils participent de rituels symboliques qui restent mal connus, mais ont probablement en commun d'être liés à la notion d'épreuve à franchir, comme le soleil libéré après sa disparition dans les ténèbres dans les régions circumpolaires. S'ils impliquent un voyage vers une autre réalité ou le passage d'un monde à un autre, il s'agit aussi d'en revenir, victorieux et transformé.



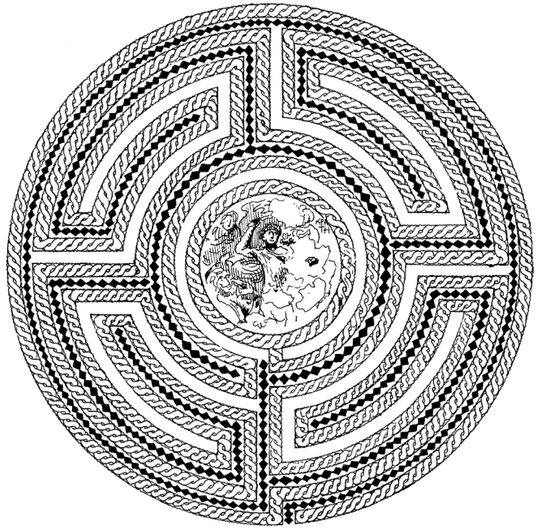
Lindbacke
Nyköping, Suède
Pierres plantées dans du gazon
[probablement âge de bronze]



Julian's Bower
Alkborough, Lincolnshire, Royaume-Uni
Gazon [1100-1200]

Bien qu'Hérodote mentionne au Ve siècle AÈC un palais monumental, comportant une suite de trois mille salles et couloirs sur plusieurs niveaux, construit sous le règne d'Amenemhat III – principe que ce pharaon de la XIIe dynastie (XIXe siècle AÈC) reprendra pour l'édification du temple funéraire jouxtant la pyramide de Hawara où il se fera ensevelir –, il faut attendre le XVIe siècle pour voir apparaître puis se généraliser, en Europe, des labyrinthes en trois dimensions dotés de murs végétaux ; à cette époque d'ailleurs, peu fréquents sont ceux dont les parois sont plus hautes que la taille moyenne d'un individu. Cette matérialisation en hauteur d'un chemin se rencontre déjà dans les labyrinthes de pierres des côtes de la mer Baltique, dont les plus anciens datent du XIIIe siècle, mais leur tracé constitué de galets et de cailloux forme un relief n'excédant pas quelques centimètres. Ils sont à rapprocher, dans leur conception, des labyrinthes de gazon, principalement localisés au Royaume-Uni, dans lesquels, soit la rainure creusée dans le gazon est le chemin à parcourir (parfois marqué de briques ou de gravier), soit, plus communément, la pelouse elle-même forme un parcours surélevé, balisé par des canaux peu profonds entre les méandres. Si aucun antérieur à 1700 n'a survécu, on sait qu'ils sont plus anciens par la mention de

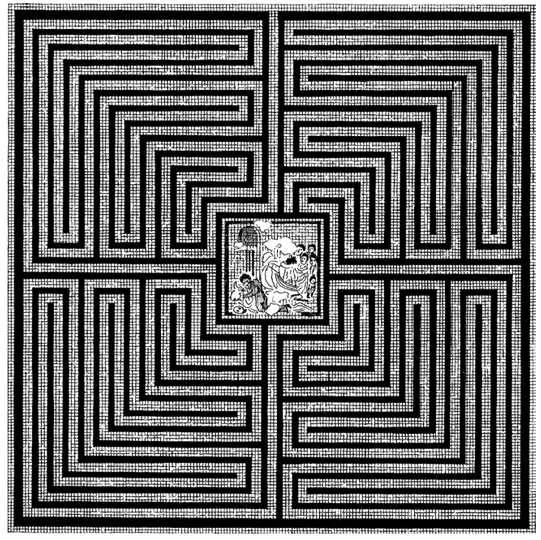
Paphos
Kato Paphos, Chypre
Mosaïque [100-200]



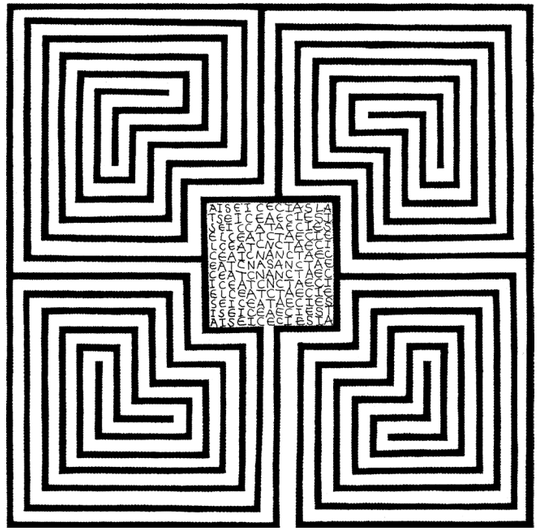
l'un d'entre eux parmi les comptes de la paroisse de Louth dans le Lincolnshire en 1544, et par cette réflexion extraite d'une réplique de Titania dans la comédie de William Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, écrite entre 1594 et 1595 : « … les labyrinthes étranges dans le gazon capricieux, faute d'être foulés, sont indiscernables… »[1]. Jeu délaissé ou rite dont la signification s'efface, l'évocation d'un labyrinthe fait cependant écho à l'histoire d'un des protagonistes d'une action située à la cour du duc d'Athènes,Thésée.

Cela ramène au fait que le labyrinthe forme un motif récurrent de la mosaïque romaine. Dans la culture occidentale, le labyrinthe par excellence est la mythique prison construite par l'architecte Dédale pour y enfermer le fruit des amours monstrueuses de Pasiphaé – épouse du roi de Crète, Minos – et d'un taureau blanc envoyé par Poséidon. Cette habitude de décorer de ce motif le sol des riches demeures patriciennes se prolongera jusqu'à la fin de l'empire, et sur toute son étendue.

1. « …the quaint mazes in the wanton green / For lack of tread are undistinguishable… » Acte II, scène 1, dans le découpage arbitraire décidé après la mort de l'auteur dans l'édition de 1623.



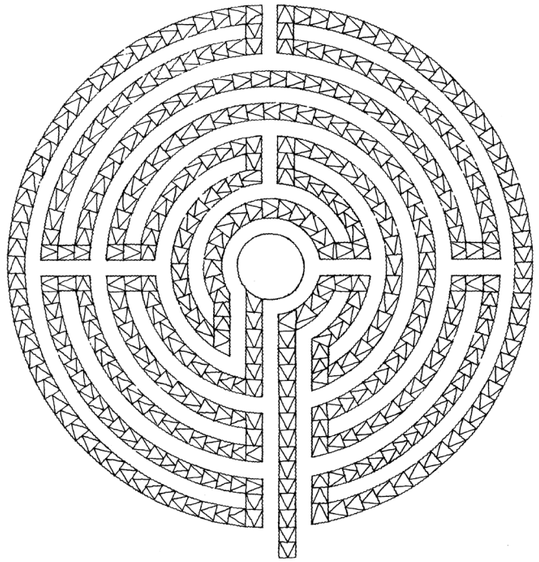
Pompéi
Italie
Mosaïque [vers 79]



Basilique de San Reparatus
Cathédrale du Sacré-Cœur, Alger, Algérie
Mosaïque [324]

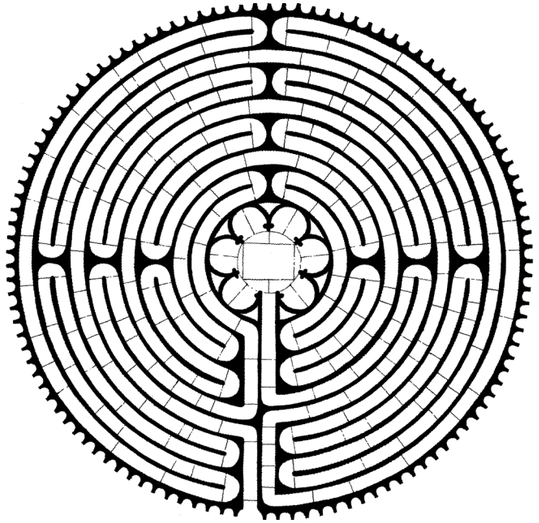
Lors de son développement, le christianisme a bien souvent préféré, plutôt que d'effacer ou de combattre les signes de cultures et de rites antérieurs, les récupérer et les intégrer. Divinités, temples, reliques, fêtes et lieux de cultes païens sont ainsi absorbés et réinvestis de symboliques nouvelles correspondant aux canons, encore en phase d'élaboration, d'une religion en pleine ascension. La représentation du lieu où Thésée bravera le Minotaure n'échappe pas à ce recyclage, et dès 324 figure au sol de la basilique de San Reparatus (Algérie)[1] un labyrinthe dont le centre, à la place de la traditionnelle représentation du héros affrontant la créature hybride, est occupé par un palindrome multidirectionnel célébrant la *Sancta Ecclesia*. Il faudra attendre le VI^e^ siècle pour que ce modèle soit repris en Europe, le plus ancien, aujourd'hui disparu, se trouvait probablement à la basilique Saint-Vital de Ravenne en Italie. Il été remplacé au xvi siècle par un motif d'esthétique plus crétoise que médiévale. Le labyrinthe ecclésiastique sera abandonné durant tout le haut

1. La mosaïque, mise à jour en 1843 sur le site de la ville romaine de Castellum Tingitanum (plus tard Orléansville, puis Al-Asnam, maintenant Chlef), est conservée dans la cathédrale du Sacré-Cœur d'Alger.



Basilique Saint-Vital
Ravenne, Italie
Gazon [1100-1200]

Le chemin de Jérusalem
Cathédrale Notre-Dame, Chartres, France
Calcaire de Beauce & pierre bleue [1200-1220]

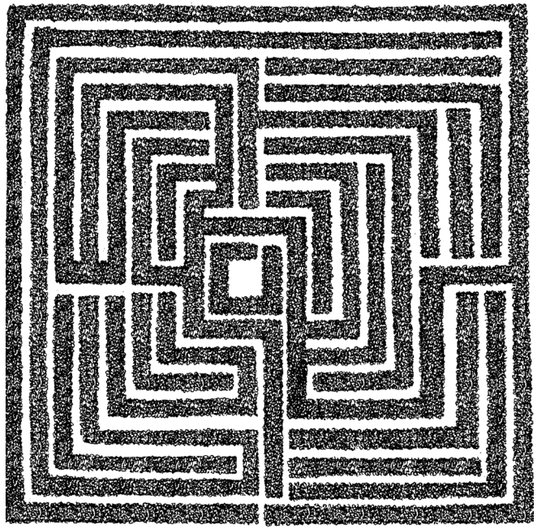


Moyen Âge pour refaire son apparition au XII^e^ siècle. Il devient alors commun à bon nombre d'églises et à la plupart des grandes cathédrales d'Europe, les plus vastes se trouvant en France.

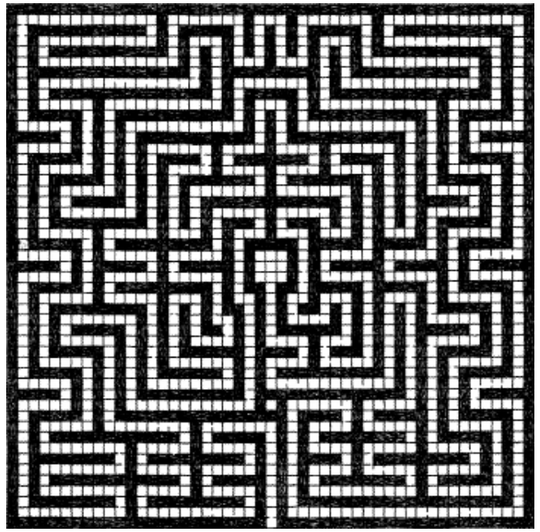
Architecturalement, les périodes baroque et classique méconnaîtront presque totalement le motif du labyrinthe, hormis ceux de jardins dont la mode venue d'Italie se répandra dans toute l'Europe, et singulièrement au Royaume-Uni, mais dans ce pays, l'engouement du XVIII^e^ siècles pour le naturalisme pastoral de l'illustre paysagiste Lancelot Brown[1] fut fatal à cet ornement indispensable du style baroque continental. De toute manière, même outre-Manche, les labyrinthe végétaux sont passés de mode ; celui du château de Versailles, créé par Le Nôtre en 1665, fut détruit en 1778.

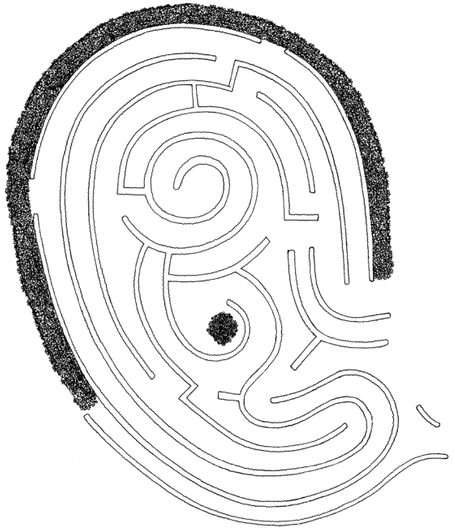
La fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècles verront timidement ressurgir un intérêt pour les labyrinthes de jardin, ceux qui ont échappé à la destruction seront restaurés et de nouveaux réalisés, en respectant l'esprit du passé. Dès les années 1970, le souci du patrimoine et l'essor du tourisme – il faut bien offrir des distractions à ces masses que

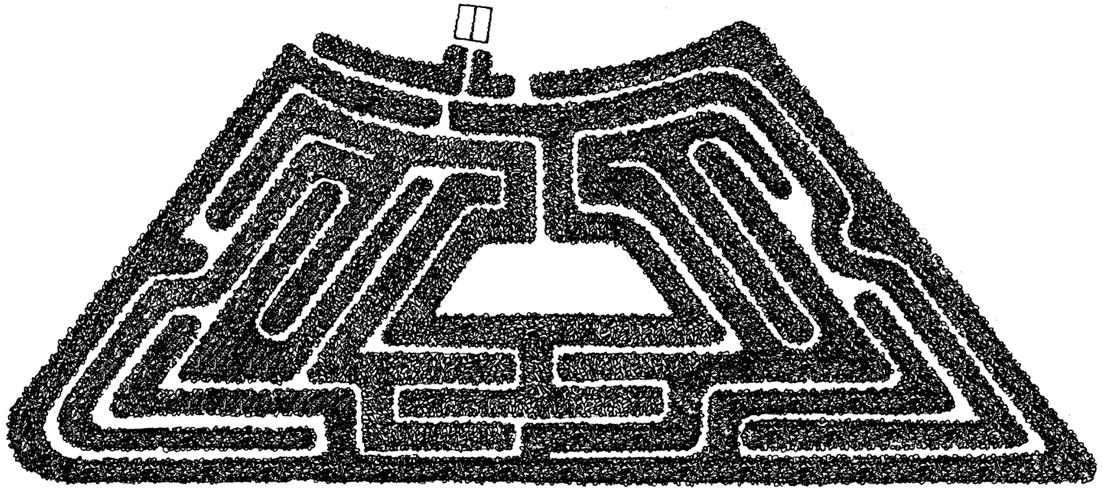
1. 1716-1783, plus connu sous le nom de Capability Brown.



Jardin Giusti
Vérone, Italie
Buis (*Buxus sempervirens*) [vers 1570]







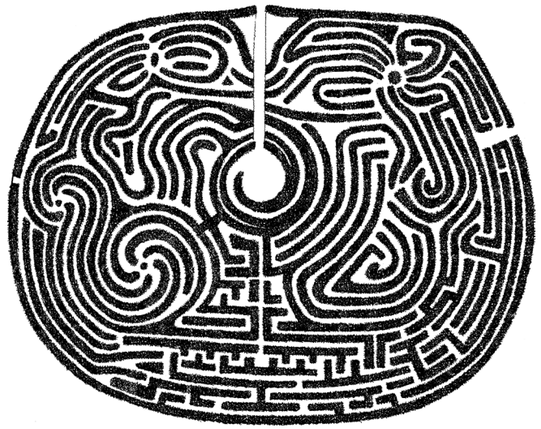
Hampton Court
East Molesy, Surrey, Royaume-Uni
If à baies (*Taxus baccata*) & charme (*Carpinus betulus*) [vers 1690]

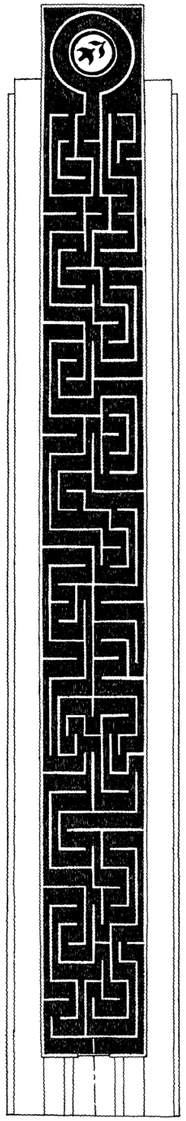
[à gauche]
Saint-Bertin
Abbaye Saint-Bertin, Saint-Omer, France
Carreaux de pierre [vers 1350]

[à droite]
Arkville
Domaine Erpf, comté de Delaware, New York, États-Unis
Brique & pierre [1968-1969]

l'on déplace – vont accélérer les rénovations, parfois à partir d'un tracé pratiquement effacé ou d'un simple plan retrouvé dans des archives, tandis que des créations originales voient le jour, souvent très ambitieuses par la taille, et parfois très réussies, redynamisant un topos archaïque dont l'ancienneté semble loin d'avoir épuisé le potentiel, qu'il soit décoratif, récréatif ou symbolique.

Labyrinthe de la paix
Castlewellan, comté de Down, Irlande du Nord
If à baies (*Taxus baccata*) [1998-2000]





Al Rostamani Maze Tower
Sheikh Zayed Road, Dubaï, Émirats arabes unis
Granit vert de Bahia
[vers 2012]

Dans la bibliothèque de Dédale

Un extrait de l'œuvre d'un écrivain inconnu, ou tout du moins quelque peu oublié. Si les siècles ne sont rien pour la mer, il suffit souvent qu'un seul soit écoulé, à peine, pour que les livres s'effacent des mémoires, presque indépendamment de la fortune littéraire de leurs auteurs. Sic transit gloria mundi. *Dormant dans les bibliothèques patrimoniales, et désormais également numériques, ils n'attendent que d'être redécouverts. Pour ce #1, Lucien Descaves.*



Écrivain né à Paris dans le XIVe arrondissement en 1861 et mort dans le XVIe à 88 ans, Lucien Descaves fut journaliste, dramaturge et romancier.

Fils d'un graveur en taille-douce, il a fait partie des premiers membres de l'Académie Goncourt, où il détenait le dixième couvert, et en fut le président de 1945 à 1949, succédant à J.-H. Rosny

jeune et remplacé par Colette. Sa fidélité à ce cénacle rend étonnant le qualificatif de libertaire que lui valent ses sympathies avec la Commune et ses militants. L'adjectif accolé le plus souvent à son œuvre littéraire est celui de naturaliste, ce qui est également paradoxal si on considère qu'on trouve sa signature au bas du *Manifeste des cinq*, charge assez violente après la parution de *La Terre* en 1867. Il regrettera néanmoins publiquement cet acte en 1924, après trois des autres signataires. Le reproche de vulgarité adressé alors à Émile Zola surprend lorsqu'on se penche sur les textes qui composent *Le calvaire d'Héloïse Pajadou*, son premier ouvrage publié en 1882, dont est tirée la nouvelle « Nestine » reproduite ici en fac-similé.

Outre ce recueil, il a déjà publié trois romans et une pièce de théâtre lorsque la Société des Gens de Lettres refuse son admission en 1888. Il faut dire que celle-ci est plus préoccupée de la promotion du droit des auteurs et de la défense de leurs intérêts que des questions de talents littéraires.

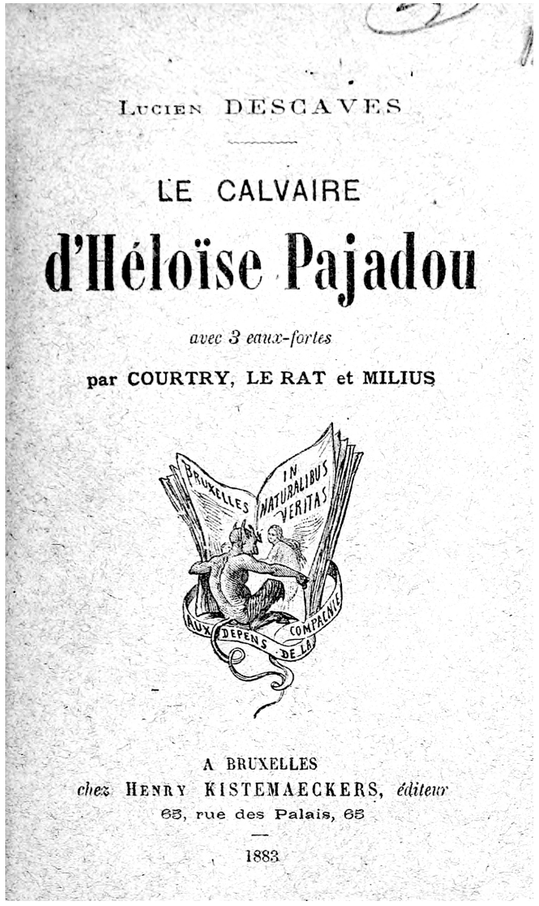
Huit livres plus tard, ses aspirations sont sans doute plus en phase avec l'objectif des frères Goncourt de libérer les écrivains des soucis matériels pour leur permettre de se livrer à l'écriture sans être contraints de produire une « littérature de consommation » pour subvenir à leurs besoins.

Entre-temps, il y eut la publication en 1899 des *Sous-Offs* – dont le titre primitif était *Les Culs rouges* – qualifié en couverture, avec une ironie dont on ignore si elle est volontaire, de « roman militaire », alors qu'il s'agit assez clairement d'une œuvre antimilitariste ; la justice ne s'y trompera pas, qui poursuivra auteur et éditeur (Tresse et Stock) pour injures envers l'Armée, délit dont ils seront acquittés en 1890.

Exécuteur testamentaire de J.-K. Huysmans, il crée immédiatement après sa mort en 1907 une société pour la conservation et la promotion de l'œuvre de l'écrivain passé du naturalisme au symbolisme et assurera l'édition de ses études et préfaces (*En marge*, 1927), puis publiera en 1941 une biographie correspondant à la période de leur amitié, *Les dernières années de J.-K. Huysmans*.

Il n'est pas complètement oublié, puisqu'un site web lui est consacré, www.luciendescaves.fr





LUCIEN DESCAVES

LE CALVAIRE

d'Héloïse Pajadou

avec 3 eaux-fortes

par COURTRY, LE RAT et MILIUS

A BRUXELLES
chez HENRY KISTEMAECKERS, *éditeur*
65, rue des Palais, 65
—
1883

NESTINE

La vieille marchande rêvasse dans sa petite baraque de l'avenue des Champs-Elysées. Devant elle traînent encore les miettes de son déjeuner frugal, la boîte en fer-blanc qui le contenait et le demi-verre de café… Dans sa face en casse-noisette, jaune, sèche et ridée comme une vieille pomme de reinette, ses yeux mettent deux taches brunes pareilles à celles qu'on voit sur ces fruits blets, tombés de l'arbre, et dont les bonnes femmes disent qu'ils ont reçu un coup ! Et avec son corps ratatiné, sa mince bouche pincée, ses jambes et ses bras trop courts, elle a l'air d'un pantin,

choisi parmi les plus grands et commis à la garde de ceux qui se balancent à l'ombre de la devanture relevée...

La vieille marchande rêvasse dans sa petite baraque !

Autour d'elle pendent des chariots d'enfants, des seaux en zinc, des pelles, des râteaux, l'éternel omnibus, toujours complet avec ses têtes peintes sur les glaces ; les cerceaux, les raquettes, les ballons...

Au premier plan, sur une nappe bien blanche, sans plis, sont rangés les nougats, les nonnettes, les sucres d'orge en bocaux, les fondants, les caramels sous verre, les pastilles et les pâtes inoffensives.

Au-dessus, s'élève la barricade des pains d'épices, dans lesquels, comme des éclats de pavés, blanchissent les amandes ; et par des ouvertures habilement ménagées, les bâtons de réglisse qu'on aperçoit semblent des fusils en faisceaux... Çà et là, devant la barricade qui répare ses brèches, des galettes, des gâteaux mous étoilés d'anis et d'angélique s'étalent et se dressent comme d'épais matelas où, pareils à des houppes de laine, floconnent de petits nuages de farine.

Au troisième plan, enfin, les goulots des litres de sirop surgissent, poisseux, entre les

carafons de limonade... Au fond, à gauche, devant la petite porte de sortie, étroite et basse, entr'ouverte, des verres sans pieds, le cul en l'air, garnissent une petite table sous laquelle, dans un seau plein d'eau, baignent des carafes énormes de coco !

La vieille marchande rêvasse !...

Tout à coup, elle lève la tête. Une grande jeune femme brune, fanée par une noce de tous les jours, l'air fille, a poussé la petite porte et dit, sans entrer :

— T'as pas un peu de café de reste, m'man ?

C'est Nestine. Le père mort, elle a mal tourné. Une honte !... Un homme marié, leur voisin, l'a enlevée un beau matin.

Pendant six mois, les deux amants n'ont pas donné signe de vie... Désespérée, seule, pas riche et déjà mûre, autant pour augmenter une petite rente que lui font les anciens patrons de son mari, que par crainte de l'oisiveté dans un veuvage plus pesant et plus triste depuis la fugue de sa fille, la mère Pierre a succédé à une bonne femme morte de vieillesse dans sa baraque des Champs-Elysées.

Lui parlait-on de Nestine alors, c'étaient des réponses vagues appuyant une indifférence jouée, dénotant une mémoire rétive à dessein. Qui ça, Nestine ? Sa fille ?

Elle s'était juré de ne plus la revoir, de la laisser faire la planche dans son eau sale et de lui refuser la perche, si jamais, lasse ou dégoûtée, elle appelait à l'aide.

Mais un soir, Nestine est revenue en piteux état, presque haillonneuse, sans gîte, lâchée ! C'est son enfant, après tout !

La mère Pierre a ouvert sa porte, — sinon ses bras !...

Pendant huit jours, les deux femmes ont vécu comme autrefois, côte à côte, partageant la table, le lit ;... la fille reprenant des forces, la mère bercée par des souvenirs anciens glissant à une lâcheté faite d'indulgence et de pardon.

Le neuvième jour, Nestine s'en est allée, reprise par un désir de noce bête, de balades, l'appétit nostalgique du clinquant, de la vie à bâtons rompus, qui est la vie de bâtons de chaise, dans le langage des concierges.

Maintenant la mère Pierre « a pris le pli, » comme dit sa fille. Celle-ci vient quelquefois passer deux heures dans la baraque. Après une semaine d'absence, elle entre, sans un bonjour, pour se recoiffer ou pour siroter sa demi-tasse...

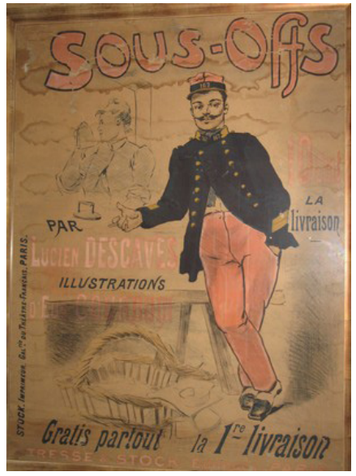
La mère Pierre, habituée au manége, s'abandonne, heureuse au fond de ces hasards qui rompent un peu la monotonie de sa vie et lui

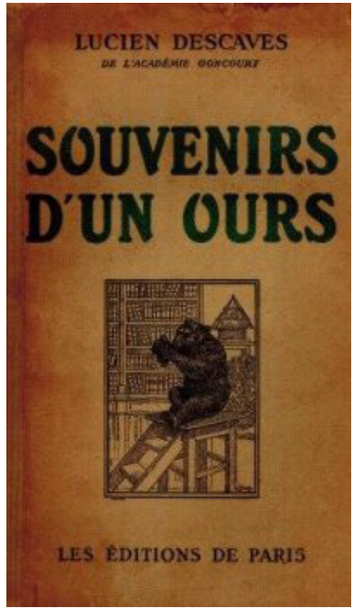
rappellent sa maternité. Elle s'efface alors, se fait petite dans son coin, rêve une boutique plus grande où Nestine, qui lui fouette la face du vent de ses jupes, pourra trôner sans se retrousser, servir les clients debout sans que les plumes de son chapeau époussettent le plafond de la boîte.

Nestine adore jouer à la marchande, une marchande en robe de soie fanée, limée à la place où les seins pointent. Les fanfreluches, la verroterie dont elle enveloppe ses dessous louches de fille mal entretenue, que les passants habillent et déshabillent, font songer à ces murs blanchis à la chaux qu'on décore de festons et de draperies pour honorer les visiteurs attendus.

Enfin, son café bu, elle est sous les armes, prête à partir, le buste offert, les reins souples, l'ombrelle haute !

Mais des gamins, leur sou dans la main, demandent des verres de coco. Alors la fille pose son ombrelle, retrousse ses manches et, les doigts délicatement écartés, plonge dans le seau d'eau les verres qu'elle rince consciencieusement. Elle ramène, avec de jolis gestes, sa robe entre ses genoux, se penche, fait craquer les baleines de son corset, souriante. Les gamins partis, les dernières égouttures





des verres soigneusement essuyées, Nestine donne de légères tapes à sa jupe, dont la soie crie ; elle adresse à sa mère un salut de la tête et s'éloigne lentement, paradant avec des torsions de hanches et des œillades provocantes.

Et pendant qu'elle remonte l'avenue des Champs-Elysées, la mère Pierre la suit des yeux, le chef branlant. Quand elle a disparu, la pauvre vieille a pour toutes ces choses que sa fille vient de toucher, un regard mouillé où elle met ses amours et ses faiblesses. C'est la boîte aux caramels encore ouverte, dans laquelle Nestine a fouillé ; c'est le seau où ses doigts poisseux ont trempé, et, concentrée dans cette contemplation béate, la mère Pierre s'oublierait ainsi pendant des heures, n'était un groupe de mioches qui font sonner les grelots d'un pantin de l'étalage.

Et quand, à la nuit, la vieille aperçoit de l'autre côté de l'avenue, — une délicatesse, un reste de pudeur, dont elle sait gré à sa fille, — celle-ci au bras d'un monsieur bien mis et correct, une flamme éclaire un moment ses yeux, ses rides, sa binette jaune...

Elle se soulève, repousse son pliant et marmotte : Elle a du goût... Pas elle qui s'encanaillerait... Elle a toujours eu beaucoup de goût, la gueuse !...

Et l'on sent, dans sa voix, à la fois tant de tristesse résignée et de fierté contenue, qu'on ne sait pas et qu'elle ne sait peut-être pas elle-même, s'il y a dans son cœur plus de désolation de voir tomber sa fille si bas, que d'orgueil de la voir tomber si bien!



actualités & complément
en ligne

labyrinthes.net